



HAL
open science

Circuler, faire circuler, penser la circulation des études sur le journalisme. Trajectoire de recherche 1999-2022

Florence Le Cam

► **To cite this version:**

Florence Le Cam. Circuler, faire circuler, penser la circulation des études sur le journalisme. Trajectoire de recherche 1999-2022. Sciences de l'Homme et Société. Université Grenoble - Alpes, 2023. <tel-04399692>

HAL Id: tel-04399692

<https://hal.science/tel-04399692v1>

Submitted on 17 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License



Circuler, faire circuler, penser la circulation des études sur le journalisme
Trajectoire de recherche
1999-2022

FLORENCE LE CAM

Volume 1 (trajectoire de recherche)*

Habilitation à diriger des recherches (HDR)

présentée et soutenue publiquement le 27 octobre 2023 à l'Université Grenoble Alpes
devant le jury composé de

Roselyne RINGOOT, professeure, Université de Grenoble Alpes, France (co-garante)
Sandrine LEVESQUE, professeure, Université de Lille, France (co-garante)
Greg NIELSEN, professeur, Université de Concordia, Canada (rapporteur)
Roseli FIGARO, professeure, Université de São Paulo, Brésil (rapporteure)
Rémy RIEFFEL, professeur émérite, Université de Paris 2, France (rapporteur)
Claire BLANDIN, professeure, Université de Paris 13, France
Isabelle PAILLART, professeure émérite, Université Grenoble Alpes, France

* Ce travail d'HDR était composé de trois volumes. Ce premier volume sur la trajectoire de recherche, un second volume présenté sous la forme d'un manuscrit inédit autour de la matérialité du journalisme, et un troisième volume de présentation détaillée du curriculum vitae. Pour toute demande d'information, merci de contacter l'autrice : florence.le.cam@ulb.be



SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	3
1. CIRCULATIONS QUEBEC-FRANCE (1995-2000).....	8
<i>Discussion autour du journalisme de communication</i>	8
<i>S’ancrer dans une sociologie du journalisme</i>	11
2. LA DISPERSION ET L’INVENTION (2000-2012).....	18
<i>Dépasser les frontières</i>	19
<i>Se structurer, durer</i>	23
3. FAIRE CIRCULER LES RECHERCHES GRACE A UNE REVUE MULTILINGUE (2012-...).....	26
<i>Le colloque MEJOR comme refondation</i>	26
<i>La revue Sur le journalisme-About journalism-Sobre jornalismo</i>	30
4. LE LAPIJ, UN LABORATOIRE FEDERATEUR (2015-...).....	38
<i>Les identités professionnelles journalistiques belges</i>	39
<i>Un centre de recherches appliquées et fondamentales</i>	43
<i>Un travail avec les doctorant-es</i>	52
5. POUR UNE SOCIOLOGIE DES IDENTITES PROFESSIONNELLES JOURNALISTIQUES.....	56
<i>Défendre une sociologie professionnelle en études du journalisme</i>	56
<i>Une sociohistoire des pratiques et identités</i>	60
<i>Le travail hors de sa culture</i>	62
<i>La comparaison comme action politique</i>	64
CONCLUSION	68
BIBLIOGRAPHIE	72

Introduction

Ce texte raconte ou plutôt témoigne de plus de vingt ans de participation à la structuration des études francophones en journalisme et des manières plurielles de faire circuler des personnes, des idées, des éternements, des projets, parfois fous, souvent beaux. Chercheuse en journalisme depuis la fin des années 1990, j'ai participé à un certain nombre d'initiatives de recherches, à des histoires qui ont été pensées collectivement et ont modelé ma manière de penser la recherche et de me construire une place. Ce manuscrit retrace l'histoire personnelle d'un vécu des interactions, des espaces, des temps, et une certaine histoire de la structuration d'un domaine, parfois même sa revendication : celui des études sur le journalisme. Il est l'histoire de ce qui aurait pu constituer un projet : circuler, faire circuler, penser la circulation. Des gens, des idées, des projets, des textes.

L'écriture d'un texte d'égo-histoire, comme il est stipulé dans les consignes de l'habilitation à diriger des recherches, peut revêtir différentes formes. Les discussions avec mes deux co-garantes, Roselyne Ringoot et Sandrine Lévêque, ont très vite orienté ce travail vers une auto-socio-analyse (Scarfò Ghellab, 2015) et un moyen de repenser les croisements entre une histoire collective des études, notamment francophones, en journalisme et un parcours individuel. Le manuscrit d'HDR de Sandrine Lévêque tisse sa trajectoire professionnelle et intellectuelle non seulement aux mondes dans lesquels elle a évolué, mais surtout à ses rencontres, aux auteurs qu'elle a découverts, à ses intuitions (Lévêque, 2016). Je m'inscris dans cette perspective en essayant d'utiliser mes circulations personnelles entre espaces de recherche (le Québec, la France, la Belgique et le Brésil), mes participations à des groupes, des réseaux, des initiatives pour faire le point sur les deux dernières décennies. Et sur ce qui m'apparaît à présent comme la trajectoire d'un domaine de recherche, les études sur le journalisme, qui essaie de se constituer par agrégation, par essais-erreurs, en partant – dans ma perspective - des Sciences de l'information et de la communication (SIC), pour tenter de se lier avec les chercheur·es en littérature, en sociologie, en science politique, en histoire. C'est une trajectoire avec de jolis moments, de gros échecs, et qui n'a de cesse de faire réfléchir à l'importance de décroisonner, de faire des liens.

Ma perspective sur l'évolution de ce domaine de recherche est particulière pour deux raisons. La première d'entre elles relève de mon parcours et du regard que je pose sur cette histoire. Celle-ci est racontée à partir de ma posture de jeune doctorante française installée au Québec à la fin des années 1990 et inscrite en sciences de l'information et de la communication dans deux universités : l'université Laval à Québec et l'Université de Rennes 1 en France. À cette époque, des circulations régulières sont déjà en place entre mondes de la recherche en journalisme français et québécois. Roselyne Ringoot en a été l'une des protagonistes centrales. Ces circulations vont mener à des conférences régulières, puis s'étendre vers le Brésil. Les années 2000 sont prolifiques en perspective de recherche notamment autour de l'arrivée d'internet dans le monde médiatique, l'émergence des blogs, les transformations économiques et technologiques interrogeant largement le monde académique. De retour en France et en poste à l'IUT de Lannion, je continue à participer à ce réseau qui s'élargit progressivement et se structure autour d'un nom, le *Réseau d'études sur le journalisme* et s'étend notamment vers le

Brésil et le Mexique. Ces rencontres collectives mènent au début des années 2010 à la mise sur pied d'une revue de recherche, la revue *Sur le journalisme-About journalism-Sobre jornalismo* et renforcent toujours plus les liens entre le Québec, le Brésil, et la France. La Belgique, que je rejoins en 2011 comme Chaire de journalisme¹, offre de nouvelles opportunités et permet la création du *Laboratoire des pratiques et identités journalistiques* (2015), devenu au cours du temps un laboratoire interuniversitaire, fruit des amitiés académiques. C'est donc un certain regard sur ces vingt dernières années que je pose. Les activités déployées ont avant tout tenté de visibiliser, parfois même de constituer, un champ de recherche spécifique d'études du journalisme, à la manière des *journalism studies* anglophones (Tumber, 2019). Aux marges des disciplines de la littérature, de la sociologie, de l'histoire ou de la science politique, les réseaux et activités auxquels j'ai participé et contribué sont aussi restés éloignés des SIC. Cette histoire collective et individuelle s'est forgée dans une sorte d'interstice qui a tenté d'imaginer des manières de faire de la recherche collective, internationale et fondamentalement empirique. Elle se poursuit encore actuellement au travers d'initiatives qui se poursuivent, mais surtout par l'enthousiasme des jeunes collègues qui nous rejoignent.

La seconde particularité qui nourrit et oriente la narration de cette histoire des études en journalisme relève de la spécificité de nos identités professionnelles. La particularité de certains profils de chercheur·es, notamment en sciences de l'information et de la communication, est d'avoir vécu antérieurement à la thèse de doctorat, des expériences professionnelles de journalistes. Dès mon entrée dans le monde académique, je vais être entourée de ce genre de profils auxquels j'appartiens : je suis diplômée d'une école de journalisme et ai eu plusieurs contrats de travail dans des médias français (entre 1995 et 1998). François Demers et Denis Ruellan encadrent mes travaux de recherche doctorale. Tous deux anciens journalistes, ils connaissent le quotidien du métier, sont insérés dans les réseaux professionnels médiatiques et travaillent chacun à leur manière la problématique des identités et des pratiques journalistiques. Ils sont aussi entrepreneurs de formation professionnelle. François Demers est à l'initiative de cours précurseurs de journalisme en ligne au département d'information et de communication de l'Université Laval, Denis Ruellan impulse la création de la formation en journalisme de l'IUT de Lannion qui intègre, quelques années plus tard, la liste des 14 formations françaises bénéficiant de la reconnaissance des instances de la profession. Cet environnement n'est pas anodin : il structure de façon durable ma manière de concevoir le métier de chercheure et d'enseignante. Responsable de l'école de journalisme de Lannion quelques années, je vais dès mon entrée en fonction assumer aussi la responsabilité du Master Journalism de l'Université libre de Bruxelles de 2012 à 2018, avant de présider le département et d'occuper deux ans le poste de vice-doyenne de la Faculté. Cette articulation entre enseignement du journalisme, responsabilités de formation et recherche sur les pratiques et identités irrigue non seulement les appétences de recherche, mais structure aussi des choix pédagogiques et les modes de relation entretenus avec le monde professionnel, entreprises médiatiques comme associations professionnelles. À titre d'exemple, comprendre les pratiques journalistiques en ligne permet

¹ Deux Chaires de journalisme existent au département des Sciences de l'information et de la communication de l'Université libre de Bruxelles. Ces Chaires représentent des postes de professeur·es dont la spécialité est d'enseigner les cours de journalisme, de diriger les diplômés dans ce domaine et d'animer la recherche sur le sujet.

non seulement de les analyser, mais aussi de les enseigner, d'inventer des formats avec les étudiant·es, de développer des créations éditoriales innovantes. Même chose pour l'analyse des rapports de genre qui alimente évidemment les orientations pédagogiques des exercices pratiques de journalisme, et fait sens avec les politiques de diversité et d'égalité des associations professionnelles, des ministères et de certaines politiques dans les entreprises médiatiques ; tous ces acteurs devenant de ce fait des partenaires de travail.

L'histoire qui est racontée dans les prochaines pages relève donc d'une posture située et d'un regard qui s'est construit dans un interstice entre les disciplines et qui a constamment croisé démarches de recherche et développements pédagogiques. Cette histoire est aussi très imprégnée par la mobilité professionnelle qui caractérise mon parcours, la connaissance que j'ai des pays dont je parle et avec lesquels je collabore (Québec, France, Brésil et Belgique). Elle est par ailleurs modelée par le fait que je n'ai simultanément aucune expérience d'une carrière au long cours dans un seul de ces pays (ce qui, à mon sens, a des incidences sur la manière dont l'individu conçoit sa place, sa trajectoire, construit ses réseaux et perçoit les enjeux professionnels nationaux du monde académique).

Enfin, cette réflexion sur mon parcours est largement influencée par les travaux de l'École de Chicago. En 1999, quand je commence mes études de Master en Communication à l'Université Laval avec un mémoire portant sur l'identité professionnelle, je suis tout de suite confrontée aux travaux d'Everett Hughes. Après un doctorat réalisé sous la direction de Robert Park à l'Université de Chicago qu'il finit en 1928, Everett Hughes a travaillé au Québec, il a été professeur une dizaine d'années à Montréal, à l'Université de McGill (de 1927 à 1938), et a aidé à fonder le département de sociologie de l'Université Laval². La bibliothèque de l'Université Laval détient la majeure partie de ses ouvrages en anglais et fin 1990, plusieurs de ses travaux viennent d'être traduits en français par Jean-Marie Chapoulie (1997, puis 2001) et sont discutés par des chercheurs français (Demazière & Dubart, 1997). Ceux-ci effectuent un gros travail pour visibiliser la sociologie de Hughes hors de l'Amérique du Nord, et faire mieux comprendre l'apprentissage de la recherche empirique issue de l'école de Chicago. Hughes a été considéré :

« comme le symbole de l'École de Chicago' et des méthodes qualitatives, et plus particulièrement de l'observation participante. Il a été par conséquent revendiqué par ceux qui souhaitent affirmer leur appartenance à cette tradition et, par là, se dissocier du style de recherche dominant associé aux méthodes quantitatives » (Platt, 1997 :13).

² Platt explique bien l'attachement de Hughes au Québec : « Après son retour à Chicago, il fut professeur associé à l'université Laval en 1942-1943, à McGill et à l'université de Montréal en 1965, pendant qu'il travaillait à une étude pour le compte de la Commission Royale sur le Bilinguisme et le Biculturalisme. Il fit aussi de fréquents séjours d'été au Québec. L'année qu'il passa à Laval fut particulièrement importante en ce qui concerne les liens avec la sociologie francophone : Hughes occupa en effet la fonction de conseiller pour les politiques de développement des sciences sociales au Canada - et il continua à jouer ce rôle au cours des années suivantes. (La sociologie empirique franco-canadienne se développa tardivement, puisque les universités francophones étaient constituées sur le modèle des systèmes traditionnels d'éducation catholique.) J.-C. Falardeau, qui avait préparé sa maîtrise sous la direction de Hughes et qui l'avait suivi à Chicago pour y faire son doctorat, dirigea un programme de recherche sur la société franco-canadienne en suivant les idées directrices avancées par Hughes » (Platt, 1997 : 21).

Cette caractéristique centrale de l'observation participante dans les travaux de l'École de Chicago sera ensuite contestée (Platt, 1997 : 15), mais elle va fortement marquer ma conception du travail de terrain. Hughes et Strauss ainsi que Blumer sont des figures marquantes de cette perspective, même si Hughes « n'aimait pas l'idée d'une 'École de Chicago' » (Platt, 1997 : 16). Ils travaillent avec de jeunes doctorants, qui deviendront ensuite des figures majeures : Becker ou Goffman en sont les exemples les plus connus. Hughes n'est pas connu pour ses travaux théoriques, mais pour une certaine vision de la société et du travail du chercheur, tant conceptuellement que méthodologiquement.

La lecture des travaux de Hughes en français et en anglais, des travaux sur ses travaux, et ceux de Strauss, Becker et Goffman vont durablement influencer ma manière de concevoir le travail de recherche et plus tard celui de l'enseignement. Car Hughes n'est pas seulement un chercheur, il a aussi marqué l'histoire de la sociologie par la conception de ses enseignements, de ses relations aux étudiant·es. Il était responsable du cours de travail de terrain, et envoyait ses étudiants recueillir des données sur place, pour enseigner une forme d'exactitude empirique (Platt, 1997 : 16), dont l'ouvrage de Buford Junker, *Fieldwork* en 1960 reste une trace fondamentale. Strauss synthétise bien l'approche sociologique de Hughes :

« Its themes include sociological detachment but deep concern, the importance of intense curiosity and its dependence on that deep concern with human affairs, and the possibility of reaching through curiosity and comparisons a "theoretical understanding" of human society (not just one's own nation). » (Strauss, 1996 : 274).

Je me suis progressivement rendu compte que cette influence de départ qui concerne plutôt ma perspective sur les identités professionnelles, les individus au travail, *Men and their work* pour reprendre le titre de Hughes (1964) s'est doucement instillée dans mes choix, mes démarches et colore finalement ma trajectoire jusqu'à présent. Elle me permet ainsi de proposer en fin de document un propos sur le projet scientifique et politique que je tente de porter.

Le texte qui suit est organisé en cinq temps. Il est à la fois chronologique puisqu'il suit une certaine ligne du temps, mais aussi thématique, car il narre des projets et des modes de structuration d'espaces et d'activités qui évoluent dans le temps. Il débute (chapitre 1) par un retour sur l'environnement professionnel et académique dans lequel j'ai démarré mes recherches et qui était marqué, à cette époque, par de fortes circulations entre le Québec et la France (1995-2000). Il se poursuit (chapitre 2) par un certain regard sur l'aventure du *Réseau d'études sur le journalisme* qui a, pendant plus d'une dizaine d'années (jusqu'à 2012 environ), rassemblé et formé toute une génération de chercheur·es en journalisme dans le domaine des Sciences de l'information et de la communication. L'impulsion de ce réseau provenait de l'IUT de Lannion dans lequel la formation au journalisme constituait aussi une opportunité centrale de rassembler des collègues spécialistes des questions liées au journalisme. Ces années vont mener à la création de la revue multilingue *Sur le journalisme-About journalism-Sobre jornalismo* qui, à partir de 2012, tente de tisser des ponts entre la Belgique, la France, le Canada et le Brésil et de les étendre à d'autres territoires, tout en essayant de faire dialoguer les

disciplines (chapitre 3). Cette revue s'accompagne aussi de la tenue de nombreuses manifestations scientifiques dont le colloque franco-lusophone MEJOR dont la sixième édition a eu lieu à Bordeaux en décembre 2022. Le quatrième temps s'attarde ensuite sur la création et la vie du *Laboratoire des pratiques et identités journalistiques* (LaPIJ) qui est devenu un petit centre très actif de recherches sur le journalisme, et permet de continuer à penser l'articulation des projets de recherche et les ambitions pédagogiques de la formation en journalisme (chapitre 5). Ce travail se termine par une réflexion teintée notamment des travaux de Hughes et de son influence, sur ce qui constitue l'attachement que je porte à ce métier, et la manière dont je l'envisage pour moi et dans la mesure du possible pour les autres. Je tente de défendre une démarche d'analyse des identités et des pratiques du journalisme qui articule sociologie professionnelle, sociohistoire, la mise à distance de l'ethnocentrisme et l'importance de la comparaison. Ces fils m'apparaissent à présent, à l'heure de déposer ce texte, une manière de reconstruire ce qui m'anime dans la poursuite de ce métier.

1. Circulations Québec-France (1995-2000)

La recherche sur le journalisme dans le monde francophone a débuté principalement dans les années 1970, nous y reviendrons. Mais, le début de l'histoire que je souhaite raconter se situe au milieu des années 1990 alors que les études sur le journalisme francophone sont marquées par des relations fortes entre le Québec et la France. Un premier séminaire a lieu en 1998. Il rassemble chercheurs français et québécois intéressés par le journalisme : Michel Mathien, François Demers, Rémy Rieffel, Denis Ruellan et Thierry Watine. Les liens entre le département d'information et de communication de l'Université Laval se sont d'abord tissés avec l'École Supérieure de journalisme de Lille (ESJ). Thierry Watine, professeur au département à partir de 1998, a été étudiant de cette école, avant de partir vers Moncton comme professeur en 1987. Il revient à l'ESJ entre 1995 et 1998 en tant que responsable du centre de recherche, puis directeur des études. Il se pose finalement à l'Université Laval en 1998, comme professeur et monte le Certificat en journalisme international³. Il est aussi la cheville ouvrière des *Cahiers du journalisme*, relancés en 1995 et co-édités par l'ESJ et le département d'information et de communication de l'Université Laval.

Mais, l'ESJ n'est pas le seul lien du département avec la France. L'Institut français de presse (IFP) est à l'époque un autre partenaire privilégié. L'université Laval et l'IFP organisent en 1998 et en 1999 un séminaire d'été pour faire réfléchir des étudiant·es de France et du Québec sur les enjeux du journalisme. Le séminaire est construit à partir d'interventions thématiques des professeur·es avec entre autres, Florian Sauvageau qui évoque l'influence américaine sur les productions journalistiques ou Véronique Nguyen-Duy, l'hybridation entre une série télévisée québécoise et les représentations du journalisme (Nguyen-Duy et Cotte, 1995). La chimie entre les étudiant·es de France et du Québec est mitigée. Je suis la seule étudiante inscrite au programme côté québécois, et je ne m'y connais pas plus que mes collègues de l'IFP sur le journalisme au Québec. Mais, je commence alors ma maîtrise en communication publique à l'Université Laval, et ce séminaire me permet d'entendre presque l'ensemble des professeur·es du département.

Discussion autour du journalisme de communication

À cette époque, commencer un mémoire ou une thèse sur le journalisme est compliqué : peu d'instruments théoriques sont à disposition. Pierre Bourdieu a écrit son *Sur la télévision* (Bourdieu, 1996), des thèses commencent à être soutenues en France (Lemieux, 1997 ou Marchetti, 1997), nous y reviendrons, mais en sciences de l'information et de la communication, les perspectives théoriques mobilisent peu. Or, ma socialisation à ces enjeux théoriques débute grâce aux travaux de Jean de Bonville et Jean Charron, professeurs au département. Ils développent une conception théorique du journalisme au travers du Groupe de recherche sur les mutations du journalisme (GRMJ).

Dans des travaux fondateurs, Charron et de Bonville (1996) avancent l'hypothèse de l'émergence, depuis les années 1970 et 1980, d'un nouveau paradigme journalistique : le

³ <https://www.ulaval.ca/etudes/programmes/certificat-en-journalisme>

journalisme de communication. Ce nouveau paradigme ‘supplanterait’ le journalisme d’information qui aurait lui-même fait la part belle, vers 1920, au journalisme d’opinion, et auparavant au journalisme de transmission. Cette typologie des paradigmes journalistiques – qui a évolué depuis évidemment - leur permet alors de dégager des traits typiques du journalisme de communication et de caractériser un ensemble d’éléments socio-économique, de relations aux publics, etc. qui ont des incidences sur la pratique journalistique. Cette proposition semble alors placer le département de l’Université Laval sur l’échiquier des recherches sur le journalisme. Cette proposition de paradigmes devient l’occasion d’échanges scientifiques entre chercheur·es français et québécois.

Le séminaire à Québec de 1998 est poursuivi par l’organisation à l’IFP en juin 2000, à Paris, d’un séminaire conjoint organisé par l’Université Laval à Québec et l’Institut français de presse (Université Paris 2) sur le thème : *Médias et journalisme dans un environnement en mutation*. Le séminaire est pour moi une première expérience de participation à un événement de recherche. Étudiante à la Maîtrise à Québec, sous la direction de Jean de Bonville et François Demers, je suis invitée par le GRMJ à les suivre dans leurs bagages pour écouter les échanges. Nous sommes ainsi deux ou trois étudiant·es de maîtrise privilégié·es qui sommes socialisé·es à la recherche au sein du groupe de recherche (David Mathieu (2003) qui travaille sur les compétences cognitives des journalistes, Lise Moreau (2019) sur le journalisme judiciaire). Ces quelques jours de séminaire sont l’occasion pour moi de mettre un visage sur les auteur·es que je lis depuis des mois, pour François Demers de me faire rencontrer Denis Ruellan - puisqu’ils vont tous deux devenir mes directeurs de thèse -, et pour tout le monde de construire des ponts entre la recherche des deux côtés de l’Atlantique. Le séminaire se tient à l’Institut français de presse et rassemble des collègues des universités de Paris II, Paris III, Rennes, Strasbourg, Nice, Versailles Saint-Quentin. T. Watine et R. Rieffel (2000) dans l’introduction du dossier des *Cahiers du journalisme*⁴ de décembre 2000 qui constitue l’une des deux suites de ce séminaire, expliquent ainsi :

« Dans une perspective résolument comparative, cette rencontre a réuni une trentaine de chercheurs européens et nordaméricains qui s'étaient fixé pour objectif de mieux comprendre les changements en profondeur qui affectent la pratique du métier des deux côtés de l'Atlantique. (...) Au-delà des spécificités culturelles qui ressortent clairement de certaines des contributions, ce qui "rapproche" semble aujourd'hui plus déterminant que ce qui "distingue" les pratiques des uns et des autres. Comme si les environnements médiatiques respectifs étaient désormais soumis à des contraintes de plus en plus communes. (...) On comprend bien qu'il est ici moins question de choisir entre deux "écoles" sans doute un peu dépassées (les modernes vs les classiques !) que de redéfinir de nouveaux équilibres où les concessions obligées aux contraintes techniques et économiques de l'époque, loin d'enfermer les principaux intéressés dans des "scénarios catastrophes" pour l'avenir du métier, doivent au contraire les inciter à ouvrir au même moment de nouvelles perspectives en matière de liberté et de responsabilité. » (Watine et Rieffel, 2000 : 10-11).

⁴ Ce numéro comporte un ensemble de productions issues du colloque. Voir ici le sommaire : <http://www.cahiersdujournalisme.net/08.htm>

Ce numéro des *Cahiers du journalisme* regroupe diverses contributions qui font dialoguer des perspectives très diversifiées des changements du journalisme autant sur le direct (Leclerc, 2000), qu'en télévision (Brin, 2000 ; Delporte, 2000) que sur le web (Ruellan, 2000). Un second ouvrage *Les mutations du journalisme en France et au Québec* (Rieffel et Watine, 2002) poursuit, en 2002, la publication des travaux autour de deux axes : l'identité professionnelle des journalistes (avec des chapitres sur le statut et les compétences, le discours, les professionnels) et les mutations des pratiques journalistiques (qui touchent aux changements dans les pratiques et aux univers des journalismes politique et culturel). L'ouvrage appelle à poursuivre et développer les approches comparatives « seule à même de relativiser les points de vue et de permettre de gagner en finesse d'interprétation des phénomènes observés » (Rieffel et Watine, 2002 : 7-10).

Les échanges autour de la proposition du journalisme de communication provoquent des débats entre chercheurs. Le concept fait ainsi l'objet d'une critique directe de Michel Mathien (2001) qui estime que le paradigme toujours en vigueur est celui du journalisme d'information. Il se base notamment sur les problèmes de droits d'auteur rencontrés par les journalistes et critique la notion même de paradigme (au sens de Kuhn, 1983) (Mathien, 2001 : 112). Cette critique n'empêche pas l'auteur, dans un article précédent (Mathien, 2000), de reconnaître que « bien des dérives majeures du journalisme moderne, on le sait, découlent de ce passage de l'information à la communication et d'une 'mise en spectacle' de plus en plus élaborée des faits, qu'ils soient sélectionnés ou s'imposant de par la force des choses » (Mathien, 2000 : 17).

À ces critiques, Jean Charron et Jean de Bonville vont répondre dans leur ouvrage collectif *Nature et transformations du journalisme* de 2004 (Brin, Charron et Bonville, de, 2004) et réaffirmer le caractère idéal-typique de leur proposition, mais surtout – et cela rapprochera les deux chercheurs d'un autre ensemble de travaux menés à la même époque autour de la Dispersion (Ringoot et Utard, 2005) (nous y reviendrons)- ils vont proposer une manière de considérer le journalisme comme une pratique discursive et interdiscursive.

Au retour du colloque à l'Institut français de presse, Jean Charron et Jean de Bonville m'ont engagée pour une analyse de contenu : j'encode des publicités du quotidien *Le Devoir* de 1945 au début des années 1990⁵. Mais, surtout ils me proposent de travailler sur un chapitre dans le cadre de cet ouvrage qui s'intitule pendant quelques mois : « Un journalisme en ligne sous influence. Tensions entre les stratégies des entreprises et l'identité du groupe des journalistes ». Je fais et refais mon ouvrage, suivant les commentaires de Jean de Bonville, et finis - par manque de maturité, notamment - par jeter l'éponge. Mais, c'est aussi une petite résistance : le paradigme me gêne aux entournures. J'ai commencé ma thèse de doctorat sous la direction de François Demers (Université Laval) et Denis Ruellan (Université de Rennes 1-IUT de Lannion), et je suis de plus en plus intéressée par la perspective que l'on nomme à peine ainsi : 'sociologie du journalisme'. Et puis, je ne suis pas sûre à l'époque d'avoir compris ces questions

⁵ Ce travail collectif mené dans le cadre du GRMJ fera notamment l'objet d'un numéro entier de la revue *Communication* sur le centenaire du Devoir, coordonné par Jean Charron et Jean de Bonville <https://journals.openedition.org/communication/2591>.

de paradigme, j'ai l'impression que cela m'enferme dans un système de contraintes qui vise avant tout à considérer des moments de ruptures. Et pourtant, l'ouvrage que Colette Brin, Jean de Bonville et Jean Charron dirigent est une œuvre centrale dans les études sur le journalisme de ces dernières années. Il sera même traduit en 2016 (Charron et Bonville, de, 2016) en portugais et lancé au Brésil en 2017 pendant un séjour de recherche que j'effectue à Brasília au Brésil. Cet ouvrage alimente même plusieurs travaux de recherche, et notamment celui d'une doctorante que j'ai co-encadré, Djenane Arraes⁶ (une sous-partie spécifique sur l'encadrement doctoral est détaillée plus en avant dans le texte), qui s'inspire de cette perspective pour analyser l'histoire du journalisme musical au Brésil depuis la fin du XIXe siècle.

Revenons aux années 2000-2001, je suis plongée dans ces débats sur les mutations du journalisme. Pertinence des paradigmes, hybridation des pratiques ou encore changement de configuration comme le suggère mon directeur québécois, François Demers (2007), dans un travail important issu de sa lecture de Norbert Elias ? Il y propose de considérer le journalisme

« comme un ensemble de règles d'interrelation entre les acteurs intéressés. Le terme configuration met l'accent sur la stabilité des règles du jeu (Elias, 1981). La question devient alors de déterminer comment se font les changements de configuration, que l'on doit considérer comme des ruptures de grande ampleur » (Demers, 2007).

Mais je tente de trouver une autre voie. Mon mémoire de maîtrise avait été consacré à la production d'un questionnaire sur les valeurs et les attitudes des journalistes québécois par rapport à Internet (Le Cam, 2001), dans la droite ligne des enquêtes quantitatives nord-américaines auprès des journalistes. Pourtant, je suis au contraire fascinée par une approche centrée sur les individus, sur les groupes professionnels, sur ce qui fait que l'on se regroupe, comment se constituent des lieux de socialisation, de production d'un groupe professionnel ; et surtout ce qui permet d'exister, de s'ajuster, d'apprendre, de poursuivre. Et cela est d'autant plus fondamental que le début des années 2000 s'incarne dans un contexte de crise, d'émergence d'Internet qui, en ce début des années 2000, nous fait produire toutes sortes de discours apocalyptiques. Les transformations perçues notamment dans le monde médiatique amènent les chercheur·es à comparer cette période avec celle de la révolution industrielle. Les discours sur la fin de la presse écrite, l'éparpillement des publics, la dissolution des identités font florès. Ces changements déstabilisent les entreprises médiatiques, mais ils semblent aussi interroger frontalement la recherche. Je cherche un moyen de comprendre ce qui change, ce qui reste, comment les modes de travail, les lieux et les individus changent tout en continuant le même. J'attrape alors cette question pour trouver comment analyser ce qui change avec l'arrivée d'Internet dans le journalisme.

S'ancrer dans une sociologie du journalisme

⁶ Voir son travail : Moreira et de Castro (2021). Et ce travail collectif : Moura, Moreira, Santos, Verri, & Lima. (2018).

Comme toute doctorante débutante, je m'intéresse aux thèses sur le journalisme. Les travaux anglophones me passionnent et notamment les approches ethnographiques du journalisme que j'avais découvertes pendant mes études de maîtrise dans le cours *Enjeux et mutations du journalisme* de Jean Charron. Jeremy Tunstall avec son *Journalists at work* (1971) et Gaye Tuchman dans l'approche du travail ordinaire du journaliste (1972). Je découvre aussi les travaux de Josiane Jouët et sa thèse de 1972, et ceux de Padioleau (1976). Son travail sur les journalistes spécialisés dans les questions éducatives lui avait permis de percevoir une 'rhétorique d'expertise critique' : un certain registre d'écriture des journalistes combinant à la fois la posture du journalisme 'objectif' et la possibilité d'adopter un ton critique par rapport aux différents acteurs (notamment les gouvernements et les syndicats). À cela s'ajoute le travail de Rémy Rieffel et son ouvrage *L'élite des journalistes* (Rieffel, 1985), qui déploie une méthode relativement novatrice pour l'époque (Rieffel, 1983). Je découvre les travaux sur le journalisme que Nicolas Péliissier (2009) décrit comme cette étape charnière des années 1970 :

« À compter de cette date et au cours de deux décennies suivantes, un savoir spécifique sur le journalisme et les journalistes émerge et s'affirme progressivement. La première tendance observée sur cette période est celle d'une différenciation plus marquée des recherches en journalisme par rapport à des recherches portant sur les médias. On assiste notamment au développement d'une histoire des journalistes (Martin, 1991) et d'une sociologie du journalisme (Rieffel, 1984) qui abordent des questions non traitées jusqu'alors par la sociologie des médias ou l'histoire de la presse. La deuxième tendance à l'œuvre est celle d'une diversification paradigmatique. Le fonctionnalisme n'est plus en position de monopole dans l'orientation des travaux des chercheurs français. Il se voit concurrencé par d'autres paradigmes, issus du courant interactionniste et surtout du structuralo-marxisme, en plein essor sur la période 1975-1985 » (Péliissier et Demers, 2014).

Ce courant interactionniste dans les études de journalisme va être insufflé, côté francophone notamment, par les travaux de Denis Ruellan (1993), et la publication du *Professionnalisme du flou*. Dans ses premiers chapitres, et aussi dans l'article de Réseaux (Ruellan, 1992) qu'il publie, il détaille la controverse entre les fonctionnalistes et les interactionnistes. C'est par cette lecture première que je découvre la sociologie des professions aux États-Unis. Et ce n'est pas tant le concept de flou qui va me guider, que l'explication d'une manière de concevoir le processus de professionnalisation des journalistes français (voir Ruellan, 1997). En revenant sur les premières associations, sur le vote de la loi de 1935, et sur les rôles des organisations journalistiques, cet ouvrage, et je reprends ici les mots de Sandrine Lévêque (Lévêque, 2016 : 45) est marquant, car il défend « une véritable thèse, celle du « flou » qui entoure la profession journalistique comme condition de son maintien en tant que groupe professionnel, (...) les fondations de ma thèse, que j'avais mis tant de temps à bâtir comme préalable à l'analyse de mon segment professionnel avaient été écrites ». J'ai eu plus de chance que Sandrine Lévêque, j'ai pu la lire, elle (Lévêque, 2000), presque en même temps que les travaux de Denis Ruellan et m'inspirer de leur conception du processus de professionnalisation journalistique à tous les deux.

Et je tenais là une première réponse aux questionnements récurrents de Véronique Nguên-Duy, membre de mon comité québécois de thèse, sur ma posture théorique. Je plonge dans les rayons de la bibliothèque, j'y découvre les travaux d'E. Hughes et sa perspective sur le travail :

« the occupation is represented both as a culture and a technique. The technique is developed with reference to certain objects or activities. [...] In relation to its technique and the interests of those who use that technique, the occupational group tends to build up a set of collective representations, more or less peculiar to the occupation and more or less incomprehensible to the community. The interests, which the occupational group couches in a language more or less its own, are the basis of the code and policy of the occupational group. The code is the occupation's prescribed activity of the individuals within toward each other; the policy represents its relation to the community in which they operate. There is always a limit to the degree in which the code and policy of an occupation can deviate from the general culture of the community » (Hughes 1964 : 35).

Il développe des socles fondamentaux dans ma recherche sur les carrières, la professionnalisation, le *social drama of work*, et préconise clairement l'induction dans la recherche (Demazière & Dubar, 1997). Ses travaux me mènent tout naturellement à ceux d'Anselm Strauss, dont je fais mienne la perspective :

« Les interactions peuvent se produire entre les individus, mais les individus représentent aussi, sociologiquement parlant, des collectivités différentes et souvent multiples qui s'expriment par les interactions. Il est évident que les interactions entre les collectivités supposent également des acteurs représentatifs (...). C'est ainsi que structure sociale et interaction se trouvent intimement liées ; et s'influencent réciproquement (...) au cours du temps » (Strauss, 1992 : 13).

J'explore alors les débats entre fonctionnalistes et interactionnistes, je suis le parcours usuel de celles et ceux qui découvrent ce champ, un parcours très bien décrit par Sandrine Lévêque (2016). Je deviens interactionniste symbolique et cela me facilite les réponses à mon comité de thèse. Cette orientation va me permettre d'échapper au temps éphémère des changements que tout le monde prévoit, pour m'intéresser au groupe des journalistes dans son ensemble. Elle fait aussi écho au travail que je viens alors de lire, *Les pros du journalisme* de Denis Ruellan (1997). Il y fait l'histoire de la professionnalisation des journalistes français, en illustrant clairement sa proposition contenue dans *Le professionnalisme du flou*.

Je décide alors de faire miennes deux démarches pour explorer ce qu'Internet fait à l'identité journalistique québécoise et vice-versa. La première renvoie à ma socialisation initiale et personnelle au journalisme. Je suis diplômée de l'École supérieure de journalisme de Paris, ai réalisé des stages et obtenu des contrats de travail à *Ouest-France*, *Libération* ou le magazine *L'Histoire*. Je n'ai pas envie d'entrer définitivement sur le marché du travail, et soutenue par ma famille, je pars au Québec avec l'idée de poursuivre mes études (en maîtrise, puis au doctorat) tout en proposant des piges vers la France, ce que je ne ferai finalement pas. Mais, j'ai envie de retrouver l'ambiance des salles de rédaction, de rencontrer des journalistes. Je veux

faire du Jeremy Tunstall (1971), m'inscrire comme Gaye Tuchman dans l'approche du travail ordinaire du journaliste (1978). Everett Hughes est un ardent défenseur du *field work*; pour lui, « l'enracinement d'une théorie sur les données recueillies sur le terrain sont des composantes centrales des méthodes du travail de terrain selon Hughes » (Emerson, 1997 : 47). Je vais défendre l'adoption d'une démarche ethnographique dans les salles de rédaction en ligne des médias québécois. Faire des observations dans les médias québécois et des entretiens avec des dizaines d'entre eux et elles devient un axe fort de ma démarche.

La seconde démarche renvoie à l'analyse du changement. Si quelque chose change du côté des journalistes en ligne, tant du point de vue des identités que des pratiques, je dois bien pouvoir comparer cela à quelque chose. Or, dans le contexte québécois, l'histoire du journalisme est à l'époque bien maigre. En-dehors de deux ouvrages, celui de Jean de Bonville (1988) sur l'histoire des médias québécois jusqu'en 1914 et celui de François Demers (1988) sur le passage des imprimeurs aux journalistes, j'ai peu de matières pour comparer à autre chose mes journalistes en ligne, leurs manières de construire leur identité, de produire du discours sur eux-mêmes, sur leurs pratiques, leur environnement. Je me persuade que les journalistes du Québec se sont construit une 'identité commune' fondée sur le sentiment d'appartenance et de construction permanente de celle-ci par ses membres, grâce à ses instances représentatives. Je ne veux pas considérer les journalistes en ligne comme un sous-champ spécialisé du journalisme. Je cherche à les rapporter à cette identité commune des journalistes québécois, identité qui s'est construite dans le temps et qui sert de faire-valoir au groupe vis-à-vis de l'extérieur. Or, cette identité commune me semble construite au travers des organisations professionnelles qui ont sur le temps servi à la représentation du groupe et à une certaine forme de cohérence. En ce sens, l'identité agit pour le groupe et ce faisant pour les journalistes en ligne, comme instrument de reconnaissance et de cohésion des membres et, pour le reste de la société, comme un outil de défense du groupe, notamment de ses prérogatives et surtout de la défense d'une image homogène, collective qui serve la représentation du groupe, qui fonde ses différences avec d'autres groupes professionnels et le situe dans la structure sociale. Et puis, je garde dans un coin de ma tête l'idée du flou, elle me sert bien. Elle dit que le groupe professionnel des journalistes s'adapte constamment aux contextes, aux nouveaux métiers, aux mutations, etc., en raison du flou (de son territoire, de son statut, de ses modes d'accès). Quoi de mieux pour étudier les changements éventuels liés au web ? Et notamment les transformations des identités professionnelles ?

Je m'éloigne alors clairement des travaux de sociologie politique du journalisme qui sont pourtant très bien représentés au CRAPE, Centre de recherche sur l'action politique (de l'Université de Rennes 1) alors dirigé par Erik Neveu et dont je suis membre comme doctorante à partir de 2001. Les travaux sur les médias de Pierre Bourdieu et de Patrick Champagne y constituent une ligne de force. Des travaux sur les sous-champs spécialisés du journalisme mobilisent de nombreux collègues. Ces recherches menées au CRAPE et dans d'autres laboratoires français, traitant du journalisme médical, du journalisme judiciaire ou bien du journalisme social, font émerger des perspectives de changements différentes, plus restreintes,

mais qui touchent tout autant le milieu journalistique⁷. La perspective consiste ici à concevoir le journalisme comme une pléthore de sous-univers journalistiques ayant chacun leurs caractéristiques propres. Ces travaux, qui vont notamment être rassemblés dans un numéro de la revue *Réseaux* (Marchetti, 2002), tentent de mettre à jour des changements localisés, spécifiques qui ne sont en rien étrangers aux transformations plus générales du champ médiatique. L'analyse du groupe est alors menée depuis les 'segments' qui le composent. L'étude d'une spécialité professionnelle révèle ainsi « nombre de mécanismes permettant de mettre en perspective la pluralité des intérêts constitués au sein d'un groupe professionnel que tout tend à unifier » (Lévêque, 2000 : 217).

Je découvre tous ces travaux, et y cherche aussi des pistes pour ma propre démarche. Dans son étude des journalistes sociaux, Lévêque (2000) étudie la lutte pour la défense d'une spécificité professionnelle d'un segment professionnel, pour la reconnaissance de leur professionnalisme et dégage des pistes de compréhension du phénomène de professionnalisation. Ces pistes mettent en exergue le constant « va-et-vient entre mise en forme de principes visant à fermer les frontières professionnelles et défense d'intérêts particuliers » et ont pour objectif non seulement de mettre l'accent sur les transformations du groupe des journalistes sociaux, mais surtout d'analyser les effets de ces transformations sur la mise en forme de la réalité par le travail du ou de la journaliste. Proche de cette logique, Dominique Marchetti (1998) a étudié les mécanismes de sélection et de construction des événements à l'œuvre dans l'espace des médias nationaux d'information générale et politique, à partir d'un cas spécifique, le scandale du sang contaminé. Il remet en contexte cette affaire dans le cadre des transformations qui sont intervenues dans le champ journalistique à cette période, tout particulièrement dans le domaine de l'information scientifique et médicale. Révélatrice du fonctionnement de l'espace des médias nationaux d'information générale, l'affaire du sang contaminé agit alors comme :

« une sorte de dispositif expérimental permettant de saisir les luttes entre le champ journalistique et les champs scientifique, politique ou judiciaire, et aussi de mesurer les distorsions que (...) le champ journalistique fait inévitablement subir à la réalité dont il s'empare à mesure que le public visé s'élargit » (Champagne et Marchetti, 1994).

Les rapports journalistes/magistrats-avocats font aussi l'objet de recherches (Lenoir, 1994) pour montrer le retour en force du journalisme d'investigation et la mutation de la justice qui se délocalise dans les médias. Civard-Racinais (2000) met ainsi en évidence les transformations vécues depuis les années 1970-1980 dans ces rapports. Elle montre que les médias, auparavant utilisés pour débloquer des procédures, sont à présent des acteurs de l'accomplissement des affaires, de l'avancement des enquêtes, des moyens de pression (Civard-Racinais, 2000 : 80). L'étude de cette relation paradoxale de collaboration et d'opposition entre les deux groupes

⁷ Les études portant sur le journalisme spécialisé n'excluent pas, et loin de là, une remise en contexte du domaine particulier d'étude dans le cadre plus général de la pratique du journalisme. Ainsi, Riutort, dans son analyse du journalisme économique, replace cette spécialisation dans le processus des contraintes pesant sur les professionnels des médias. Ce processus étant composé de trois éléments : le degré de pression exercé par les sources sur le travail du journaliste et le contenu de l'information, la prise en compte du public et le jugement des pairs (Riutort, 2000 : 41).

d'acteurs dévoile leurs positionnements stratégiques dans la société. La perspective avait aussi été adoptée par Jean Charron (1994) dans son étude sur le rapport entre les journalistes (plus particulièrement les journalistes parlementaires) et leurs sources, sur leurs influences, le jeu de négociation, les stratégies et les ressources des acteurs.

Enfin, dernier exemple de cette perspective, l'étude du journalisme économique et l'analyse de son inclination 'militante' qui pousse certaines journalistes économiques à se prononcer à la première personne et à développer leur propre expertise critique (Riutort, 2000). Les mutations de l'économie française et les transformations internes de l'espace journalistique ont incité la conversion des journalistes des médias traditionnels, et notamment de la presse écrite, à un journalisme économique très proche de celui diffusé par la presse destinée aux cadres et décideurs. Les journaux traditionnels ont alors attisé l'uniformisation du traitement de l'économie dans les médias et apporté un « surcroît de légitimité à un journalisme très fortement enfermé dans les croyances et les problématiques du champ économique » (Duval, 2000). La proximité de la presse spécialisée et de la presse politique a ainsi accru l'effet de l'emprise croissante des logiques économiques dans la presse politique : plus particulièrement le recentrage des journaux sur leurs lecteurs visés par leurs annonceurs.

En se concentrant sur une partie de l'activité journalistique, une spécificité du milieu, les chercheur·es réalisent des études qui avancent d'autres perspectives⁸: les transformations du sous-univers sont des miroirs éclairants des évolutions du milieu journalistique plus général. Ces études permettent de dévoiler des stratégies d'acteurs, des ajustements de leurs pratiques et sont fondées sur une perspective historique et sur une analyse fine du terrain. À l'initiative du CRAPE, est organisé, en 2004, un colloque à Lannion (France) qui rassemble collègues québécois et français qui avaient déjà participé aux précédents séminaires et chercheur·es en sciences politiques, notamment du Centre de recherche, dont Erik Neveu, Julien Duval ou Dominique Marchetti⁹. J'y présente une perspective comparative de textes institutionnels québécois tentant de définir le statut des journalistes. J'y suis chahutée sur mon absence de compétences sur « l'État ». Le colloque donne peu de suites. Les échanges sont parfois houleux, les perspectives ne sont pas partagées. Car le CRAPE héberge quelques collègues en Sciences de l'information et de la communication (dont je fais partie), basés majoritairement à Lannion, mais les interactions entre toutes et tous achoppent souvent sur la question des domaines d'expertise. Sous l'impulsion d'Erik Neveu, des travaux en sociologie politique du journalisme se développent, tandis que l'équipe lannionnaise se concentre davantage dans ces années sur

⁸ Mais, en ce début des années 2000, une controverse franco-québécoise sur la place des approches constructivistes dans les recherches sur les médias et le journalisme, place vivement critiquée par Gilles Gauthier (2003) va agiter les débats et permettre des échanges portés par des réponses réciproques publiées dans les revues telles que *Questions de communication*, *Quaderni* ou *Communication et Langages*. (Pélissier et Demers, 2014). La controverse est intéressante et révélatrice. Les études sur les médias et le journalisme tendent alors à majoritairement aborder l'objet et l'analyse à partir de postures constructivistes, et impliquent en cela une vision parfois relativiste du rôle et des attentes envers les médias et le journalisme. Je ne perçois ce débat que d'un seul côté de l'Atlantique. Gilles Gauthier est professeur au département d'information et de communication ; je suis étudiante au doctorat. Et nous sommes quelques-uns à connaître l'intérêt de Gilles pour les travaux de Searle, à connaître sa critique de Berger et Luckmann, et à être appelé par lui à commenter son texte, ses réponses, à lui soumettre nos doutes et nos critiques.

⁹ Voir les traces de l'appel : <https://calenda.org/189278?lang=pt>

des études portant sur l'informatisation ou l'arrivée d'Internet dans les entreprises médiatiques locales. « Ainsi, Pascal Dauvin (1993), Jacques Le Bohec (1994), Pierre Leroux (1996), Olivier Baisnée (2003), Eugénie Saitta (2006), Marie Brandewinder (2009), Nicolas Harvey (2011), Benjamin Ferron (2012), et Sun Jiangeng (2015) ont soutenu des thèses de science politique sur des thématiques journalistiques » rappelle Cégolène Frisque (2016). Au début des années 2000, le CRAPE de l'Université de Rennes 1 incarne en partie le centre névralgique de ces recherches avant de progressivement passer la main :

« le pôle de sociologie politique rennais travaillant sur le journalisme, après une phase de développement, notamment pendant la période de direction du CRAPE puis de l'IEP par Erik Neveu, s'est progressivement contracté, d'abord en l'absence de chercheurs CNRS, puis avec un ralentissement du recrutement de doctorants et leur départ, enfin avec la réorientation personnelle du principal animateur sur d'autres thématiques (mobilisations politiques) » (Frisque, 2016).

Dans les années de réalisation de ma thèse (2001-2005), le CRAPE semble ainsi abriter deux îlots. Ce premier, très lié à l'Institut d'études politiques, composé de ces chercheurs en sciences politiques, aux trajectoires rectilignes, qui manient les concepts sociologiques et juridiques. Leurs recherches semblent constituer le centre d'une certaine sociologie du journalisme, suivant les conceptions bourdieusiennes, sur la compréhension des logiques de tensions entre champs médiatique, politique, économique, culturel. Cette perspective est d'ailleurs relancée au sein du RT Médias de l'association française de sociologie autour de 2018 (Ferron et al, 2018). A côté, un second îlot, basé à Lannion et dépendant aussi du CRAPE et de l'Université de Rennes 1 : un groupe de chercheur·es ancré dans les Sciences de l'information et de la communication, peu investi dans les instances nationales de SIC (Frisque, 2016), mais intéressé à développer un regard plus centré sur les médias et le journalisme, et alimentant la formation au journalisme qu'elles et ils animent. Cette proximité avec l'enseignement amène ainsi ces chercheur·es à côtoyer les mondes professionnels par les stages de leurs étudiant·es, mais aussi par l'ensemble des manifestations professionnelles organisées et de la nécessité, dans ces formations, d'exercer des activités fréquentes de relations publiques avec le monde professionnel. S'intéresser aux transformations des mondes médiatiques relève alors non seulement d'opportunités de recherches passionnantes, car c'est souvent dans la disruption que se révèlent des traits saillants, mais aussi dans les enjeux que cela porte et qu'il faut résoudre pour ajuster les formations professionnelles au journalisme, modifier les exercices professionnels en fonction des attentes tant pédagogiques qu'entrepreneuriales. Les perspectives d'analyse peuvent alors être critiques, notamment des conditions de travail ou d'emploi, des influences socio-économiques, mais elles sont aussi et surtout compréhensives en raison de la connaissance fine que ces chercheur·es ont de la réalité quotidienne du métier. En ce sens, ce groupe illustre aussi pour moi une posture politique, qui trouve son écho dans les analyses en filiation avec E. Hughes :

« Les chercheurs de terrain cherchent à s'immerger dans les activités sociales qu'ils observent et à se familiariser intimement avec les univers sociaux au sein desquels ces activités ont lieu. Pour atteindre cet objectif, ils tentent non seulement d'établir des liens de proximité sociale et physique avec les univers et les expériences des autres, mais

aussi de se mettre en véritable situation d'empathie avec leurs conditions de vie » (Emerson, 1997 : 43).

À la fin des années 1990, les travaux de cette équipe lannionnaise se sont déployés dans l'ONCTIM, l'observatoire des métiers de l'information et de la communication, sous l'impulsion de Denis Ruellan et Daniel Thierry, et donnent lieu à des rencontres récurrentes. La première a lieu en juin 2000. Se réunissent des chercheur·es de France, du Québec, du Brésil, issus des liens professionnels et d'amitié de Denis Ruellan. La seconde rencontre a de nouveau lieu à Lannion en 2001. Nous formons des petits groupes, et travaillons principalement sur les produits, sur les producteurs, sur les organisations. Nous provenons des domaines de la linguistique et de l'analyse de discours (Roselyne Ringoot, Annelise Touboul, Valérie Croissant, Jean-Michel Utard, etc.), plusieurs s'intéressent aux organisations managériales et aux enjeux économiques (Franck Rebillard, Dominique Auget, Béatrice Damian, Bénédicte Toullec) et enfin d'autres, dont je commence à faire partie, regardent plutôt du côté des producteurs (Nicolas Péliissier, Denis Ruellan, Valérie Jeanne-Perrier, François Demers). Les travaux du groupe donnent lieu à une première publication, inform@tion.local (Damian et al, 2001), issue d'une pratique collective interdisciplinaire très bien analysée par Jean-Michel Utard et qualifiée de recherche coopérative qui tentait « d'expérimenter de nouvelles formes d'organisation de recherches collectives et interdisciplinaires » (Utard, 2002). S'en suit l'organisation d'un colloque à Québec, précisément à l'Université Laval en 2002 lors des rencontres scientifiques francophones de l'ACFAS. Des Français·es de l'hexagone et de l'île de la Réunion se mélangent avec les collègues du département d'information et de communication de l'Université Laval et du Brésil. Commence à se constituer un réseau de chercheur·es, d'amitiés, de socialisation au métier qui, du réseau sans nom, va progressivement prendre celui de Réseau d'études du journalisme (REJ).

2. La dispersion et l'invention (2000-2012)

Ce *Réseau d'études du journalisme* (REJ) travaille lui aussi le changement, mais dans une perspective un peu différente. Zélia Adghirni, membre depuis le tout début des rencontres, et alors professeure à l'Université de Brasília, et Fábio Pereira qui réalise alors sa thèse sous sa direction et celle de Denis Ruellan, décrivent cette expérience collective et ses réalisations dans un article d'auto-analyse :

« The REJ intends to reunite researchers from diverse horizons in order to produce knowledge of a field circumscribed by social reality: journalism in the public area. The Network's unity lies, in this case, on the scientific programs on which it is based. These are produced collectively with the intention of developing hypotheses and defining a theoretical picture which would permit the collaboration of diverse disciplinary approaches, made operational by multiple methodologies (field and corpus, ethnographies and statistics, etc. » (Adghirni et Pereira, 2011).

Dépasser les frontières

Suivant les intuitions et les positions théoriques de Roselyne Ringoot et Jean-Michel Utard, le collectif va travailler la dispersion, et développer une autre perspective par rapport aux changements. Le journalisme tant comme groupe professionnel que comme processus de productions médiatiques est appréhendé à partir des points de tension entre « ordre professionnel » et flou constitutif, et entre « ordre de discours » et dispersion. Il apparaît ainsi que l'instabilité et le désordre sont des caractéristiques de l'identité professionnelle et de l'identité éditoriale du journalisme (Ringoot et Ruellan, 2007).

Cette nouvelle voie croise un petit terrain de recherche que j'explore en parallèle de ma thèse et qui me permet d'envisager autrement les processus de professionnalisation : les blogs. En 2002, Jean-Hughes Roy, alors journaliste à Radio-Canada, ouvre un blog, un 'carnet' tel que cela est nommé à l'époque, pour informer de la situation du personnel pendant le lock-out du groupe audiovisuel public canadien. Cette initiative¹⁰ m'ouvre une porte vers le monde des blogs qui commence à se développer très fortement en Amérique du Nord depuis les attentats de septembre 2001. Les blogs me paraissent un élément aux marges des questionnements des chercheur·es de l'époque, mais très utile pour ma thèse. Ils ne sont pas tout à fait ce que E. Hughes considère comme du *dirty work* (Hughes, 1964) – il prend l'exemple du concierge pour montrer comme ce travail implique d'évidentes connaissances sur l'environnement et des relations fortes avec d'autres acteurs du travail -, mais me permettent de regarder les individus au travail à partir des domaines ou des fonctions les moins prestigieuses (Hughes, 1964 : 49) pour mieux percevoir les enjeux du rapport au travail, ici au journalisme. À l'époque de l'émergence des blogs, ceux-ci représentent un ersatz amateur de pratiques journalistiques. Or, les blogs décentrent mon regard et interrogent de façon différente le rapport au journalisme des individus qui le pratiquent ou souhaitent le pratiquer. Ainsi, les pratiques journalistiques et amateurs qui se développent dans ces espaces interrogent identités professionnelles et nouvelles technologies, et donc creusent mes questionnements de recherche. Je crée moi-même un blog, pour mieux comprendre ce qui s'y joue tant dans la fabrication que dans les relations qui se tissent avec les acteurs de ces mondes. Je joue le jeu du *fieldwork* et suis de façon intuitive cette perspective, en élargissant la notion de travail à la pratique du blog :

« Our aim is to penetrate more deeply into the personal and social drama of work, to understand the social and social-psychological arrangements and devices by which men make their work tolerable, or even glorious to themselves and others » (Hughes, 1964 : 48).

Je suis parrainée par une blogueuse québécoise et linguiste très connue dans le milieu et dont le blog s'intitule *Les coups de la langue de la grande rousse*¹¹. C'est ainsi que naît mon blog *Les coups de cherchouille de la petite brune*, rebaptisé plus tard *Grimoire* et qui devient un carnet de notes en ligne d'une étudiante au doctorat réalisant des recherches sur le journalisme

¹⁰ Les traces de cette initiative ont été rassemblées par l'auteur et sont toujours disponibles ici : <http://jhroy.ca/2012/06/10-ans-lockout/>.

¹¹ <http://radio-weblogs.com/0105068/2002/10/31.html>

en ligne et le monde des blogs. Ces expérimentations ne sont plus en ligne, mais la méthodologie d'observation participante a été détaillée dans les annexes de ma thèse (Le Cam, 2005). Cette expérience méthodologique me permet aussi de sortir des cadres : je fais de l'observation participante, mais en utilisant de nouveaux outils, en m'intégrant dans une petite communauté qui, à l'époque, entend un peu bouleverser les modalités traditionnelles si ce n'est de produire, au moins de faire circuler l'information. Les expérimentations de ce type dans la recherche francophone sur les médias ne sont pas fréquentes; elles vont ainsi me servir de levier pour travailler avec des collègues d'expérience ou être contactée par les médias.

Je réalise un premier travail sur le sujet autour des blogs pendant la guerre en Irak en 2003 (Le Cam, 2004). Je partage cette idée dans le réseau et nous commençons Valérie Jeanne-Perrier, Nicolas Pélissier et moi, à travailler sur le sujet. Pendant un temps, nous nommons même ces initiatives les Swapies, les sites web auto-publiés d'information éthique (Jeanne-Pierrier, Le Cam et Pélissier, 2004), que l'on appellera ensuite les sites d'auto-publication (Jeanne-Pierrier, Le Cam et Pélissier, 2005). Deux numéros de la revue *Réseaux* sont d'ailleurs dirigés conjointement par notre petit groupe et Dominique Cardon sur l'auto-publication (vol 3, n°137, 2006) et les blogs (vol 4, n°138, 2006). Dans un article spécifique, je tente de continuer à creuser la piste des transformations identitaires en faisant un petit crochet par les États-Unis (Le Cam, 2006). Ce qui m'intéresse alors, en parallèle des interrogations liées à ma thèse, est de regarder des journalistes, mais plus largement les personnes qui commentent l'actualité, qui remontent l'information, qui s'emploient à utiliser des techniques journalistiques, à déployer des compétences professionnelles habituellement portées par des journalistes travaillant pour des médias. Ce brouillage des identités, cette capacité du journalisme à se déployer dans des voies diverses, par des formes ou des outils variés, me passionnent. Je regarde les marges, ceux et celles qui voudraient faire du journalisme, en font sans le revendiquer ou au contraire en le revendiquant. La question des frontières me gêne, et pourtant elle aide et guide dans le travail de thèse lui-même. Celui-ci creuse les questions d'identités professionnelles des journalistes en ligne, et commence à voir se dessiner une certaine histoire du groupe des journalistes du Québec et de la gestion de son territoire professionnel.

Le REJ est alors non seulement une respiration, puisqu'il me permet de réfléchir différemment à ma thèse en me concentrant sur un objet à la marge, mais aussi un merveilleux espace de socialisation et de sociabilité d'une jeune chercheuse. C'est d'ailleurs une modalité de travail que je continue à rechercher et à provoquer (voir partie sur le LaPIJ- point 4). Ce groupe prend progressivement (et non sans débat sur son institutionnalisation, sur son identité) le nom de Réseau d'études sur le journalisme, pour marquer l'absence d'ancrage institutionnel formel dans un pays, ou l'une ou l'autre des universités, même s'il reste fondamentalement un réseau de francophones et francophiles (l'ensemble des chercheur·es maîtrisant le français et échangeant dans cette langue).

Le journalisme en invention (Ringoot et Utard, 2005) est la seconde publication du REJ. Les terrains sont diversifiés et creusent cette dispersion du journalisme dans la presse gratuite, les blogs, les consumer magazines. À cette occasion, le REJ étend aussi progressivement ses terrains et l'exploration des territoires (le Brésil, le Québec, l'île de la Réunion). Ces recherches

décentrées de la France mènent à la rédaction de l'ouvrage *Figures du journalisme* (Augey, Demers et Tétu, 2008) qui poursuit *Le journalisme en invention* dans une perspective de croisement de recherches menées dans des contextes culturels divers. C'est cet échange avec les autres qui est à l'œuvre dans ce Réseau : regard de l'autre sur son terrain, sur ses habitudes de recherche, ses références théoriques, ses méthodologies, l'orientation de ses résultats. Les chercheur·es circulent entre leurs espaces nationaux, échangent sur leurs objets et pratiquent l'interdisciplinarité (Utard, 2002).

À ce moment, le Réseau sent qu'il tient une perspective spécifique. Le journalisme est alors conçu comme une pratique socio-discursive que de nombreux acteurs souhaitent maîtriser, comme un objet social en constante recomposition au sein duquel les journalistes et les autres acteurs (la correspondance locale, l'animation de sites web, la presse d'entreprises ou institutionnelle, etc.) tentent de s'ajuster. Cette perspective socio-discursive entre fortement en écho avec les travaux de Jean de Bonville et Jean Charron de la même époque dans lesquels ils définissent, nous l'avons vu plus tôt, le journalisme comme une pratique discursive. Au REJ, l'évolution du journalisme relève de la superposition de couches sédimentaires successives qui mènent à l'extension de la définition du journalisme, dans la suite de la perspective du flou de Denis Ruellan, mais en ajoutant cet élément de la dispersion et le fait que le journalisme est une construction historique et permanente faite d'une pluralité de discours.

Cette perspective devient centrale dans ma période de rédaction de thèse (2004-2005). Alors que je tente d'arrimer la perspective historique que je déploie au travail de terrain que j'ai mené dans les salles de rédaction en ligne québécoises, je finis, presque in extremis, par percevoir que ce que je cherche à comprendre : la 'crise identitaire' est une constante. La thèse propose ainsi de considérer que l'identité des journalistes est non seulement construite pour être en déséquilibre, mais qu'elle se maintient par ce déséquilibre (Le Cam, 2005). L'état de 'crise' est alors une caractéristique structurante de l'identité, qui utilise cet état pour se pérenniser. Les changements semblent donc faire intégralement partie de l'évolution de l'identité professionnelle. Ils sont même, en quelque sorte, des éléments ressources qui lui permettent de se régénérer. L'identité s'alimente donc de la 'crise' pour perdurer :

« La référence à la crise, donc à une déstabilisation du groupe due à des changements contextuels ou internes, devient elle-même une stratégie discursive du groupe qui constitue la forme identitaire. La crise n'est plus alors désagrégation du groupe, mais alimentation permanente de la forme identitaire. En ce sens, les changements qui entraînent la crise sont constamment absorbés par la forme identitaire. L'effritement de certaines des stratégies discursives du groupe des journalistes du Québec peut alors être entrevu comme une phase de la réinvention constante de la forme identitaire, de sa reproduction par absorption des changements, donc comme l'un des mécanismes de sa permanence » (Le Cam, 2005 : 398).

Je soutiens ma thèse à l'Université Laval en juin 2005, et je postule un peu partout pour poursuivre ma trajectoire à l'université. Je donne des cours à Ottawa, Québec, Sherbrooke, je dépose mon dossier de qualification à la fonction de maîtresse de conférence en France, je

postule à la bourse Fulbright pour un séjour à New-York, à des offres de post-doctorats, etc. Bref, je tente ma chance un peu partout. En 2006, je suis recrutée à l'IUT de Lannion, je reviens à temps complet en France, après sept années québécoises.

L'arrivée à Lannion me permet de poursuivre la perspective socio-historique, et notamment celle des 'filiations'. Regarder des objets contemporains en reconstruisant ou en suivant leur archéologie devient un réflexe, mais aussi une perspective d'étude que j'applique aux blogs (Le Cam, 2008a et 2010), puis au journalisme citoyen (Le Cam, 2008b). J'étudie la manière dont une pratique de production d'information en vient à être étiquetée d'une certaine manière, comment elle se construit par imprégnation avec divers autres mondes sociaux qui jouxtent la pratique et l'alimentent. Je trouve des filières originelles qui me permettent de mieux poser l'objet weblogs ou le discours sur le journalisme citoyen que je travaille aussi grâce aux liens qui se forment à l'IUT de Lannion avec le chercheur Olivier Trédan (2012). Ces objets de recherche me sont très utiles alors dans mon intégration à la formation au journalisme de Lannion. Doctorante, j'y avais déjà enseigné quelques heures la pratique du blog aux étudiant·es. Enseignante-chercheure, je peux mettre à profit mes connaissances de certains outils pour développer des exercices pratiques de journalisme en ligne. Nous montons aussi un cours sur les enjeux contemporains des médias avec Olivier Trédan et allons par exemple dès 2007 analyser pendant deux heures les débuts de ce que l'on nomme encore à peine les réseaux sociaux. Pour ce cours, Olivier Trédan a une amie sur son compte Facebook, et je n'ai qu'un ami. Nous avons créé nos comptes pour l'explication pédagogique. À la fin de ce cours, nous avons presque tout·es les étudiant·es sur nos pages. Cette anecdote permet surtout de souligner combien la maîtrise de certains outils et la connaissance des transformations professionnelles que l'on décrypte dans les recherches de terrain peuvent et sont réinvesties dans les pratiques pédagogiques et peuvent même être analysées (Le Cam et Trédan, 2008).

À la même période, Fernande Roy, responsable de la collection *Documents Histoire* des éditions Léméac à Montréal, me fait travailler, mois après mois, à la transformation d'un chapitre de ma thèse sur l'histoire des stratégies discursives du groupe des journalistes québécois en livre. Objets différents, territoires distincts, filiations et filières particulières, mais la démarche m'apparaît semblable. Dans *Le journalisme imaginé* (Le Cam, 2009), j'essaie de comprendre la structuration historique du groupe des journalistes québécois depuis la fin du XIXe siècle. J'avais été inspirée, lors de la rédaction de ce chapitre de thèse, par les *Pros du journalisme* de Denis Ruellan (1997), et je tente de m'en distinguer en travaillant les stratégies discursives. Cette perspective proposée dans la thèse doit beaucoup aux discussions nocturnes avec Roselyne Ringoot, alors maîtresse de conférences à l'IUT de Lannion et co-garante, vingt ans plus tard de cette HDR. Avec elle, tout est discours. C'est perturbant pour une interactionniste qui croit dans les actions des acteurs. Et pourtant, cette idée de l'imaginaire que je vais tenter de développer dans l'ouvrage doit beaucoup à ces débats. Je vais travailler le discours comme un projet, en redessinant ce qui fait, sans que les acteurs le sachent au moment où elles et ils le font, le sens historique d'un projet professionnel. Je dis même :

« Porter une attention aux discours publics, énoncés auprès des ministères, devant les Assemblées nationales, le CRTC, les pairs ou encore le public, amène à considérer les

archives des organisations de journalistes comme un des socles de la révélation de ce journalisme imaginé. Il est imaginé, car ces discours nous révèlent la façon dont, pendant plus d'un siècle, les organisations professionnelles ont travaillé, pensé, modelé le journalisme tel qu'il était et tel qu'il devrait être. Il est imaginé, car il révèle des leitmotiv constants, récurrents qui fournissent des lignes de conduite pendant des décennies. Il est imaginé aussi, car il est constamment travaillé par les discours antérieurs, par les discours qui sont ou doivent être prononcés et par les objectifs qu'ils se fixent. Il est imaginé enfin, car, considéré sur plus d'un siècle, il offre une vision historique de ses traits les plus flagrants » (Le Cam, 2009).

Je cherche la permanence. Ce qui permet à un groupe de journalistes de continuer à exister malgré les mutations, malgré les aléas de son histoire, la diversité de ses combats ou des attaques dont il est l'objet. Et je continue à voir que la crise est un trait constant. Je critique les recherches et plus largement les discours qui posent l'état de crise comme une période de désagrégation. Ces discours me semblent alors voiler les mécanismes de la permanence, les processus qui ont fait et font que le groupe des journalistes s'est constitué et perdure, même si sa composition, son territoire, ses stratégies changent. Ils gommant aussi l'idée que la référence à la crise, ponctuellement et à différentes phases de l'évolution du groupe, permettrait aux médias et aux journalistes de réassurer leur identité.

Se structurer, durer

Toutes ces dimensions sont alimentées par les rencontres que le REJ organise régulièrement. Jusqu'en 2010, les membres du REJ travaillent ainsi autour d'un troisième programme de recherche (après les mutations de l'information en ligne, et la dispersion) centré autour de l'ordinaire du journalisme. Cette proposition est notamment portée par Denis Ruellan (2009) dans un texte présenté aux membres du Réseau et largement co-construit avec Olivier Trédan, doctorant sous sa direction :

« La proposition de Certeau et Giard laisse entrevoir une richesse de perspectives ; il me semble notamment qu'ils ouvrent des voies originales quand ils proposent de s'intéresser aux médiateurs et à leur place dans la cristallisation de la communication par la mise en circulation de discours ; quand ils pressentent l'importance de la « conversation » comme lieu et modalité de l'appropriation des savoirs ; quand ils soulignent que la communication passe d'abord par des réseaux d'utilisateurs, donc des mouvements sociaux, et que ceux-ci sont enracinés dans un local, niveau rarement étudié ; ou encore quand ils anticipent en repérant des pratiques d'autoproduction de produits de communication » (Ruellan, 2009).

Le Réseau s'oriente alors vers un intérêt plus marqué pour les publics qui sont à cette époque largement sollicités et mis sur le devant de la scène, avec les discours florissants sur le journalisme citoyen (Trédan, 2007 ; Tetu, 2008), le journalisme participatif et par le développement de ce qui s'appelle alors le Web 2.0. Cela donnera d'ailleurs l'occasion à Franck Rebillard (2007) de proposer une critique forte de ces discours euphoriques, dont il présentera

les grandes lignes lors de l'une des rencontres du REJ en Bretagne en octobre 2007. Par ailleurs, au cours des années précédentes, Chico Sant'Anna, doctorant co-dirigé par Zélia Adghirni et Denis Ruellan, propose une perspective très originale sur les médias de sources. Il analyse la place et le rôle des médias créés par les institutions, les organisations, les mouvements comme *Les paysans sans terre* pour proposer une conception spécifique autour des supports médiatiques créés, produits et alimentés par les acteurs des organisations elles-mêmes, sur les manières dont elles s'inspirent des pratiques et les braconnent à leurs propres fins (Sant'Anna, 2005).

Cette année 2007 marque par ailleurs la première journée *Regards croisés sur le journalisme*¹², autour des mutations du journalisme qui fait dialoguer trois perspectives : celle paradigmatique des Québécois avec une intervention de Jean Charron¹³, celle du REJ avec Roselyne Ringoot et Jean-Michel Utard, et enfin l'approche par les métamorphoses médiatiques de Dominique Cotte, alors professeur rattaché notamment au GRIPIC (Celsa). Le rapport entre journalisme et changement, le rapport avec la crise- qu'elle soit crise des médias, crise financière, crise du marché du travail, etc. – est au cœur des questionnements. Les chercheur·es oscillent dans la prise en compte de deux niveaux de changement. Le premier reflète des lames de fond : mondialisation, concentration, convergence, compétition, transnationalisation, etc. Le second niveau concerne le groupe des journalistes lui-même et la 'crise' qu'il traverse, la diversité des identités qui le compose. L'enjeu de cette première décennie des années 2000 pour la recherche sur le journalisme et les médias semble se trouver là. Il s'agit de comprendre les mutations rapides, d'analyser les discours de disruption, de scruter les transformations des modèles économiques comme de l'adaptation des pratiques. À partir de cette date, ces journées *Regards croisés* s'organisent presque chaque année grâce à des membres du Réseau : en 2008 autour de l'Économie du journalisme sous l'impulsion notamment de Franck Rebillard, ou encore sur l'Ordinaire du journalisme en 2010¹⁴. Elles invitent en matinée des chercheur·es à présenter perspectives théoriques et résultats empiriques, qui sont rejoint·es en après-midi par des journalistes pour échanger sur la thématique de la journée.

Le Réseau ne parvient cependant pas à dépasser tant l'image que la réalité d'une existence en îlot. Il peine à se lier avec des chercheur·es d'autres disciplines. Il rassemble exclusivement des collègues en sciences de l'information et de la communication, alors que les études en journalisme, notamment en France, continuent de se déployer dans plusieurs domaines et notamment dans celui de la science politique avec les doctorant·es d'Erik Neveu ou son ouvrage de synthèse central *La sociologie du journalisme*, mais aussi avec les travaux autour de la grammaire de Cyril Lemieux et de l'ouvrage majeur *La subjectivité journalistique* en 2010 (Lemieux, 2010), les travaux de Nicolas Hubé (2008), de Jean-Baptiste Legavre (2011) et de tant d'autres. Les perspectives sont très riches, elles diffèrent beaucoup et peinent à se croiser. L'élargissement du domaine des études en journalisme est ainsi très palpable à cette époque :

¹² Voir une courte présentation en ligne : <https://surlejournalisme.com/regards-croises/>

¹³ Charron, J. (2007). Les mutations paradigmatiques du journalisme. *Notes pour une communication au Celsa*, Paris. En ligne : <https://surlejournalisme.com/wp-content/uploads/2007/06/expose-sur-les-mutations-paradigmatiques.pdf>

¹⁴ Voir : <https://surlejournalisme.com/regards-croises/>

« Cet élargissement du domaine de recherche va de pair avec une poursuite de la diversification disciplinaire observée lors de la période précédente : alors que l'histoire du journalisme s'affirme toujours davantage (lancement de la revue *Les Temps des Médias* éditée à Sciences Po Paris), de même que la sociologie politique ou les sciences du langage, des approches de type philosophique (Bouveresse, 2001) et anthropologique (Coman, 2003) voient également le jour » (Pélissier et Demers, 2014).

Le REJ s'ouvre dans les journées *Regards croisés*, mais peine à fédérer – mais le veut-il vraiment ?

En parallèle, je mets en place un site de veille d'information sur les études en journalisme¹⁵ en 2006 pour non seulement publiciser certaines réflexions du REJ, mais aussi promouvoir la circulation des annonces de colloques ou de publications entre les espaces francophones, lusophones et anglophones. L'initiative est individuelle, et je ne vais pas réussir à fédérer les collègues (sauf quelques mois Chico Sant'Anna et Denis Ruellan) pour qu'elles et ils participent à la publication. Le site est alimenté quelques années avec l'idée de créer un portail tant pour les étudiant·es que pour les collègues afin de faire circuler des informations sur les publications et les appels. Ce site existe toujours comme vitrine de ce qui deviendra la revue *Sur le journalisme-About journalism-Sobre jornalismo*.

Au sein du REJ, les collègues socialisent, les doctorant·es apprennent, font carrière, et des équipes locales commencent à se structurer. Les rencontres circulent entre Lannion, Strasbourg, Lyon, Nice, puis le Mexique¹⁶ et le Canada¹⁷, avant d'atterrir au Brésil, qui va, de façon durable, transformer le REJ. Le Réseau est dit international grâce aux présences de Zelia Adghirni et François Demers, qui intègrent des doctorants brésiliens au Réseau ou ouvrent de nouvelles collaborations avec d'autres chercheur·es du Québec, mais aussi avec le Mexique, pays de collaboration de François Demers. Alors que la structuration des équipes françaises repose sur l'appartenance des chercheur·es à des laboratoires de recherche, les collègues du Brésil et du Québec vont être encouragé·es à se constituer comme équipe. Le groupe PNCP, *groupe de recherche sur les pratiques novatrices en communication publique*, et la linéa de *Jornalismo* à l'Université de Brasilia naissent notamment de cette attente. Ces deux espaces, producteurs de nombreuses recherches, s'autonomisent progressivement largement du REJ. Le PNCP est « mis en place en septembre 2001 à l'Université Laval par Thierry Watine, François Demers, Alain Lavigne et Charles Moumouni dans l'intention de fédérer des compétences et des approches relevant d'univers distincts autour de l'étude des métiers de la communication publique et de principales transformations du champ »¹⁸. Il réalise ainsi des projets (régulièrement financés

¹⁵ <https://surlejournalisme.com>

¹⁶ Le Mexique, par l'entremise d'Armando Zacarias Castillo, invite des chercheurs français et québécois à Guadalajara en 2008, autour d'un séminaire intitulé *Seminario internacional de Analisis sobre la Produccion Academica en Estudios de Periodismo*.

¹⁷ En mai 2010, Marc-François Bernier de l'Université d'Ottawa et titulaire de la Chaire de recherche en éthique du journalisme (CREJ) invite le REJ à un colloque intitulé *Les journalismes : pratiques plurielles, éthique commune ?*

¹⁸ <https://www.flush.ulaval.ca/communication/recherche/unites/pncp>

par les instances de recherche québécoises et canadiennes¹⁹) autour des changements organisationnels et des pratiques professionnelles à l'ère du numérique dans les champs du journalisme, de la publicité et des relations publiques. Il propose une nouvelle piste de recherche centrée autour du concept de communication publique, concept central et très largement débattu au sein du Département d'information et de communication, de l'Université Laval :

« La redéfinition de cette expression de façon à ce qu'elle englobe l'ensemble des phénomènes discursifs de mise en public (y compris le journalisme) suppose en effet divers changements dans quatre grands secteurs de l'activité humaine. Ainsi la globalisation et la financiarisation de l'économie, la digitalisation à marche forcée des technologies — dans les télécommunications, mais aussi dans l'industrie pharmaceutique, dans la santé, sur les chaînes de montage, etc. —, la chute politique de l'empire soviétique (la victoire de la démocratie) et le post-modernisme culturel auraient atteint une masse critique. Ces transformations des règles du jeu se sont alignées de telle sorte qu'il est possible de parler aujourd'hui avec crédibilité d'un "retournement du monde", non seulement en matière de relations internationales comme décrit par Badie et Smouts (1992), mais dans tous les domaines en même temps, avec de lourdes conséquences sur le rapport entre médias, journalisme et vie démocratique » (Pélissier & Demers, 2014).

Cette perspective ne croise pas immédiatement celle de Jean Charron et Jean de Bonville. Les deux propositions se développent en parallèle en deux réseaux de chercheur·es différents dans le même département. Les années 2015 les font se rejoindre sur ce concept de communication publique, que Marc-François Bernier et ses collègues (Bernier, 2005), ainsi que François Demers (2008) déploient. Cela amènera d'ailleurs Jean Charron à travailler plus collectivement la notion de contrat de communication et à nous impliquer (nous y reviendrons).

3. Faire circuler les recherches grâce à une revue multilingue (2012-...)

Au Brésil, sous la houlette de Zélia Adghirni et Fábio Henrique Pereira - qui a été doctorant comme Chico Sant'Anna sous la direction de Zélia Adghirni et Denis Ruellan - et a passé plus d'une année de thèse à Lannion, pendant l'année 2006 (Pereira, 2015) -, la *linéa de Jornalismo* devient un acteur majeur de la transformation progressive du REJ, en un réseau plus souple, plus large et plus diffus. Ils organisent le premier colloque MEJOR (Mutations structurelles du journalisme - voir point suivant) sur les mutations structurelles du journalisme en mai 2011 à l'université de Brasília. Le colloque adopte aussi la journée *Regards croisés sur le journalisme* – qui connaît une nette transformation en s'orientant dans une perspective méthodologique, caractéristique qui la définit pour les années suivantes.

Le colloque MEJOR comme refondation

¹⁹ <https://www.flsh.ulaval.ca/communication/recherche/unites/pncp>.

Ce colloque MEJOR de mai 2011 rassemble une grande partie des membres du REJ du Québec, du Brésil, de la France et du Mexique. Il est pensé comme bilingue français-portugais, avec certaines parties en traduction simultanée, et d'autres en traduction consécutive ou résumée grâce à des étudiant·es ou des professeur·es maîtrisant les deux langues. Cette démarche marque pour longtemps l'identité de ces rencontres. Chacun·e tente de comprendre l'autre, de porter un discours compréhensible, de regarder les objets en miroir, par comparaison. MEJOR est aussi l'occasion de proposer une journée sur la démarche d'entretiens avec des journalistes, une journée *Regards croisés* qui, cette fois, ne rassemble pas journalistes et chercheur·es, mais collègues d'autres horizons que celui des études en journalisme. Sont invité·es des politistes, des sociologues, des spécialistes de méthodologie.

Ce premier colloque MEJOR marque la suite de la structuration des études en journalisme pour ce collectif pour deux raisons. Il permet tout d'abord de publier, après un long travail d'édition, un ouvrage rassemblant un ensemble de recherches des collègues présent·es à Brasilia en 2011, en deux langues, français et portugais, à quelques mois d'intervalle : l'un étant la traduction de l'autre et vice-versa (Le Cam et Ruellan, 2014 ; Moura, Pereira, Adghirni, 2015). L'introduction de l'ouvrage repose encore une fois la question des transformations et rappelle deux éléments fondamentaux dans les réflexions collectives :

« le premier renvoie à la nécessaire observation de ce qui change, de conditions des mutations, des glissements significatifs des pratiques, des discours, des identités ; le second relève de l'attachement à la mise en lumière des permanences, à l'historicisation des mutations, à la recherche de leurs filiations dans l'histoire passée » (Le Cam et Ruellan, 2014 : 9).

Cette expérience est poursuivie et constitue le début d'une série de colloques MEJOR (dont le dernier a eu lieu en décembre 2022 à Bordeaux), qui marquent les relations de recherches entre le Brésil, la France, la Belgique et le Québec, nous allons y revenir.

La seconde raison est que ce colloque, en permettant d'élargir les relations et de travailler plus étroitement ensemble à la réalisation de la conférence et de la journée d'études, confère une identité plus nette à un projet, alors en gestation, de création d'une revue scientifique sur les études en journalisme. Intéressée depuis des années par le monde de l'édition scientifique, et circulant régulièrement entre la France et le Québec, puis la Belgique (de doctorante au Québec, j'ai rejoint l'équipe à Lannion en 2006, avant de rejoindre la Belgique en 2011), j'avais été approchée par Thierry Watine, alors rédacteur en chef de la revue *Les cahiers du journalisme*, pour lui prêter main forte et assumer le rôle de rédactrice en chef adjointe. Quelques mois plus tard, les concurrences entre formations en journalisme en France et conceptions de la recherche mettent fin à cette collaboration. À cette époque, le contexte de formation au journalisme en France vit une période très tendue. Le marché des formations est clairement séparé entre formations publiques et formations privées. Elles se font concurrence tant pour l'attractivité des étudiant·es, pour les réussites aux concours lancés par les entreprises médiatiques, que sur la visibilité de leurs promotions antérieures. Mais, elles se font aussi concurrence dans leur possibilité de production de la recherche et de clés d'analyse de compréhension des grandes

transformations médiatiques et professionnelles. Raison pour laquelle l'ESJ, école privée reconnue, voit alors d'un très mauvais œil une chercheuse enseignant dans une école publique reconnue occuper le poste de rédactrice en chef adjointe de leur revue.

Depuis quelques années, pour se distinguer, les écoles publiques tentent de se fédérer et de structurer une dynamique de recherche. Denis Ruellan est l'un de ceux qui s'activent pour faire émerger cette dynamique. Il dirige alors le département à l'IUT information-communication de Lannion. Les réunions des écoles publiques de journalisme sont des lieux d'échange sur ce point ; les assises internationales du journalisme²⁰ fondées par l'association Journalisme et citoyenneté accueillent un comité de recherche des Assises (au départ constitué par les enseignant·es des écoles de journalisme publiques reconnues). Autour des années 2010, le contexte se transforme. Les écoles de journalisme privées reconnues se rapprochent des universités dans une logique d'adossement. À titre d'exemple, l'ESJ-Lille s'adosse alors à Sciences Po Lille. La distinction chère aux écoles publiques d'être celles qui appartenaient au réseau de l'enseignement supérieur public s'efface. Deux initiatives se mettent alors en place. D'une part est créée la Conférence nationale des métiers du journalisme²¹ en 2010. Elle rassemble l'ensemble des écoles reconnues et souhaite proposer « à la profession une réflexion sur le métier de journaliste autour d'une thématique précise : celle de l'apprentissage des bonnes pratiques professionnelles et des instruments et des méthodes pédagogiques qui en découlent »²². En parallèle est mise en place une association des laboratoires à laquelle les écoles (anciennement) publiques reconnues sont associées. Est ainsi créé le GIS-Journalisme (Groupement d'intérêt scientifique) en 2010-11 avec pour « ambition de devenir un espace scientifique clairement identifié, permettant les échanges épistémologiques, méthodologiques et les discussions autour des résultats des recherches »²³. Se mettent alors autour de la table les chercheur·es de trois formations (IUT de Lannion, Celsa, IFP), rapidement rejoints par une équipe de Lyon, puis plus tard par Metz et Grenoble. Le GIS organise jusqu'au tournant des années 2020 plusieurs colloques scientifiques sur le journalisme comme pratique collective, le gouvernement des journalistes (Rieffel et al, 2013), les risques et métamorphoses de l'actualité (Hare et al, 2016), les outils du journalisme et de l'écriture. Plusieurs de ces conférences donnent lieu à des publications.

Mais revenons à l'épisode des *Cahiers du journalisme*. Enseignante-chercheuse dans une formation publique au journalisme, je représente aussi l'une des dernières formations reconnues par la profession, qui ne pratique pas la méthode du concours, recrute des étudiant·es après le Baccalauréat et non comme la plupart des autres formations au niveau Maîtrise. L'image n'est pas des plus légitimes. Les collègues qui avaient montré leur enthousiasme pour le projet de refonte des *Cahiers* poussent un petit collectif à continuer et à proposer un projet alternatif. Et c'est Brasilia, le colloque MEJOR de 2011 et la présence de nombreux et nombreuses collègues qui transforme cette idée en un projet concret.

²⁰ <https://www.journalisme.com/>

²¹ <https://www.cnmj.fr/presentation/>

²² <https://www.cnmj.fr/presentation/>

²³ <https://carism.u-paris2.fr/fr/gis-journalisme>

Encadré : Les colloques MEJOR (2011-...)

Depuis 2011, des chercheur·es lusophones et francophones se rencontrent, environ tous les deux ans, pour échanger et présenter leurs travaux autour des *mutations structurelles du journalisme*. Nous sommes un petit collectif qui s'ajuste au fur et à mesure des éditions, en fonction des agendas, des lieux et des collaborations. Fábio Pereira, Denis Ruellan et moi-même en assumons l'animation depuis le début.

Le premier colloque a porté sur les « Changements et permanences du journalisme » et s'est tenu à Brasília (Brésil) en 2011. Il a donné lieu à un livre publié en français et en portugais (Le Cam et Ruellan, 2014 ; Moura, Pereira et Adghirni, 2015). La journée méthodologique organisée dans ce cadre sur les entretiens de recherche a constitué le numéro de lancement de la revue *Sur le journalisme-Sobre jornalismo-About journalism* (vol. 1, n°1).

Le second colloque portait sur les « Changements identitaires » et s'est tenu à Natal (Brésil) en mai 2013. La journée méthodologique portait sur la comparaison internationale. Un numéro de *Sur le journalisme-Sobre jornalismo-About journalism* (vol. 6, n°2) a été publié par la suite.

Le troisième colloque a eu lieu à Florianópolis en mai 2015 et interrogeait les « Silences du journalisme ». La journée méthodologique portait sur les normes des chercheur·es. Un numéro de *Sur le journalisme-Sobre jornalismo-About journalism* (vol. 5, n°2) a été publié à la suite.

Le quatrième colloque s'intitulait « Le journalisme impuissant ? » et s'est tenu à Québec en mai 2017.

Depuis 2020, le colloque MEJOR s'est regroupé avec deux autres manifestations, la Conférence Brésil, France et Belgique francophone de recherche en journalisme et la journée des jeunes chercheur·es en journalisme. Cette manifestation s'appelle *Rencontres internationales de recherche sur le journalisme/ Encontros internacionais de pesquisa sobre jornalismo*.

Les premières *Rencontres internationales* à Valenciennes en juillet 2021 proposait deux thématiques, l'une sur les violences envers le journalisme et les journalistes et l'autre sur les expérimentations dans le journalisme. Elle a donné lieu à un numéro spécial de la revue *Sur le journalisme-Sobre jornalismo-About journalism* (vol. 10, n°1) sur les violences publiques et à un numéro de la revue *Brazilian journalism research* sur le journalisme et les expérimentations (vol.17, n°2).

Les secondes *Rencontres internationales* a porté sur « Journalism et combat » à Bordeaux en décembre 2022. Deux numéros de revue, l'un de *Sur le journalisme-Sobre jornalismo-About journalism* et l'autre de *Brazilian journalism research* sont annoncés.

Les troisièmes Rencontres internationales sont prévues en novembre 2024 à Belem, au Brésil. Elles seront adossées au colloque national annuel de la Société des chercheurs en journalisme du Brésil (SBPjor).

La revue Sur le journalisme-About journalism-Sobre jornalismo

Le premier numéro de la revue est publié à l'automne 2012. Il propose un dossier spécial sur l'entretien de recherche avec les journalistes, fruit de la journée méthodologique de MEJOR et porté par quatre collègues, Fábio Henrique Pereira, Valérie Jeanne-Perrier, Nadège Broustau et moi-même (Broustau et al, 2012). La revue est pensée dès le départ comme une revue internationale reposant sur trois espaces et quatre personnes : l'espace sud-américain piloté par Fábio Pereira, l'espace canadien mené par François Demers, puis le territoire francophone (notamment français et belge) couvert par Denis Ruellan et moi-même. Nous travaillons depuis plusieurs années ensemble, partageons une même manière de penser le travail collectif, et puis, nous nous faisons confiance. Le manifeste de 2012 de la revue est l'illustration de la façon dont nous envisageons et voulions penser la publication :

« La revue Sur le journalisme – About Journalism – Sobre jornalismo...

...est le lieu de rencontres de traditions et de centres d'intérêts de recherche, travaillées par l'histoire. Les études sur le journalisme se sont structurées à partir d'épistémologies, de démarches et de méthodologies qui façonnent les productions scientifiques nationales et les aires linguistiques. La revue met en résonance ces pratiques et les résultats, par un positionnement résolument international. Dans un contexte de mondialisation et d'homogénéisation relative des systèmes médiatiques et des pratiques journalistiques, la revue porte aussi un regard sur les convergences et les résistances des cultures journalistiques et scientifiques.

La revue est un espace voué à la science. Animée par un comité éditorial (de quatre éditeurs) chargé de fluidifier les échanges, elle s'appuie sur le travail en commun de conseils scientifiques composés de chercheurs européens, latino-américains et nord-américains. Les membres de ces conseils sont des personnalités reconnues pour la qualité de leurs recherches et le regard international et interdisciplinaire qu'ils portent sur les travaux en journalisme.

La revue est un tremplin pour la publication de travaux novateurs, de regards transdisciplinaires et de recherches d'étudiants. Publiée en ligne et sur papier, elle est constituée de dossiers thématiques, autour de problématiques précises, pour diffuser des résultats théoriques et/ou méthodologiques originaux. Les résultats de recherche de Master, de rapports et d'études scientifiques, de notes de terrain et de corpus, trouvent aussi dans la revue un espace de diffusion.

La revue est un rendez-vous entre des envies, des regards, des chercheurs qui trouveront dans ces colonnes un lieu de vie scientifique stimulant ».

L'ambition de la revue est posée : l'idée est de faire circuler les textes, dans des langues originelles, en favorisant des traductions assez longues de résumés des textes. Des numéros sont proposés et dirigés par des petits groupes multinationaux : avec au moins un francophone et un lusophone. Deux numéros par an sont publiés depuis 2012 et ont abordé de nombreuses thématiques historiques ou contemporaines du journalisme (voir l'encadré sur la revue).

Encadré : les numéros de la revue Sur le journalisme-About Journalism-Sobre jornalismo

Depuis sa création en fin 2012, la revue a publié deux numéros par an. La revue a aussi publié de nombreux articles hors dossiers, dans une rubrique intitulée Varias, qui permet la divulgation d'articles importants pour la recherche et la connaissance du journalisme.

2023

Vol. 12, n°1 (15 juin 2023) Numéro double

News Framing & International News Flows

Cadrages médiatiques & Flux d'informations internationales

Encuadros mediáticos & Flujos noticiosos internacionales

Enquadramentos midiáticos & Fluxos de notícias internacionais

2022

Vol. 11, n°2 (15 décembre 2022)

Construção midiática dos problemas públicos

Construction médiatique des problèmes publics

Media construction of public problems

Vol. 11, n°1 (15 juin 2022)

Reportages de guerre

Reportagens de guerra

War reporting

2021

Vol. 10, n°2 (15 décembre 2021)

Écritures du sport

The writing(s) of sports journalism

As escritas do jornalismo esportivo

Vol. 10, n°1 (15 juin 2021)

Violences et journalisme

Violence and journalism

Violência e jornalismo

2020 (un seul numéro en raison de la pandémie)

Vol. 9, n°1

Sous l'emprise des plateformes

In the Grip of Platforms
Sob a tutela das plataformas

2019

Vol. 8, n°2

Stéréotypes dans la pratique du journalisme
Stereotypes in Journalistic Practice
Estereótipos na prática jornalística

Vol. 8, n°1

The Journalism Worlds
Os mundos do jornalismo
Les mondes du journalisme

2018

Vol. 7, n°2

Local journalism
Journalisme local
Jornalismo local

Vol. 7, n°1

Journalisme et risques
Journalism and risks
Jornalismo e riscos

2017

Vol. 6, n°2

Comparaison en journalisme, médias et politique
Comparison in journalism, media and politics
Comparação em jornalismo, mídia e política

Vol. 6, n°1

Pobreza e jornalismo
Poverty and Journalism
Pauvreté et journalisme

2016

Vol. 5, n°2

Normes des chercheurs -&- Éditorial et débat public (numéro double)
Norms of researchers-&- Editorial and public debate (double issue)
Normas dos pesquisadores -&- Editorial e debate público (edição dupla)

Vol. 5, n°1

Correspondants à l'étranger

Foreign Correspondents
Correspondantes internacionais

2015

Vol. 4, n°2

Online Journalism and its Publics
Le journalisme en ligne et ses publics
O jornalismo online e seus públicos

Vol. 4, n°1

Journalisme et réseaux socionumériques
Journalism and Social Networking Sites
Jornalismo e redes sociodigitais

2014

Vol. 3, n°2

Journalisme et dispositifs mobiles
Journalism and Mobile Devices
Jornalismo e dispositivos móveis

Vol. 3, n°1

Les invisibles du journalisme -&- L'image d'actualité (numéro double)
Journalism's 'invisibles' -&- The news image (double issue)
Os invisíveis do jornalismo -&- A imagem noticiosa (edição dupla)

2013

Vol. 2, n°2

Le « Gouvernement » des journalistes
The “Government” of journalists
O “governo” dos jornalistas

Vol. 2, n°1

Sources et flux de nouvelles
Sources and flow of news
Fontes e fluxos de notícias

2012

Vol. 1, n°1

L'entretien de recherche avec des journalistes
Research interviews with journalists
A entrevista de pesquisa com jornalistas

L'idée est de proposer des numéros originaux dont la thématique est parfois inattendue (*Les invisibles du journalisme*) ou d'actualité (*Journalisme et mobiles*). Des conseils scientifiques dans les trois espaces sont créés ; ils fonctionnent finalement peu, les individus étant plutôt appelés ponctuellement pour des évaluations ou pour porter des thématiques de numéros. La revue est surtout portée et vivante grâce à la constitution éphémère de petits groupes porteurs de numéros, par la fidélité des liens entre nous quatre à l'origine de la revue. La vie de la revue est ponctuée par la sortie de deux numéros par an, l'un en juin, l'autre en décembre. Le petit comité éditorial propose des sujets de numéros spéciaux, accompagne des propositions extérieures, tente de solliciter des variés, cherche les financements. Au cours des années 2010, la revue trouve progressivement un rythme de croisière, très artisanal, basé, comme beaucoup de revues en sciences humaines et sociales, sur l'engagement de celles et ceux qui la portent. La revue s'est construite dès le départ avec une ambition multilingue et une volonté d'être consultable gratuitement en ligne et en version papier. La revue doit ainsi récolter des subventions régulières pour les frais de traduction, d'impression et de mise en page.

Les propositions de numéros sont largement alimentées par la série de colloques MEJOR organisés presque tous les deux ans. Ces rencontres franco-lusophones permettent de rendre pérennes les relations, de les renouveler, d'agréger de nouvelles personnes, de permettre à d'autres de se rencontrer et d'imaginer des projets autonomes.

Ainsi après le colloque de Brasilia, le second MEJOR est organisé à Natal (Brésil) en 2013 sur les changements identitaires, puis à Florianopolis en 2015 sur les silences du journalisme, avant d'être déplacé au Québec en mai 2017 autour du thème *Le journalisme impuissant ?* François Demers et Juliette De Maeyer de l'Université de Montréal, docteure de l'Université libre de Bruxelles, sont aux manettes. Leur participation reflète parfaitement la logique de déploiement des colloques et de la revue. François Demers impliqué dans les activités du REJ depuis ses débuts, tout comme dans la revue, propose cette coopération à une jeune collègue, elle-même diplômée de l'Université libre de Belgique et ayant participé aux colloques MEJOR précédents et professeure à l'Université de Montréal. Dans la même lignée, Marie-Soleil Frère, chercheuse spécialiste des médias en Afrique, est invitée au colloque de Natal sur la comparaison internationale en journalisme. Elle sera aussi des colloques suivants et ouvrira ces journées aux chercheur·es africanistes qui rejoignent progressivement les colloques successifs. L'édition québécoise du colloque de 2017 permet par ailleurs aux collègues du Mexique de reprendre contact grâce à François Demers, et aux jeunes chercheur·es belges d'être présent·es en nombre.

Le détail de ces présences est important pour la suite du propos. L'enjeu est bien de poursuivre les activités sans s'enfermer, en ouvrant de nouvelles collaborations, en faisant circuler les personnes et les idées. Le projet du colloque MEJOR 2019, après avoir un temps été prévu à Ouagadougou, est finalement réalisé en juillet 2021 en raison de la pandémie, à Valenciennes, en France. Valenciennes est choisi comme lieu de rassemblement en suivant les mêmes logiques d'interconnaissances. Ainsi, à l'automne 2018, Fábio Pereira et Monica Martinez, professeure à l'Université de Sorocaba au Brésil, organisent via la Société brésilienne de la recherche en journalisme (SBPJor) la première édition d'un colloque sur les études en journalisme Belgique-Brésil-France. Ils l'organisent à Sao Paulo en novembre 2018, à la suite

de du congrès national annuel de la Société. Une façon d'attirer les chercheur·es du Brésil à rester et rencontrer leurs collègues étrangers. De nouvelles relations se tissent et ouvrent la collaboration avec Valenciennes autour de Philippe Useille et Angelina Toursel de l'Université de Valenciennes. Ces deux collègues rejoignent l'organisation des MEJOR et organisent localement le colloque sur les violences en journalisme²⁴. A cette occasion d'ailleurs, Florian Tixier, le second doctorant que j'ai encadré (voir la partie 4, le point sur les doctorant·es) et devenu en 2020 maître de conférences à l'IJBA à Bordeaux met sur pied la journée des jeunes chercheur·es en journalisme, et la clôture du colloque de Valenciennes nous amène vers une future rencontre à Bordeaux.

Ces rencontres sont donc l'occasion de prendre le temps des échanges, d'inventer des projets. Quelques projets trouvent ainsi leurs origines dans les colloques MEJOR successifs. C'est à Natal, en 2013, lors d'un colloque MEJOR, que nous entamons avec Denis Ruellan une recherche autour de la sociologie des émotions au travail des journalistes. Nous travaillons pendant quatre ans sur deux populations : les reporters de guerre et les présentateurs et présentatrices de journaux télévisés. Par l'analyse d'une cinquantaine d'autobiographies et de longs entretiens, le livre *Emotions de journalistes. Sel et sens du métier* raconte un attachement au métier pour les émotions qu'il suscite, par les ressentis forts entraînés dans le travail de l'actualité. Mais, il montre aussi que si ressentir est le sel du métier, c'est aussi son sens et le moyen de faire sens (Le Cam et Ruellan, 2017). Travailler sur les émotions de journalistes nous a semblé une belle piste pour expliquer l'attachement des journalistes à leur métier, mais cela nous a surtout permis de creuser un pan souvent aveugle des recherches sur les identités professionnelles journalistiques, la question des ressentis, de la place des émotions, de leur rôle, de leurs capacités à nous emporter, à nous faire fuir. Nous souhaitions comprendre les raisons pour lesquelles les journalistes aiment tant ce métier, continuent à le pratiquer malgré tout ou le quittent. Par le prisme de la sociologie des émotions, pan de recherche que nous découvrons tous les deux à ce moment-là, et de l'analyse des récits autobiographiques et biographiques, nous explorons une autre manière d'envisager l'identité professionnelle, mais aussi ce qui meut les individus dans leur rapport au métier. Ce qui en constitue le sens et le sel. Ce faisant, nous nous aventurons aussi du côté de la *valuation* et des travaux de J. Dewey (1918, 1922) qui deviennent alors fondamentaux pour comprendre l'attachement et le détachement des journalistes, leurs rapports aux valeurs du métier, à leurs valeurs personnelles et à la manière dont les deux s'articulent. Nous avons borné notre recherche de terrain aux présentateurs et présentatrices de télévision et aux journalistes de guerre. Denis Ruellan poursuivra d'ailleurs sur cette lancée dans sa recherche sur les femmes reporters de guerre (Ruellan, 2018). Et d'autres collègues poursuivent aussi l'exploration de cette piste, avec par exemple Maombi Mukomya, doctorat sous la direction de Marie-Soleil Frère, puis sous ma direction, qui travaille l'attachement des journalistes en RDC au métier malgré les risques physiques, économiques et politiques qu'ils et elles prennent (Mukomya, en cours).

²⁴ Ce colloque a donné lieu à la publication d'un numéro spécial de la revue autour des violences en journalisme : <https://revue.surlejournisme.com/slj/issue/view/21>

Les colloques MEJOR constituent aussi une occasion de travailler de façon régulière avec Fábio Pereira autour d'une même perspective interactionniste intéressée par les carrières des journalistes en ligne. Nous communiquons tous les deux régulièrement et pendant plusieurs années sur l'avancée de nos recherches comparatives entre journalistes en ligne brésiliens et français, puis belges (cette recherche fera l'objet d'une présentation plus détaillée un peu plus loin dans le texte). Ce parcours nous amène à interroger les socles et les moyens de la comparaison, mais aussi les effets de la mondialisation sur les représentations que les journalistes en ligne se font de leur travail, et surtout sur la manière dont ils et elles ont de le vivre (voir pour plus de détails la partie 5 de ce document). Les résultats ont été publiés dans la collection Res Publica des Presses universitaires de Rennes (Le Cam et Pereira, 2022a) et aux éditions Insular Livros (Le Cam et Pereira, 2022b). Mais surtout cette collaboration nous permet de constituer et d'asseoir des relations importantes entre Brasilia et Bruxelles. Fábio Pereira passe l'année 2016 au département à l'ULB en tant que professeur invité. En 2017, je vais aussi passer six mois dans la Faculté de communication comme professeure invitée à l'Université de Brasilia. Nous créons un cours autour de la comparaison dans les recherches en journalisme pour le second cycle des étudiant·es de la Faculté de communication. Nous préparons et accueillons un séminaire doctoral pour les collègues belges et brésiliens (dont je reparlerai plus tard dans la partie sur le travail avec les doctorant·es) et tentons de faire avancer la revue et les envies de circulation entre les territoires.

L'animation et la gestion de la revue, tout comme la mise en place des séminaires doctoraux, se structurent autour de relations pérennes entre des personnalités québécoises, brésiliennes, françaises et belges. Cela n'est pas seulement explicable par des affinités au long cours, mais aussi, et peut-être surtout par un intérêt commun pour les questions d'identité professionnelle. Nous partageons, Denis Ruellan, François Demers, Fábio Pereira et moi un intérêt pour le même objet de recherche, les questions identitaires, dans une perspective ancrée notamment en sociologie du travail, des carrières et des conditions d'emploi et de travail. Ce que nous tâchons de synthétiser dans une notice pour *The International Encyclopedia of Journalism Studies* en 2019 (Le Cam, Pereira et Ruellan, 2019). Cette posture nous définit ; mais elle nous limite aussi. Le territoire de la revue est au départ pensé comme une émanation de cet intérêt ; mais les études en journalisme ne sont évidemment pas cantonnées à ceux et celles qui produisent le journalisme. Nous peinons à ouvrir la revue à d'autres champs.

C'est ainsi qu'en 2019, nous proposons à trois nouveaux collègues de nous rejoindre : Guillaume Pinson, professeur en littérature à l'Université Laval, et collègue aux affinités multiples autour de l'imaginaire, des circulations des manières de faire le journal, et responsable de Médias 19²⁵ ; Isabelle Meuret, collègue de département à l'ULB, mais aussi spécialiste du journalisme littéraire aux États-Unis et membre de l'International Association for Literary Journalism Studies (IALJS²⁶), professeure de civilisation anglophone et chercheure sur le journalisme littéraire notamment états-unien ; Sandrine Lévêque, professeure de Sciences politiques alors à l'Université de Lyon et depuis à Lille, et chercheure spécialiste des questions

²⁵ <https://www.medias19.org/>

²⁶ <https://ialjs.org/>

de genre et de rapport entre genre et politique, mais aussi autour des questions électorales. Ces arrivées permettent à la revue d'étendre ses compétences : vers les collègues des champs littéraires et politiques, vers des problématisations anglo-saxonnes. Florian Tixier, maître de conférences à l'ISJBA, l'école de journalisme de Bordeaux et parmi les premiers doctorants que j'ai dirigés à l'ULB, nous rejoint un an plus tard, et apporte non seulement ses connaissances en matière de journalisme européen, mais aussi son appétence pour le multilinguisme. De cet élargissement est d'ailleurs née une nouvelle rubrique, *Les entretiens de Sur le journalisme* dans le volume 10, numéro 2 de 2021. Isabelle Meuret introduit le premier entretien, mené auprès de Richard Keeble, par ces mots :

« Recueillir la parole de journalistes, chercheurs et enseignants, qui chacun et chacune, à leur manière originale et personnelle, ont marqué et marquent encore la discipline, nous est apparu comme une évidence. Constituer une « histoire orale » qui soit aussi une « histoire croisée » des études en journalisme, en dialogue avec des professionnels, scientifiques et pédagogues que nous avons coutume de lire et de citer, se veut un projet fondamental et fondateur. Sans doute est-il ambitieux, mais l'audace est précieuse dès lors qu'elle engage une conversation pour revenir aux origines, élargir nos horizons, imaginer un avenir, changer nos perceptions, tendre vers une meilleure compréhension du monde » (Meuret, 2021 : 214).

L'intégration de nouvelles personnes au sein du petit groupe d'origine n'est évidemment pas simple. Le défi est de reconstituer des manières de travailler ensemble. En décembre 2022, la revue a fêté ses dix années. Elle publie en quatre langues et traduit des résumés extensifs afin de faciliter l'appropriation. Elle est diffusée en ligne, en open access. Elle fait appel à un collège d'expert·es d'une quinzaine de pays. Elle a ainsi valorisé les travaux de plus de 70 chercheur·es de 25 universités différentes de Belgique, du Brésil, du Canada, de France, d'Espagne, du Portugal, du Royaume-Uni, des États-Unis, d'Allemagne, d'Australie, de Norvège, etc. Elle œuvre aussi à la coopération internationale : en effet, pour constituer un dossier, est réuni voire assemblé un petit groupe de trois chercheur·es, si possible de trois nationalités et souvent de langues différentes, afin de coopérer à la réalisation d'un dossier le plus multiculturel possible. Cette organisation assure d'abord une bonne diffusion des appels, puis des propositions diversifiées. Elle a permis de publier des numéros spéciaux très originaux. Elle peine cependant parfois à tisser des liens entre disciplines. L'origine de celles et ceux qui portent les numéros tend à cloisonner les propositions d'articles qui sont faites et à rassembler des personnes issues des mêmes environnements de pensée. Le double enjeu de l'attention à la diversité des approches dans les études sur le journalisme, et de la diversité des territoires à impliquer et au multilinguisme constitue des défis majeurs pour la revue. La participation en 2022 au *First European Symposium of Social Science and Humanities Journals*²⁷ pourrait nous aider à mieux poursuivre la structuration de ce projet et à profiter de cet espace d'échanges entre revues en sciences humaines et sociales. L'enjeu est clair : comment contribuer à faire circuler davantage les textes, les idées, les résultats dans une démarche plurilingue ?

²⁷ <https://eu-ssh-journals.sciencesconf.org/>

4. Le LaPIJ, un laboratoire fédérateur (2015-...)

Un autre élément fondateur de ce que représente pour moi la circulation revient aussi non seulement à déménager (au sens littéral du terme), mais aussi à s'intéresser à des configurations nationales qui nous sont, au départ, étrangères. Les précautions fréquentes de E. Hughes sur les risques de l'ethnocentrisme (Helmes-Hayes & Santoro, 2016: 19) ont marqué mes débuts et parfois permis de justifier mon regard de Française sur mon terrain québécois. La plongée dans des contextes culturels différents est un trait de ma trajectoire. C'était la configuration au Québec : une étudiante française travaillant sur l'histoire des journalistes québécois et leur confrontation aux transformations du monde du journalisme en ligne. J'avais d'ailleurs mis des années à comprendre le mode de fonctionnement des organisations syndicales (ce qui donnera finalement lieu à la thématique de ma recherche post-doctorale, menée quelques mois durant grâce à la Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BaNQ)). Après près de cinq années à Lannion, j'ai donc rejoint l'Université libre de Bruxelles (ULB) en octobre 2011, toute à la joie de découvrir une nouvelle configuration de travail et un nouveau terrain de recherche, alors relativement peu couvert à l'ULB du point de vue de l'interactionnisme symbolique. Je suis embauchée comme Chaire de journalisme au titre de chargée de cours temporaire pendant trois ans. Mon profil mixte d'enseignement s'insère rapidement dans l'organisation du département des Sciences de l'information et de la communication. Je peux assurer des cours au premier cycle (Bachelier) plus théoriques (Théories de l'information journalistique, socio-économie des médias) et encadrer des exercices pratiques et les stages des étudiant·es de journalisme pour le Master journalisme de l'ULB. Un an après mon arrivée, j'assume la présidence de la filière information et communication (qui comprend à l'époque le bachelier et le Master en information et communication qui va rapidement se scinder en deux Masters, le Master en Communication et le Master en journalisme).

Comme toute arrivée dans un nouvel espace de travail, les chantiers sont nombreux et l'adaptation chronophage. Je m'appuie sur les expériences pédagogiques professionnalisantes que nous avons poursuivies ou inventées avec l'équipe lannionnaise, pour insuffler de nouvelles directions aux exercices pratiques de journalisme à Bruxelles. Je pousse des projets de créations éditoriales transmédias – que nous serons d'ailleurs amenées à présenter à la CNMJ française²⁸ - , nous réformons le programme en accentuant l'apprentissage des genres journalistiques et en replaçant au centre de la formation l'articulation des cours dits théoriques (donc en auditoires) et les cours pratiques. Ce statut de présidente (que je vais assurer de 2012 à 2017) et de responsable des stages (depuis 2011 jusqu'à présent) m'offre de véritables opportunités de rencontres avec le monde professionnel belge, avec les institutions médiatiques (Conseil de déontologie, Conseil supérieur de l'audiovisuel, association professionnelle) et publiques (ministère des médias, et plus tard celui en charge de l'égalité des genres). Le travail avec les équipes de journalistes du Master et surtout avec les étudiant·es est un véritable moteur de l'attachement que je commence alors à tisser avec cette université. La direction de mémoires

²⁸ Voir le fascicule 2017 de la CNMJ : http://www.cnmj.fr/wp-content/uploads/La-place-des-entreprises-medias-ds-formation-des-journalistes_web_planches.pdf

(même si la charge est irréaliste, puisque pour plusieurs des professeur·es du département, nous encadrons constamment plus de 40 mémoires), les liens avec le monde professionnel belge et les associations et institutions continuent à donner un sens au travail d'enseignante et de chercheure. Je vais ainsi tenter de tisser les deux en articulant mes intérêts de recherche aux identités journalistiques belges et en stimulant collectivement la recherche en ce sens.

Les identités professionnelles journalistiques belges

Mon arrivée à l'ULB marque donc une inflexion de mes intérêts 'nationaux' de recherche. L'identité professionnelle des journalistes belges m'intéresse et revêt un triple objectif : m'insérer professionnellement dans mon milieu d'accueil, alimenter les pratiques et les conceptions de la formation au journalisme et participer à la production de connaissances, sur un objet finalement encore assez peu étudié en Belgique, celui du journalisme.

À mon arrivée, en Belgique francophone, peu d'études ont été menées sur l'évolution du métier de journaliste. Le travail de Pierre Van den Dungen (2004) est à ce titre fondateur, car il propose la première étude extrêmement détaillée des milieux de la presse belge du long XXe siècle. Ce travail s'inscrit dans une lignée de travaux historiques francophones (Ruellan, 2015 ; Le Cam, 2009 ; Delporte, 1999 ; Bonville, de, 1988 ; Demers, 1988) qui ont tenté, tour à tour, de comprendre les modes de construction de ce qui allait devenir un territoire professionnel, une activité reconnue tant par les pouvoirs publics que par les patrons de presse. Cette étude historique belge n'a pas été poursuivie sur le long cours. Benoit Grevisse (2003) de l'UCL a analysé les fragilités du milieu journalistique belge au début des années 2000, marquées par l'émergence des nouvelles technologies, la disparition de certains métiers et la précarisation du milieu. Des travaux sur la responsabilité de la presse et le droit belge (Murhula-Amisi Nashi, 2002), sur les journalistes sportifs de télévision belge (Derèze, 1993), sur les faits divers (Dubied et Lits, 2005), et toute une série de travaux sur les pratiques narratives ont été menés depuis les années 1990 principalement par l'Université catholique de Louvain et son laboratoire des récits médiatiques (Lits, 1997 ; Dubied, 1999 ; Derèze, 1997). Ce n'est que très récemment que les questions identitaires et relevant de la sociologie professionnelle ont focalisé l'attention des chercheur·es belges: principalement autour du journalisme en ligne (Degand, 2012 ; Degand et Grevisse, 2012 ; De Maeyer, 2013), des jeunes journalistes (Standaert et Grevisse, 2013), de l'évolution des conditions de travail et des carrières des journalistes belges francophones depuis la fin des années 1990 (Libert, 2019), dans un contexte qui a été très bien défini, en 2011, dans le cadre d'un rapport sur l'État des médias d'information (Antoine et Heinderyckx, 2011), ou encore du rapport entre journalistes en ligne et langue française (Jacquet, 2020).

Mais, ces travaux ne permettent pas encore de comprendre les évolutions sur le long terme et les transformations permanentes qui accompagnent et façonnent la diversité des identités qui composent le journalisme en Belgique francophone. De nouveaux profils sont constamment apparus au fil du temps (journalistes de presse gratuite, blogueurs, community manager...). Or, envisager une telle perspective permet de comprendre comment se construisent des êtres et des groupes professionnels dans des environnements de travail mouvants et polyvalents ; et de

percevoir le journalisme avant tout comme une pratique discursive (Bonville de et Charron, 2002). Ce faisant, je poursuis ici mes obsessions : analyser, dans la lignée des travaux de sociologie professionnelle (de Hughes 1964, mais aussi Strauss, 1992 ; Blin, 1997 ; Chapoulie, 1973 ; Collins, 1990) et notamment d'études des identités professionnelles (Camilleri et al, 1990 ; Courpasson, 1994 ; Dubar, 1999), et plus particulièrement des identités journalistiques menées à cette époque dans d'autres pays (De Bruin, 2000 ; Aldridge et Evetts, 2003 ; Deuze, 2005 ; Donsbach, 2009 ; Wahl-Jorgensen et Hanitzsch, 2009 ; Waisbord, 2013), la façon dont celles-ci se construisent dans les discours collectifs (des instances professionnelles, par exemple), dans les discours individuels (au travers d'entretiens biographiques), mais aussi dans les actes qui structurent juridiquement ou de façon jurisprudentielle les statuts de ceux et celles qui œuvrent dans le journalisme et au journalisme.

La découverte du monde journalistique belge francophone se fait sous deux aspects : pédagogique et de recherche. En tant que responsable des stages, je suis très rapidement socialisée au monde médiatique. Les stages sont souvent gérés par les rédactions en chef. Mon arrivée permet d'en retracer les contours et surtout offre l'opportunité de rencontrer les responsables de rédaction. Ce que je vais perpétuer d'ailleurs au fil des années en organisant les « midis des stages » au cours desquels les rédactions en chef ou leurs représentant·es rencontrent les étudiant·es et échangent sur les stages (les attentes réciproques, les pratiques, les modalités d'insertion future). Le monde journalistique belge ne pratique pas les concours comme la France. La pression sur les étudiant·es est donc souvent moindre sur le placement en stages : les relations avec les entreprises médiatiques belges sont le fruit d'interactions de plus de trente ans entre l'ULB et les médias belges, et les rédactions connaissent les compétences et attentes des cohortes belges. Beaucoup de nos étudiant·es viennent de France parce qu'ils ou elles ont raté les concours des formations reconnues, ou pensent utiliser le Master de l'ULB comme année de préparation (ce qui évidemment agace au plus haut point l'équipe pédagogique). Une poignée s'insère cependant dans le milieu journalistique belge. Le Master ne recrute que sur des critères de moyenne des études antérieures, et d'un bon niveau d'anglais. Il est donc plus ouvert que d'autres formations francophones du même type, mais attire de façon très raisonnable une petite cinquantaine d'étudiant·es par année (ce qui convient largement aux capacités d'accueil).

La découverte du monde journalistique belge francophone se produit aussi grâce à la recherche. En tant que chercheuse, je prends contact très tôt avec Pierre Van den Dungen, notamment avec ses travaux, puis avec lui en personne. Un travail en commun débute autour d'une note de bas de page de son ouvrage issu de sa thèse de doctorat (Van den Dungen, 2005), *Milieus de presse et journalistes en Belgique au 19e siècle (1828-1914)* sur la carrière et surtout la production journalistique d'un reporter G. Freddy qui publie régulièrement des petits reportages dans et pour lesquels il se déguise dans plein de petits métiers alors en voie de disparition dans le quartier des Marolles (Le Cam et Van Den Dungen, 2017). Ce travail en commun ouvre de multiples pistes d'analyses de corpus anciens pour développer un regard socio-historique sur les pratiques journalistiques et le journalisme contemporain. À la suite de ce premier travail, nous commençons tous les deux une recherche sur la création des salles de rédaction en Belgique francophone au cours du XIXe siècle, socle de ce qui va devenir le second volume de

cette HDR. La présentation des premiers résultats se fait au cours d'un des colloques de Médias 19²⁹, animé par Guillaume Pinson et Marie-Eve Thérénty. Nous tentons de retracer l'origine des salles de rédaction à Bruxelles, en nous appuyant sur une double perspective : d'une part, celle des représentations visuelles des salles de rédaction sur lesquelles je travaille par ailleurs (Le Cam, 2015), et d'autre part sur les dépouillements très importants réalisés par Pierre Van den Dungen des corpus de journaux et du Fonds Bertelson (un fonds très important, mais aujourd'hui dispersé d'archives sur le journalisme belge). Nous croisons ainsi représentations des lieux de travail, de production et de diffusion du journal à la fin du XIXe siècle avec des témoignages de journalistes et éditeurs de l'époque. Cette démarche collective contribue très nettement à la structuration progressive de ce que j'ai envie de déployer dans mes recherches (voir la partie 5 de ce document).

Mon apprentissage de l'histoire du journalisme belge s'accompagne d'un travail plus collectif encore entre collègues de l'ULB (François Heinderyckx, Juliette De Maeyer et Manon Libert), et de l'Université de Gand (notamment Karin Raeymaeckers, Sarah Van Leuven et Sarah De Vuyst). Nous élaborons alors la première enquête nationale sur les profils des journalistes belges en 2013 (Raeymaeckers et al, 2013). Je fais alors mes premiers pas dans les études quantitatives. La méthode des questionnaires n'est pas très encouragée par le courant interactionniste. Blumer fait une critique importante des enquêtes par questionnaires : il insiste sur le caractère illusoire de la standardisation du recueil des données, sur l'arbitraire du choix des catégories érigées en variables, et plus encore sur le fait que ce type d'enquêtes ignore le processus d'interprétation des individus lorsqu'ils et elles répondent (Chapoulie, 2018 :275). Or ici, mener une enquête sur les profils des journalistes belges me semble une opportunité, non pas pour standardiser le recueil, mais pour avoir idée, une sorte de portrait national du groupe professionnel. Je me convaincs de l'importance de la démarche en argumentant sur la nécessaire diversité des méthodes, des approches et des outils pour mieux comprendre le monde médiatique.

En l'occurrence, cette enquête était menée depuis des années du côté flamand, sans jamais que la Belgique entière soit investiguée. Elle pouvait offrir un ensemble important de données pour mieux comprendre ceux et celles qui font l'information en Belgique. Elle constitue un socle de connaissances sur les conditions d'emploi et de travail, sur les représentations des journalistes, sur la présence faible des femmes et des groupes minorisés dans le groupe professionnel, etc. Cette enquête a été renouvelée en janvier 2018 (Van Leuven et al, 2019) et cette année en 2023 (Libert, et al, 2023). Ce travail révèle des traits identitaires forts qui perdurent encore aujourd'hui :

« De façon générale, le groupe des journalistes belges détenteurs de la carte de presse, est majoritairement de sexe masculin, diplômé de l'université, très peu diversifié du point de vue des origines, et qui se considère plutôt à gauche sur l'échiquier politique. Il travaille majoritairement sous contrat à durée indéterminée, même si le statut d'indépendant est plus fréquent qu'en 2013, et il est généralement spécialisé dans au moins une matière, très fréquemment la culture, la société, l'actualité nationale ou

²⁹ <https://www.medias19.org/>

politique (avec une différence marquée selon le sexe du journaliste) » (Van Leuven et al, 2019).

Cette démarche d'exploration du groupe professionnel inaugure pour moi le travail d'analyse de questionnaires : une pratique que je réalise depuis toujours avec ma collègue Manon Libert, la première doctorante que j'ai encadrée et qui était justement financée à l'origine pour prendre en charge la partie questionnaire de cette enquête de 2013. Elle est depuis professeure à l'Université de Mons et, la suite le démontre bien, constitue un binôme central dans les recherches collectives que je mène sur le monde journalistique en articulation avec l'association professionnelle des journalistes belges.

L'exploration du monde journalistique belge s'incarne aussi dans le lancement d'une étude plus spécifique portant sur la Commission d'agrément de la carte de presse en Belgique francophone. Le projet entend (toujours d'ailleurs, car il n'est pas achevé) analyser le système de gestion et de délivrance de la carte de presse en Belgique (dans un premier temps, francophone). Comme dans d'autres contextes nationaux, la carte de presse représente un élément fortement symbolique du groupe professionnel des journalistes. Avec l'accord de la Commission d'agrément de la carte de presse, nous avons débuté avec un jeune chercheur, Cédric Tant, un travail sur la généalogie de la carte de presse, sur sa gestion au cours du temps et la construction progressive de sa jurisprudence (Le Cam et Tant, 2018). Ce projet a d'ailleurs été réapproprié par Fábio Pereira et nous avons entamé une recherche comparative sur la jurisprudence de la délivrance de la carte de presse en Belgique et au Brésil. Ce projet belge est toujours en cours et devrait aboutir à une publication autour de 2026 pour les 60 ans d'anniversaire de la première délivrance de cartes. Ces travaux nous ont d'ailleurs permis collectivement de tisser des liens avec Christine Leteinturier et plus tard Jean-Marie Charron qui produisent, entre autres, les travaux plus socio-démographiques sur les journalistes en France. Christine Leteinturier nous alertera d'ailleurs très tôt sur notre propension à analyser qualitativement des données chiffrées plutôt qu'à réaliser véritablement des analyses quantitatives. Son accompagnement dans les premiers temps de ces recherches a permis de nous assumer plus clairement dans nos postures de chercheuses interactionnistes s'essayant à objectiver certaines données afin qu'elles deviennent des socles pour de nombreux projets de recherches de terrain (ce sera par exemple le cas très clairement pour nos recherches sur les femmes journalistes seniors – voir ci-dessous). Dans le cadre de la Commission de la carte de presse, j'ai centré mon intérêt sur la construction de la « juridiction professionnelle » de cette institution pour comprendre son rôle dans le groupe professionnel, notamment au travers de la construction et de la défense de sa juridiction professionnelle. Ce concept, forgé à la suite de Hughes (1964) notamment par A. Abbott (1988; 2003), « is useful to understand the expertise and authority of professional bodies ». La commission joue en effet un rôle fondamental de garde-frontières du groupe professionnel et a dû au fil des ans, se construire une position. Elle est en compétition avec d'autres instances professionnelles comme les associations ou les conseils de presse, par exemple. Je reviendrais dans la partie 5 de ce document sur cette importance des juridictions professionnelles appliquées au journalisme.

Ces premiers projets autour du monde médiatique belge vont bénéficier et être accompagnés d'une proposition de notre Faculté à l'ULB de soutenir un projet de structuration de la recherche sur le journalisme et les médias dans notre centre de recherche, le ReSIC. Ce centre rassemble dès son origine les chercheur·es de notre département sous la direction de Marie-Soleil Frère. Il regroupe un éventail d'intérêts de recherche divers allant des arts du spectacle, à la communication politique, en passant par les humanités numériques et les médias. Afin de soutenir la nouvelle équipe de chercheur·es du Master journalisme, David Domingo, l'autre Chaire de journalisme, ayant rejoint le département en 2012, une subvention de 10 000 euros nous est accordée en 2014-2015. Nous proposons avec François Heinderyckx, professeur de communication politique et sociologie des médias du département, la création du LaPIJ, le *Laboratoire des pratiques et identités journalistiques*, un laboratoire qui se pense originellement comme l'axe Journalismes du ReSIC.

Un centre de recherches appliquées et fondamentales

Le LaPIJ a été pensé comme un espace pluriel qui défend lui aussi l'idée de circulation entre les mondes de la recherche universitaire et du journalisme. Dès sa création, le laboratoire a espéré répondre à la nécessité d'affronter les transformations que subit actuellement la profession, les mutations des métiers et des identités, l'arrivée de nouvelles figures dans le secteur des médias d'information, ainsi que la remise en cause du métier de journaliste. Le statut de professeure de journalisme amène à être constamment confrontée aux enjeux professionnels rencontrés par les acteurs du monde médiatique. La collaboration avec les rédactions pour les stages, les rencontres publiques régulières autour des activités de l'association des journalistes professionnels, la participation au Conseil de déontologie journalistique³⁰ constituent autant de moments d'échanges et de critiques réciproques. Les universités sont considérées comme ne formant jamais assez bien au métier ; et en retour les équipes pédagogiques estiment souvent que les entreprises médiatiques n'offrent de toute façon pas les conditions adéquates de travail.

Pour tenter de dépasser ce clivage, le Laboratoire aspire à être un espace de réflexions et d'échanges sur le journalisme, et notamment sur les pratiques et les identités de tous ceux et toutes celles qui font le journalisme. Trois ambitions ont porté et portent toujours ce projet : 1) faire le lien entre la recherche académique et le monde professionnel ; 2) produire de la connaissance ciblée sur les transformations des identités du journaliste (journaliste de desk, reporter, community manager, journaliste hacker, engagement editor, blogueur, citoyen journaliste, etc.) ; 3) participer à des projets qui repensent et rebalisent les identités dans le cadre de recherches-actions concrètes avec des partenaires professionnels³¹.

L'emploi du terme « laboratoire » n'est pas anodin, et explicite clairement notre posture reposant sur l'idée traditionnelle de centre de recherche ou d'observatoire tout en affirmant très clairement notre engagement dans le secteur médiatique, afin de collaborer activement avec les

³⁰ J'ai rejoint le Conseil de déontologie journalistique belge francophone en tant que membre suppléante en 2018, puis en tant que membre titulaire depuis 2022.

³¹ Voir le site du LAPIJ : www.lapij.ulb.ac.be

acteurs professionnels pour développer des outils et reconfigurer des pratiques, dans l'esprit de la recherche-action. Nous sommes parvenus pour cela à fédérer une grande partie des collègues du département dont les intérêts touchent de façon centrale ou transversale aux mondes médiatiques et journalistiques. L'obtention de divers financements de projets de recherche, de bourses de thèse ou de contrats post-doctoraux ont permis au fil des ans d'étoffer l'équipe. La liste des membres de ce laboratoire (lapij.ulb.ac.be) me semble illustratrice de notre volonté de créer un collectif qui puisse échanger et produire ensemble des recherches de qualité, en lien avec les acteurs du monde médiatique. Le laboratoire est peu à peu devenu, par l'agrégation de nouvelles personnes ou par leur mobilité dans d'autres universités, un laboratoire interuniversitaire. Le LaPIJ est à présent un espace collectif d'échanges et de construction de projets à géométrie variable entre l'Université libre de Bruxelles, l'Université de Mons, l'Université Bordeaux-Montaigne, l'Université de Brasilia, l'Université de Montréal et l'Université Laval à Québec. Ces dernières années, ont été mis en place les Ateliers du LaPIJ³² qui permettent d'échanger avec des collègues internationaux spécialistes des questions de journalisme (les rencontres se déroulent une fois par mois en hybride), et les *Carnets du LaPIJ*³³, une publication du laboratoire qui permet de diffuser et valoriser certaines recherches réalisées par les membres et qui ne rencontrent pas les normes des formats d'articles ou d'ouvrages. Des recherches sur les journalistes et le confinement, sur les rapports entre médias et acteurs de l'humanitaire ou encore sur le journalisme algorithmique ou le cyberharcèlement ont ainsi été publiées depuis 2020³⁴.

Plusieurs axes se dessinent autour du rapport entre le journalisme et les sciences, les médias et les conflits, et les questions de violences organisationnelles. Ainsi, les collègues ont travaillé collectivement sur plusieurs projets de recherche comme la création d'un MédiaPark à Bruxelles (Picone et al, 2020), les rapports entre médias, journalisme, politique et conflits en Afrique subsaharienne autour de Marie-Soleil Frère³⁵ (Fierens, 2021 ; Yaméogo, 2021 ; N'Sana, 2019) ou pour des thèses de doctorat : une recherche-action menée au sein d'un quotidien financier (Malcorps, 2020), ou une thèse sur les producteurs d'information européenne (Tixier, 2019).

Dans ce contexte, je suis particulièrement investie dans deux axes : l'un autour des violences envers les journalistes, qu'elles soient publiques ou organisationnelles ; l'autre sur l'histoire du journalisme. Cette articulation entre problématiques contemporaines autour des identités et arrimage historique des processus, continue à être le cœur de mon travail. Elle est aussi au centre de ma réflexion (partie 5) sur la recherche en journalisme.

Violences et journalisme

Les enquêtes nationales sur les profils des journalistes et l'étude autour de la carte de presse ont progressivement amené le LaPIJ à s'intéresser de façon plus directe tout d'abord à la présence

³² <https://lapij.ulb.ac.be/les-ateliers-du-lapij/>

³³ <https://lapij.ulb.ac.be/rubrique/publications/carnets-lapij/>

³⁴ <https://lapij.ulb.ac.be/rubrique/publications/carnets-lapij/>

³⁵ Voir sa bibliographie : <https://lapij.ulb.ac.be/database/bibliographie-marie-soleil-frere/>

des femmes journalistes au sein du groupe professionnel. Alors que dans les formations au journalisme en Belgique francophone, les étudiantes sont très présentes, qu'elles représentent une proportion significative de celles et ceux qui obtiennent leur carte de presse (ou leur statut de stagiaire), le taux de féminisation du groupe professionnel des journalistes tourne autour de 30%, un chiffre relativement hors-norme par rapport au reste des pays européens. À titre d'exemple, les journalistes femmes possédant la carte de presse représentent près de 50% du groupe professionnel français. Alors que les femmes seraient majoritaires dans les formations au journalisme en Belgique, elles semblent abandonner la carrière plus rapidement non seulement que les hommes, mais aussi que leurs consœurs étrangères. Cette situation est difficilement explicable tant les conditions de scolarisation, de formation professionnelle, de conditions d'entrée dans la profession et de stabilisation dans la carrière ne semblent pas, a priori, spécifiques à la Belgique. Avec la direction de l'Association des journalistes professionnels (AJP), de Manon Libert (UMons) et de Lise Ménéalque (ULB), nous avons travaillé pendant un an en 2017-2018 sur les femmes journalistes en Belgique francophone. L'AJP souhaitait objectiver certaines données sur les femmes journalistes pour appuyer ses actions et discours autour de la diversité. De notre côté, nous souhaitions mieux comprendre les enjeux rencontrés par par ces femmes dans leurs carrières, des enjeux qui ne pouvaient se réduire aux incidences de la maternité comme il était avancé à l'époque.

Ce travail a fait l'objet d'un rapport de recherche *Etre femme et journaliste en Belgique francophone*³⁶, rendu public le 14 décembre 2018, au cours d'une journée de colloque co-organisée entre l'ULB, l'Université de Mons et l'AJP, sous la houlette de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Ce rapport a été poursuivi, tout au long de 2019-2020, par des actions de l'Association des journalistes professionnels, et par une prise en main par les journalistes, et notamment par les journalistes du magazine Médor³⁷, qui ont réalisé une enquête sur le sexisme en journalisme en septembre 2019 et proposent, depuis, un mur de témoignages sur leur site internet³⁸. Il a aussi donné lieu à la publication de l'ouvrage *Etre femme et journaliste. Enquête sociologique dans un monde au masculin* (Le Cam, Libert et Ménéalque, 2021). Ce livre est constitué des résultats de cinq enquêtes, et nous le présentons ainsi dans l'introduction de l'ouvrage. La première enquête rassemble les données quantitatives permettant d'objectiver les disparités entre hommes et femmes au sein du groupe professionnel, à partir des résultats de l'enquête socio-démographique menée avec l'Université de Gand en 2018.

« L'enquête 2 intitulée *Vies vécues de journalistes* explique, grâce aux focus groupes, les problèmes et les opportunités que les journalistes hommes et femmes rencontrent au fur et à mesure de leurs parcours, les représentations qu'ils.elles se font de leur trajectoire, des obstacles rencontrés, des rôles parentaux, des difficultés éventuelles dans leur couple. L'enquête 3 *Quitter le journalisme* se concentre sur les raisons des départs, des changements de carrières et de trajectoires de femmes ayant été journalistes. La quatrième enquête du livre *Une femme ? Un homme ? Non. Un journaliste* donne la parole aux responsables des salles de rédaction et/ou des entreprises médiatiques. Ils

³⁶<http://www.ajp.be/telechargements/JournalistesFemmes/1-etude.pdf>

³⁷ Médor est un média de reportage et d'enquête en Belgique francophone.

³⁸ <https://medor.coop/magazines/medor-16-autumn-2019/comment-nos-medias-font-fuir-les-femmes/>

développent alors leurs représentations de la place des femmes au sein des rédactions, leurs carrières, la gestion des maternités et la prise en compte des charges familiales, mais aussi leurs sentiments et avis concernant le harcèlement, le sexisme et le paternalisme en contexte professionnel.

La cinquième enquête, *Des réactions, des solutions*, présente les résultats du questionnaire diffusé en septembre et octobre 2018. Elle détaille les données chiffrées les plus intéressantes (et qui complètent les données de l'enquête nationale du premier chapitre), mais surtout fait une analyse des commentaires qui ont été laissés dans les espaces ouverts. En écho avec les enquêtes précédentes de l'ouvrage, il s'agit ici de comprendre les différences de parcours entre hommes et femmes (comparaison des réponses en fonction du sexe des répondant.e.s), notamment des modalités d'insertion des journalistes dans le métier ainsi que la possibilité ou non de « grimper » dans la hiérarchie, sur les représentations et les récits des violences organisationnelles, et sur les solutions proposées par les journalistes eux-mêmes pour remédier à ces violences.

Le dernier chapitre, *La féminisation 'enrayée' et impensée du journalisme en Belgique francophone*, fait office de conclusion générale et développe un propos transversal relatif à l'ensemble des données qualitatives et quantitatives de l'enquête. Ce regard transversal aide à faire émerger un socle de réflexions et de pistes de compréhension pour envisager comment, en 2018, les femmes journalistes naturalisent encore et toujours leur genre, sont l'objet de représentations sexuées et parfois discriminantes, ont des parcours et des carrières différenciés de ceux des hommes. En somme, ce regard aide à comprendre le journalisme du milieu médiatique belge francophone comme un *journalisme au masculin*, qui est, somme toute, l'une des principales caractéristiques permettant, aujourd'hui, de définir ce monde. » (Le Cam, Libert et Ménéalque, 2021).

Ce projet de recherche a mis en évidence un enjeu qui nous a particulièrement frappées. Les violences au travail, entre collègues, par la hiérarchie ou les sources, constituent un nœud central de ce qui est vécu au travail dans les rédactions belges francophones. Nous avons alors poursuivi avec Manon Libert d'une part sur les journalistes femmes seniors qui apparaissaient subir une double peine (Le Cam et Libert, 2020), puis sur les conditions d'emploi et de travail des journalistes au moment du confinement³⁹ (Le Cam, Libert & Domingo, 2020 ; Libert, Le Cam & Domingo, 2021), sur la place des femmes dans les couvertures médiatiques et les salles de rédaction par la participation à l'enquête mondiale du Global Media Monitoring project (17 collègues du LaPIJ ont participé : LaPIJ, 2020) et enfin sur le cyberharcèlement en analysant l'enjeu du point de vue des managers et des directions d'entreprises médiatiques (Malcorps, Le Cam & Libert, 2022 et Malcorps, Libert & Le Cam, 2022b).

Cet axe est aussi alimenté par le recrutement de jeunes collègues autour de la thématique. Lise Ménéalque mène sa thèse sur les rapports sociaux de genre dans les processus de féminisation à la RTBF sous la direction de David Domingo, et je dirige ou co-dirige quatre jeunes collègues

³⁹ Ce projet a fait l'objet d'une demande de financement auprès du FNRS pour poursuivre la recherche sur les traces de la pandémie sur les conditions d'emploi et de travail des journalistes belges. Le financement a été obtenu et il débutera en septembre 2022.

spécialistes de ces questions dont Gabrielle Romain sur les enjeux des services et fonctions RH dans les rédactions (Romain, en cours), Elena Louazon (Louazon, en cours) sur le vécu professionnel des personnes racisées et/ou LGBTQ+, Lorrie D'addario (en co-direction avec Manon Libert ; D'Addario, en cours) sur les enjeux de la polyvalence dans les télévisions locales belges francophones et Khalid Aoutail (en co-direction avec Béatrice Damian ; Aoutail, thèse en cours) sur le discours normatif de l'UNESCO sur les enjeux de genre dans les médias.

Les travaux auxquels je participe dans cet axe permettent de continuer à travailler des méthodologies diverses : les entretiens, les focus groupes, l'analyse de documentation professionnelle ou encore les questionnaires. La variété des outils utilisés – parfois d'ailleurs éloignés des habitudes de la recherche interactionniste – permet de trianguler les résultats, d'offrir des portes d'entrée différentes et variées pour comprendre les situations. Cela enrichit mon regard sur les identités professionnelles qui sont traçables aussi hors des narrations individuelles recueillies dans les entretiens qualitatifs.

Ces activités de recherche approfondissent un ensemble d'enjeux problématiques centraux qui interrogent tant les conditions d'exercice du journalisme, les enjeux de formation pour nos étudiant·es, que les traces que cela laisse sur la production d'information et le rôle des journalistes en contexte démocratique. Dans cette ligne, un groupe d'une dizaine de membres du LaPIJ se réunit depuis mars 2022 chaque mois pour avancer sur la mise en place d'un projet de recherche-action autour des questions de genre et de diversité qui associerait les membres du LaPIJ, les associations civiles et les étudiantes et étudiants. Le projet vient tout juste de débuter et rassemble des collègues du Brésil, du Québec, de la France et de la Belgique.

Enfin, les violences ne se déploient pas seulement dans les organisations : les violences envers les journalistes ne cessent de croître dans le monde. C'est pour tenter de creuser cette perspective que le colloque MEJOR de 2021 s'est penché sur les violences publiques envers les journalistes. Les travaux ont donné lieu à un numéro de la revue *Sur le journalisme-About Journalism-Sobre jornalismo* et a permis de mettre en lumière des cas spécifiques, des procédés, et l'importance du contexte politique contemporain. La perspective adoptée ne se restreint cependant pas à observer et analyser les violences subies par les journalistes, elle tente aussi d'aborder les violences qu'elles et ils font subir:

« Dans ce contexte, la pratique journalistique subit la violence, car le monde médiatique non seulement la montre (parfois à outrance), mais la produit aussi. L'invisibilité de certaines thématiques, de certaines personnes, le choix des mots et des expressions pour qualifier certains faits ou certaines réalités, l'hybridité des formes de journalisme et des statuts journalistiques concourent tous à une production de la violence par les médias. Ces derniers triant, excluant, malmenant parfois. Penser les violences publiques envers les médias et les journalistes ne peut se faire sans travailler ce rapport dialectique entre victime et bourreau. En ce sens, le journalisme est violenté, il contribue aussi à provoquer de la violence, mais parfois aussi à conjurer ou juguler certaines formes de violence » (Le Cam, Pereira, Ruellan, 2021)

Ces violences publiques constituent aussi le centre du projet européen auquel je participe avec mes collègues David Domingo et Marie Fierens, *Media Councils in the Digital Age*⁴⁰, et dans lequel nous travaillons, dans le volet le plus récent, sur les SLAPPs, les procédures-bâillons qui briment la liberté de la presse, épuisent les rédactions et les journalistes et constituent par ailleurs un business très lucratif pour un certain nombre d'acteurs en Europe (Fierens et al, soumis).

Enfin, un projet de formation Sud, financé par l'agence nationale de coopération scientifique belge, rejoint aussi ces préoccupations. Nous avons lancé avec les collègues spécialistes du journalisme en Afrique subsaharienne, Lassané Yaméogo et Marie Fierens, une recherche collaborative de petite envergure sur les traces traumatiques de la violence subie par les journalistes des radios communautaires des régions du Burkina Faso en proie au terrorisme. La première phase de cette recherche a été menée en avril-mai 2022 et a permis aux journalistes-enquêteurs dans 6 zones à fort déficit sécuritaire de mener chacun trois entretiens, et ensuite de participer à deux jours de séminaire de restitution et d'échanges. L'objectif est de créer un groupe mixte de journalistes-enquêteurs et d'académiques afin d'approfondir les enjeux professionnels et personnels du travail en contexte de conflits et de permettre d'alimenter les formations professionnelles de données issues des acteurs de terrain, et notamment des acteurs locaux (Yaméogo, et al, soumis).

L'évocation de l'ensemble de ces recherches, même si je n'entre pas dans leurs détails, permet de montrer non seulement une véritable dynamique, mais aussi la richesse des approches et des thématiques abordées collectivement. En effet, ces recherches (à l'exception évidente des thèses de doctorat) sont toutes menées en collectif, à deux, trois ou beaucoup plus. Le LaPIJ me semble avoir créé un groupe cohérent de collègues s'intéressant à ces questions. Je poursuis ici la manière dont j'ai été moi-même socialisée à la recherche, dans le REJ notamment. Nous partageons un objet de recherche commun, avec des approches distinctes et formions des groupes affinitaires temporaires selon les questionnements de recherche. Cette pratique de recherche collective est restée non seulement un socle dans ma manière d'envisager la recherche, mais aussi un objectif pour offrir notamment aux doctorant·es un espace constructif de travail. Le second axe, plus historique, tente aussi de suivre cette voie.

Histoire du journalisme

Tout comme ma thèse portait sur un enjeu contemporain (l'émergence du journalisme en ligne) exploré au travers d'une perspective historique (la construction des identités professionnelles), mes projets de recherche tendent toujours à articuler ces deux dimensions. C'est ainsi qu'après ces premières recherches menées avec Pierre Van den Dungen, je renoue avec les perspectives historiques de façon plus centrale, en collaboration avec la bibliothèque royale de Belgique, la KBR.

⁴⁰ <https://lapij.ulb.ac.be/media-councils-in-the-digital-age/>

Inspiré par les activités menées avec Médias19 et Numapresse, un nouveau projet s'est en effet déployé depuis 2020. Ces deux réseaux de recherche, l'un plutôt basé au Québec, et l'autre en France, sont animés notamment par Guillaume Pinson et Marie-Eve Thérénty. Tous les deux travaillent l'histoire du journalisme comme une histoire sociale, mais surtout tentent de déployer de nouvelles méthodologies d'analyse des corpus de presse en utilisant les techniques des humanités numériques. Un appel fédéral à projet (intitulé Fed-Twin) est lancé fin 2018 en Belgique afin de favoriser les projets menés en commun entre institutions fédérales et universités. Dans ce cadre, je propose à la bibliothèque royale, la KBR, la création en commun d'un Laboratoire des archives numériques d'histoire du journalisme belge (Digi-Lab journalisme). Ce projet visait à créer un tel laboratoire et, simultanément, utiliser et tester ce laboratoire en développant deux recherches d'envergure, fondamentales pour l'histoire du journalisme en Belgique :

- a- la réalisation d'une histoire du journalisme belge depuis sa professionnalisation (fin XIX^e siècle jusqu'à aujourd'hui) grâce au suivi et à l'analyse des discours critiques dont le journalisme a fait l'objet (tant de la part des journalistes que de l'ensemble des acteurs sociaux qui s'y sont intéressés).
- b- la création et la réalisation d'un dictionnaire biographique des journalistes belges.

Le projet de reconstitution d'une histoire du journalisme au XX^e siècle au travers des critiques dont il a fait l'objet, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du groupe professionnel, consiste à croiser les sources intégrées à la base de données constituée, mais également des ressources extérieures aux milieux journalistiques, comme des revues intellectuelles – par exemple La revue générale qui comporte de très nombreux articles consacrés à la presse. Si la critique du journalisme est une pratique sociale quotidienne et évoquée par de nombreux collègues, peu d'études ont été menées à partir de corpus de critiques réelles (Holt & von Krogh, 2009). Pourtant, l'analyse du discours critique permet de faire émerger les enjeux qui traversent le groupe professionnel, et qui constituent un « cadre d'interprétation pour penser le journalisme » (Philibert, 2017 : 6). Cette perspective diachronique et polyphonique espère faire émerger différents socles plus ou moins permanents ou évolutifs des discours sur l'activité journalistique afin de comprendre la place des médias d'information au sein de la société belge. Ce projet de recherche ainsi que la finition et la mise à disposition publique du dictionnaire biographique des journalistes belges sont pensés conjointement avec la constitution d'un catalogue numérisé le plus complet possible de documents constituant la « mémoire » du groupe professionnel des journalistes.

C'est l'objet même du Digi-Lab journalisme, dont les travaux ont débuté officiellement en mars 2020 et qui a été baptisé CAMille, pour Centre d'archives des médias et de l'information ULB-KBR⁴¹. Ce projet de financement sur dix ans permet l'embauche d'un chercheur post-doctoral et l'allocation d'un crédit annuel de fonctionnement. Il est aussi inspiré et alimenté par les archives personnelles de Pierre Van den Dungen et notamment de son travail mené de longue haleine autour d'un dictionnaire biographique du journalisme, jamais publié, et qui constitue un socle fondamental pour un travail ultérieur. Enfin, une étudiante au doctorat, Alexia

⁴¹ <https://www.kbr.be/fr/projets/camille/>

Vidalenche, a aussi rejoint l'équipe, sous la co-direction de Marie-Eve Thérénty et moi-même, autour de la circulation du genre du portrait de journalistes dans les journaux français et belges entre 1830 et 1940. La petite équipe qui s'est constituée depuis 2020 (Antoine Jacquet puis Brecht Deseure, Sébastien de Valeriola, Manon Libert, Alexia Vidalenche et moi-même de l'ULB, Isabelle Gribomont de l'UCL et Juliette De Maeyer de l'Université de Montréal) rassemble des chercheuses et chercheurs en journalisme, en Digital Humanities et en histoire. Elle participe aux activités de Numapresse sous le volet des recherches autour de la signature dans la presse. Nous tentons de trouver les moyens méthodologiques et techniques pour reconstituer (à partir notamment de la détection de signatures et du repérage d'entités nommées) les salles de rédaction dans les journaux des collections de la KBR. Le repérage des individus et des signataires qui écrivent dans le journal nous permet non seulement de repeupler les rédactions, mais aussi de tracer les mobilités professionnelles, voire les reconfigurations organisationnelles (lorsqu'un changement brutal intervient dans la vie du journal par exemple). Nous tentons par ailleurs d'utiliser ces techniques pour reconstruire de façon massive des carrières de journalistes et notamment de journalistes femmes. Nous avons débuté en choisissant une journaliste belge peu connue, Alice Bron, et avons développé des outils de détection de son nom et des termes qui lui sont associés sur plus de 13 journaux entre 1880 et 1950 (Vidalenche et al, soumis). Cette méthodologie nous permet un premier test qui est actuellement déployé sur les noms des 206 femmes journalistes présentes dans le dictionnaire biographique. Nous explorons ces perspectives non seulement dans une visée de reconstitution historique, mais aussi dans le but de mettre en place une technique et un processus pour être en mesure, à moyen terme, de l'appliquer sur des corpus contemporains. Les outils et méthodes en humanités numériques autorisent à imaginer des traitements sur des données massives qui nous font gagner un temps précieux pour affiner et parfois contextualiser nos données qualitatives. En ce sens, les travaux du LaPIJ sur les conditions d'emploi et de travail des journalistes belges pourraient à terme s'enrichir non seulement de cette perspective historique, mais aussi des outils qui sont développés et testés. En explorant les humanités numériques, j'ai aussi l'impression de revenir à mes premières explorations autour des blogs. L'enjeu ici étant par contre que ces outils ne sont pas encore à la portée de débutantes comme moi, et que leur appropriation passe nécessairement par des collaborations interdisciplinaires.

L'ensemble de ces recherches innove un autre axe plus personnel que je développe depuis quelques années autour de la matérialité du travail journalistique dans une perspective historique et contemporaine. Ayant beaucoup travaillé les identités et les pratiques à partir des individus, j'avais envie de considérer l'espace matériel dans lequel ils évoluaient. À partir d'un colloque proposé en 2010 par des collègues français, j'ai travaillé sur la matérialité du média comme argument de l'identité professionnelle des journalistes du Québec (Le Cam, 2013). Cette perspective a ensuite été développée dans le cadre d'un ouvrage de vulgarisation écrit avec Vinciane Colson et Juliette De Maeyer alors collègues de l'ULB (Colson et al, 2013). Dans cet ouvrage, nous revisitons l'histoire du journalisme au travers de ses objets ; le crayon, le ciseau, la machine à écrire, la tablette, etc. Nous avons poursuivi le travail avec J. De Maeyer par un article publié dans *Journalism Practice*, intitulé *The material traces of journalism* (De Maeyer & Le Cam, 2015). Cette piste de recherche s'est ensuite prolongée par un travail personnel autour des représentations visuelles des salles de rédaction (photographies, dessins,

plans d'architecte). Le corpus s'est progressivement constitué par agrégation de photographies diverses depuis la fin du XIX^e siècle, par recherche des albums photos anniversaires des médias, et des plans d'architectes des bâtiments des entreprises médiatiques. L'enjeu est de comprendre l'organisation matérielle, et donc spatiale et idéologique des organisations du travail journalistique. Après une première phrase d'écriture du projet de recherche et des enjeux méthodologiques, présentée à diverses reprises dans des séminaires et des conférences (et publié dans un numéro de la revue *Journalism: Theory, Practice, Criticism*, Le Cam, 2015), le projet sur les représentations visuelles des salles de rédaction a finalement fait l'objet de la rédaction de ce second volume d'HDR, intitulé *La matérialité du journalisme. Espace de travail et relations de pouvoir dans l'histoire des médias*. Ce travail me permet de compléter – encore une fois - mon regard sur les identités professionnelles en regardant les modalités de gouvernance des espaces de travail de l'information, tout en creusant les marges de manœuvre, les détournements des espaces et les marges d'autonomie des journalistes. Le volume 2 ouvre aussi une autre voie pour moi, celle du jeu de croisement entre perspectives théoriques, puisque je m'inspire alors du concept de façade de E. Goffman et des travaux de M. Foucault sur l'espace de travail pour articuler la spécificité de mon approche.

Le LaPIJ est évidemment le lieu de déploiement de ces nombreux projets. L'apparente dispersion des sujets et la multiplicité des projets présentés ici visent avant tout à montrer la structuration sur les dix dernières années d'une équipe de recherche qui travaille ensemble. Ces recherches rassemblent des collègues à des stades différents de leur carrière, travaillant dans des territoires distincts (Belgique, France, Canada, Brésil), mais qui sont toutes et tous en lien non seulement par leur objet de recherche, mais aussi par une interconnaissance qui les amène à travailler ensemble. Depuis 2020, Manon Libert, ma première doctorante, co-dirige le LaPIJ avec David Domingo et moi-même, Florian Tixier, lui aussi ancien doctorant est toujours membre depuis l'IJBA à Bordeaux, Fábio Pereira aussi, tout comme Juliette De Maeyer de l'Université de Montréal. Marie-Soleil Frère qui était une force vive des débuts du LaPIJ a elle aussi laissé ses marques et le LaPIJ est ainsi le lieu d'accueil, de productions et d'échanges avec de nombreux spécialistes des médias en Afrique au Burkina ou au Congo, mais aussi en Belgique avec Marie Fierens qui continue dans cette voie. Amériques, Afrique, francophonie européenne se mêlent et travaillent ensemble.

La position de Chaire de journalisme, et de professeure depuis 2019⁴², permet et encourage la constitution d'équipes de travail, la recherche de financements pour des doctorats, post-doctorats, des projets nationaux et internationaux. Le volume d'enseignement n'est pas ce qui représente une charge centrale dans la fonction, celle-ci est plutôt marquée par l'importance de la charge d'encadrement de mémoires de Master, de thèses de doctorat (8 actuellement en cours), de projets de recherche et de responsabilités pédagogiques, administratives et de

⁴² A l'ULB, l'enseignant·e-chercheur·e est embauché·e comme chargé·e de cours, et peut dès le début encadrer et diriger des thèses de doctorat. Le statut de professeur·e peut être demandé douze ans après l'obtention de la thèse. La demande se fait par le dépôt d'un dossier comprenant des écrits sur l'enseignement, la recherche et la participation à l'Université et à la société. Ce dossier est évalué et classé par deux commissions successives au sein de l'Université; la décision se prenant finalement au niveau du Rectorat qui départage et choisit les dossiers, toute discipline confondue. Son obtention permet de porter le titre de professeure de façon officielle et entraîne une augmentation salariale. Comme dans de nombreuses institutions, les femmes sont minoritaires sous ce statut.

recherche. J'ai ainsi été de 2012 à 2017 présidente des Master journalisme, Master Communication et Bachelier en information et communication, puis j'ai été élue vice-présidente du Département des Sciences de l'information et de la communication (2018), avant d'être élue vice-doyenne de la Faculté de Lettres, traduction et communication (2019-2021). L'obtention d'un congé recherche pour l'année universitaire 2022-23 ne me semble pas étrangère à l'ensemble des fonctions que j'ai occupées depuis 2011 et des projets financés obtenus. Je suis revenue au Québec, pour un an, professeure invitée à l'Université de Montréal pour poursuivre nos collaborations avec Juliette De Maeyer, et surtout créer de nouveaux liens avec le centre de recherche en humanités numériques de l'UdM (le CRIHN).

Dans ce contexte, pratiques d'enseignement et de recherche se rejoignent et me permettent de poursuivre continuellement le développement des projets dans deux axes dans lesquels je m'investis depuis le début de ma thèse : la recherche socio-historique qui permet de comprendre les contextes contemporains ; et la recherche sur les identités et pratiques professionnelles des productrices et producteurs d'information. L'équipe de jeunes chercheur·es que nous avons constituée avec David Domingo s'ancre aussi dans cette voie.

Un travail avec les doctorant·es

Encadrer des doctorantes et doctorants est l'une des tâches exigées dès les premiers mois de travail en tant que Chaire à l'Université libre de Bruxelles. Dès la seconde année (2012), j'ai commencé à encadrer le travail de thèse de Manon Libert, actuellement enseignante et chercheuse à l'Université de Mons, autour des carrières et des conditions d'emploi des journalistes belges francophones, notamment au quotidien *Le Soir* (Libert, 2019), d'Antoine Jacquet sur les rapports à la langue française des journalistes en ligne (Jacquet, 2020) ou encore de Florian Tixier sur les militants d'information européenne (Tixier, 2019). Ces trois premiers doctorant·es ont soutenu leur thèse et ont été suivi·es de dix autres doctorant·es que j'ai accompagné·es (Gabriela Guerreiro et Djenane Arraes Moreira ont soutenu en janvier et mai 2023 - (Guerreiro, 2023 ; Arraes, 2023)) ou que j'accompagne actuellement autour des questions de minorités, de violences organisationnelles, de violences publiques ou de perspectives plus historiques en Belgique, en France ou au Brésil. Projetée dans cette position, j'ai tenté d'envisager ces directions comme des accompagnements à la recherche, mais aussi dans les interactions avec l'extérieur. Faire circuler, encore.

Ces dernières années, sur proposition de Jean Charron, professeur à l'Université Laval à Québec, nous avons mis sur pied un séminaire de recherche conjoint (ULB-Université Laval-UQAM-UdM) réunissant étudiantes et étudiants de Master et de Doctorat intéressé·es à suivre pendant un semestre des séances de présentation et à réaliser un travail de recherche personnel (portant sur leurs propres travaux) autour du concept de Contrat de communication (hiver 2016). Ce cours volontaire à distance s'est conclu par une rencontre en face à face réalisée à Québec en septembre 2016 au cours de laquelle l'ensemble des participant·es a été amené à présenter les résultats. Les travaux ont été publiés dans la collection *Études de communication publique* (Charron et Le Cam, 2018). Ce séminaire s'est poursuivi lors d'une seconde édition entre janvier et septembre 2019 avec des doctorantes et doctorants de Belgique (4), de France

(6) et du Québec (7). La thématique du contrat de communication a été poursuivie, et a permis à de nouvelles personnes de travailler ensemble et de présenter les résultats de leurs travaux au cours d'une conférence à Québec en septembre 2019 et de publier ainsi un second volume (Charron, Le Cam & Ruellan, 2020).

Suivant une démarche relativement similaire, les doctorant·es du ReSIC ont été invité·es à participer au premier séminaire Université de Brasilia-ULB des études en communication et en journalisme, que j'ai co-organisé avec mon collègue brésilien, Fábio Pereira, en décembre 2017, lors de ma présence comme professeure invitée dans son université (juillet à décembre 2017). L'objectif était d'une part, d'échanger sur les projets de recherche de chacun·e afin de favoriser l'interconnaissance, et d'autre part, de former des binômes belgo-brésiliens de jeunes collègues qui pourraient commencer à travailler ensemble sur un projet de recherche de petite envergure croisant leurs intérêts de recherche. Le séminaire s'est tout d'abord tenu les 11 et 12 décembre 2017. Après présentation individuelle des travaux de thèse, cinq binômes avaient été formés. À deux, elles et ils avaient trouvé un objet ou une démarche méthodologique d'intérêt commun : la caricature, la démarche d'entretien, les rapports entre service marketing et salle de rédaction en ligne, etc. La démarche comparative s'est imposée. Du côté brésilien, elle faisait suite au séminaire mené en commun avec Fábio Pereira : un cours qui visait à présenter les enjeux et manières de réaliser des études comparatives, de façon générale, puis particulière en se focalisant sur les études en journalisme. L'accent était ensuite placé sur les recherches comparatives qualitatives. Créer des binômes de doctorant·es au moment du séminaire suivait deux constats (et nous y reviendrons plus loin) : les colloques ou conférences sont des lieux de socialisation et de sociabilité difficiles à transformer ensuite en des espaces communs de recherche, notamment pour les doctorant·es ; écouter l'autre se déploie encore davantage en travaillant avec elle ou lui.

Cette démarche de travail en commun et comparatif était tentée depuis 2011, comme je l'ai rapidement évoquée auparavant, par Fábio Pereira et moi-même ; elle nous avait mené·es par des chemins tortueux, compliqués, mais extrêmement productifs (sur l'importance de la comparaison, voir partie 5 du document). Notre projet de recherche portait, pour rappel, sur la comparaison des identités des journalistes en ligne entre le Brésil et deux pays européens (la Belgique et la France). Il tentait de comprendre comment un petit nombre de journalistes (une quarantaine) de ces pays racontent et conçoivent leur trajectoire, leur apprentissage du journalisme, leur entrée sur le marché du travail des salles de rédaction en ligne, leurs conditions de leur travail quotidien, leur gestion des rapports avec différents acteurs (pairs, sources, publics), et les représentations qu'ils ont développées sur le métier. La démarche était résolument inductive ; l'objectif n'étant pas d'illustrer des hypothèses préétablies, mais bien de rechercher des significations issues des enquêtée·es (Deslauriers & Kérisit, 2008). La première phase de la recherche a porté sur le Brésil et la France (2011-2014), par la réalisation de 20 entretiens semi-dirigés de journalistes (10 dans chacun des pays). L'idée était de sélectionner une variété de profils de journalistes en ligne, en tentant de trouver une correspondance entre des caractéristiques d'âge, de sexe, de statut, de conditions d'emploi. Pour réaliser ces entretiens, nous sommes donc parti·es d'une grille d'entretien commune qui permettait à chacun·e de réaliser les entretiens dans son contexte national. La problématisation avait

évidemment été décidée conjointement, par une intuition commune et un croisement bibliographique des références francophones, lusophones et anglophones. Cette problématisation poursuivait les travaux menés un temps sur la socialisation des journalistes (Le Cam & Charbonneaux, 2012), mais aussi sur la structuration d'une identité transnationale des journalistes en ligne. Cette hypothèse, issue d'un premier travail pour l'ouvrage *Journalisme en ligne* sous la direction d'A. Degand et B. Grévisse, aux éditions De Boeck (Le Cam, 2012), avait été approfondie au cours de la préparation de la conférence d'ouverture du colloque de la *Société Brésilienne des chercheurs en journalisme* (SBPJor) à Brasilia, en novembre 2013, que j'avais été amenée à réaliser sur invitation de Fábio Pereira. C'est ainsi que nous avançons en croisant mes recherches et celles que Fábio menait aussi à l'époque sur les carrières des journalistes brésiliens. Nous avons ainsi commencé une série d'échanges sur les contextes médiatiques francophones et brésiliens, pour tenter de comprendre ce qui pouvait justifier une comparaison, et croisé les entretiens menés, chacun dans son pays, afin de percevoir les différentes modalités d'être et de se penser journaliste en ligne en France et au Brésil. Nous avons donc produit de premiers résultats comparés sur la représentation des carrières journalistiques dans les deux populations (Le Cam & Pereira, 2015), une analyse du rapport de ces journalistes avec les sources, puis avec les publics (Le Cam & Pereira, 2017). Cette première phase nous a ainsi permis de montrer des processus transnationaux, de faire émerger des similitudes et des différences entre les narrations, les trajectoires, et les pratiques professionnelles des journalistes au Brésil et en France.

Mais, nous avons senti très rapidement un ensemble d'écueils : notre comparaison laissait sous silence de nombreuses questions, des constats nous semblaient faussement évidents, nous avons naturalisé beaucoup d'éléments qui restaient des points aveugles de l'analyse et de l'autre chercheur. Nous avons ainsi entamé une seconde phase d'entretiens, menés conjointement cette fois, au Brésil et en Belgique⁴³. Et nous avons travaillé sur notre méthode, en réinterrogeant nos manières d'être et de faire de la recherche. Nous avons communiqué sur cette autoréflexion et avons rédigé un article de méthodologie (Le Cam et Pereira, 2021). Cette expérience nous a vraiment amenés à réfléchir sur le travail en commun et notamment sur les bénéfices de l'interculturalité. Nous avons expliqué que le déséquilibre dans la maîtrise de la langue et dans les références culturelles influe sur le déroulé des entretiens, mais cela leur confère aussi un statut supplémentaire, celui de moment interculturel de mise à plat de certaines définitions, de précisions d'éléments, d'ajustements réciproques. L'entretien interculturel ouvre la voie à une remise en cause ou à une objectivation des éléments naturalisés par les collègues locaux, et à une mise à jour des stratégies habituelles tant des acteurs de terrain que des chercheurs. Ce choix du binôme interculturel nous semble une évidence à présent ; il a permis d'analyser de façon plus fine et croisée les situations d'interaction, les discours produits et surtout de mieux comprendre les enjeux de la perspective comparative des recherches en journalisme. Il nous a aussi permis de publier un livre dans nos deux espaces nationaux (Le Cam et Pereira, 2022a et 2022b).

⁴³ Ce projet a d'ailleurs fait l'objet d'un financement CAPES pour 2014-2016.

Et c'est cette démarche que nous souhaitons faire découvrir aux doctorant·es, tant dans le séminaire de recherche à l'Université de Brasilia, que dans le séminaire conjoint Brésil/Belgique. L'enjeu était non seulement de rapprocher de jeunes collègues vivant des réalités similaires, mais aussi de leur faire découvrir leur cécité par rapport à des théories, des approches, des situations qu'ils et elles considèrent comme 'naturelles' et qui pourtant sont culturelles. Ces éléments peuvent être interrogés, questionnés, remis en cause ou appropriés par l'autre. Travailler ensemble le corpus, les entretiens, ce n'est donc pas seulement se lire ou s'écouter les un·es, les autres. C'est une manière de négocier des conventions de savoir-être et savoir-faire et de parvenir à mieux se positionner et justifier ses choix, à deux et pour soi. Cette réflexion a fait l'objet d'un petit travail réflexif de ma part dans les pages de la revue scientifique brésilienne, *Brazilian Journalism Research* (Le Cam, 2019), et a permis aussi à deux doctorantes brésiliennes d'entamer des doctorats en cotutelle entre l'Université de Brasilia et l'ULB (Guerreiro, 2023 ; Arraes, 2023).

Évidemment, cette démarche n'est pas facile. Il s'agit de partager une langue d'échanges et de travail, de trouver les moyens (financiers et de temps) pour travailler ensemble, d'accepter les habitudes des un·es et des autres et de trouver les clés pour l'écriture conjointe. Un seul binôme de doctorant·es a, pour l'instant, réussi le pari : Sylvain Malcorps et Djenane Arraes ont produit une étude comparative sur la place des services marketing dans deux quotidiens, l'un belge, l'autre brésilien. Ces premiers résultats ont été présentés lors du *1st Brazil-France-Francophone Belgium Journalism Research*, organisé en novembre 2018 à Sao Paulo, coordonné par la SBPJor, *la société brésilienne des chercheurs en journalisme*. Leurs travaux ont fait l'objet d'une présentation commune (avec deux autres étudiantes brésiliennes) intitulée *Negotiated relations between the newsroom and the marketing department in Correio Braziliense and Mediafin*, et qui a finalement été publiée dans la *Brazilian Journalism Research*, en août 2019 (Moreira, Malcorps, & Vitorino, 2019).

Ces rencontres entre jeunes collègues représentent pour moi une manière de poursuivre ici aussi la façon dont j'ai été accompagnée lors de mes années doctorales, dont j'ai été socialisée à la recherche. Mes directeurs de thèse ont facilité les déplacements, ont encouragé à la participation à des colloques, ont été eux-mêmes à l'origine de réseaux, de manifestations, etc. Le REJ a aussi été un lieu fondamental : les discussions avec des collègues comme Roselyne Ringoot ou Jean-Michel Utard ont été totalement structurants de mon parcours. La construction de soi comme chercheur·e est un parcours qui se fait par le collectif. En tout cas, il me semble que c'est la voie.

La pandémie a chamboulé cette organisation récurrente de séminaires internationaux et de travail en binôme, mais elle a fait naître une autre organisation portée cette fois par les jeunes chercheur·es qui avaient suivi les premiers séminaires et qui voulaient en faire profiter les plus jeunes qu'eux et elles. Sont ainsi nées les journées *Jeunes chercheur·es* dont la première édition a porté sur le journalisme et les négociations (en juillet 2020 à Valenciennes⁴⁴), et la seconde sur les combats des chercheur·es, journée qui s'est déroulée en décembre 2022 à Bordeaux et

⁴⁴ <https://surlejournalisme.com/rencontres-internationales/>

dont la conférence d'ouverture a été proposée à Roselyne Ringoot. Cette attention particulière à donner de l'espace et des espaces est ainsi poursuivie par une nouvelle génération autour de Florian Tixier, Sylvain Malcorps, Manon Libert ou encore Mariana Fagundes⁴⁵. Ils et elles circulent, font circuler, et à présent imaginent aussi des événements.

5. Pour une sociologie des identités professionnelles journalistiques

L'attachement que l'on perçoit depuis les premières pages de ce document aux transformations et permanences est un axe qui m'a été soufflé dans mes premières années de socialisation à la recherche par Jean Charron et Jean de Bonville. Il a constamment orienté mes choix depuis lors. J'oscille constamment entre un intérêt pour l'analyse des transformations contemporaines (les places des femmes journalistes, les traces de la pandémie, les enjeux du web, etc.) au prisme des filiations historiques qui ont contraint certaines pratiques et identités et qui laissent aujourd'hui encore des traces. Ancrée dans une démarche interactionniste depuis mes travaux de thèse, je creuse les enjeux d'identités et de pratiques professionnelles de la diversité des individus qui se prennent à faire du journalisme. J'ai tenté de comprendre les mutations liées aux technologies, les structurations historiques du discours professionnel, la circulation internationale des imaginaires journalistiques, la place et le rôle des émotions dans le journalisme, les effets et les usages de la violence en contexte organisationnel.

Je tente de m'inscrire, depuis des années, dans les pas des travaux de E. Hughes pour défendre une sociologie professionnelle des identités journalistiques; une perspective que je synthétise ci-dessous, en l'articulant avec la démarche socio-historique, menée souvent hors de sa culture d'origine, et dans une visée comparative. Je profite donc de la dernière partie de ce document pour réfléchir à la démarche de recherche que je me suis constituée au fur et à mesure du temps. Cette synthèse est en fait le fruit de cette démarche d'HDR. Ma perspective personnelle me semblait bien plus floue avant de commencer. Elle était plutôt intuitive. L'exercice d'explication que requiert ce travail d'égo-histoire m'amène à proposer un propos final qui défendrait une sociologie professionnelle des identités journalistiques, sociohistorique et comparative, et menée, souvent, hors de sa culture.

Défendre une sociologie professionnelle en études du journalisme

Depuis mon mémoire de maîtrise, je suis attachée, de façon presque monomaniaque, à l'étude des identités professionnelles en journalisme. Se construire comme être professionnel, se mobiliser, ressentir, penser être, être perçue par, s'opposer, quitter : tous ces processus constituent des pans de la construction des identités professionnelles. Savoir qui est ou qui n'est pas journaliste ne représente pas un enjeu en soi : cela en devient un quand la définition est questionnée, remise en cause, transformée, tordue. Cette perspective m'a permis de travailler sur et avec les journalistes en ligne, les blogueurs, les présentateurs de journaux, les reporters de guerre, les femmes ou les journalistes seniors. Elle a toujours été couplée avec une analyse des discours professionnels des instances de représentation du groupe professionnel. Elle

⁴⁵ <https://surlejournalisme.com/deuxiemes-rencontres-internationales-de-recherche-sur-le-journalisme/>

s'appuie sur quelques principes et concepts d'E. Hughes, que j'aimerais ici synthétiser : une société en interactions, les juridictions professionnelles et le *social drama of work*, et enfin l'analyse des carrières.

Une société en interaction. Pour E. Hughes, la société [et je transfère au journalisme] est un ensemble d'interactions interpersonnelles, en face à face et expérimentées de façon subjective et objective, et qui sont identifiables par les chercheur·es sur la base d'observations et de documents. "This means that there is a social structure that is made of interpersonal interactions but extends beyond them" (Helmes-Hayes & Santoro, 2016: 18). Pour lui, les phénomènes sociaux sont constamment en mouvement, et ils ont donc une nature processuelle, c'est-à-dire, « pour emprunter une formulation utilisée plus tard par Howard S. Becker, qu'ils ne peuvent être réduits à des 'structures', à une combinaison de 'forces' ou de 'facteurs' que la sociologie aurait pour but de découvrir » (Chapoulie, 1997: 102). Tous les objets sociaux (les normes, les institutions, les groupes sociaux, et même les représentations sociales) sont des produits historiques situés dans des contextes spatiaux temporels spécifiques. Ces objets sont toujours considérés par Hughes « comme les produits d'une histoire dont la connaissance est un préalable à la compréhension de l'état actuel » (Chapoulie, 1997: 102). Dans cette conception, le langage est central, puisque les institutions sociales sont ce qu'elles sont en raison de la manière dont elles sont définies. Le langage est donc ce qui devrait retenir le plus l'attention des chercheur·es : la recherche sur le langage des acteurs constitue le meilleur antidote à l'ethnocentrisme ; un enjeu cher à Hughes qu'il considère comme impliquant la nécessité absolue de s'inscrire dans des démarches comparatives (Helmes-Hayes & Santoro, 2016: 19). Pour Hughes, le ou la chercheur·e doit dépasser ses enracinements sociaux, et il soutient que les efforts des chercheur·es « doivent tendre, même si le résultat n'est jamais que partiel et provisoire, à une moindre dépendance à l'égard des points de vue de ceux qui, marqués du sceau de la légitimité, s'imposent d'eux-mêmes » (Chapoulie, 2001 :269). Il encourage à s'interroger sur soi, sur sa biographie, ses origines en tant que chercheur et encourage la forme biographique d'une critique jamais achevée de l'ethnocentrisme. (Chapoulie, 2001 :270). Adoptée dans une recherche sur le journalisme, ces propositions permettent de concevoir le métier du journalisme comme un ensemble d'interactions qui constitue un mouvement de nature processuelle, le produit d'une histoire singulière. L'analyse du journalisme passe alors par la compréhension de ce que disent les acteurs et que l'on peut percevoir par la comparaison avec d'autres groupes. Travailler sur le journalisme nécessite de réfléchir à sa posture : beaucoup de chercheur·es entretiennent une relation plus ou moins forte (de critique, de proximité, de fascination ou de rejet) avec le journalisme ; ils et elles ont ou non une trajectoire en journalisme, etc.

Jurisdiction et social drama of work. Alors qu'il travaille sur les professions, et explique leur statut envié puisqu'elles donnent la *licence* pour contrôler le travail, et le *mandat social* pour se gérer (Hughes, 1964 : 7), Hughes propose de combiner la réflexion différemment :

« The model which these occupations set before themselves is that of the "profession"; thus the term profession is a symbol for a desired conception of one's work and, hence, of one's self. The movement to "professionalize" an occupation is thus collective

mobility of some among the people in an occupation. One aim of the movement is to rid the occupation of people who are not mobile enough to go along with the changes» (Hughes 1964 : 44).

Le journalisme peut alors s'analyser comme un groupe professionnel qui possède, dans certains pays, une *licence* et un *mandat*, incarnés par le travail des instances comme les associations professionnelles, les conseils de presse ou les commissions de délivrance de la carte de presse. L'analyse des actions, des discours et des interactions de ces représentants collectifs est fondamentale pour comprendre le processus de professionnalisation et ses ajustements permanents, mais surtout pour comprendre tout autant le rôle que le groupe tente de se construire publiquement, que celui qu'il joue en interne dans les enjeux ou luttes entre segments du groupe. Ce processus n'est ni linéaire ni fluide. Il répond à des enjeux voire à des conflits de « juridiction professionnelle ». Ce concept, plus connu actuellement, sous la plume de Abbott, (1986 ; 1988 ; 1993) avait été déjà discuté par Hughes :

« The differentiation of moral and social functions involves both the setting of the boundaries of realms of social behavior and the allocation of responsibility and power over them. One may indeed speak of jurisdictional disputes concerning the rights and the responsibilities of various occupations and categories of people in defining and maintaining the rules of conduct concerning various aspects of personal and social life » (Hughes 1964 : 80).

Ce concept de juridiction professionnelle amène à mieux comprendre trois éléments fondamentaux : d'une part, la manière dont le groupe des journalistes se construit son rôle et sa spécificité par rapport à d'autres groupes ou mondes, ceux de la politique, de la culture, du marketing, etc. ; d'autre part, dont les instances de représentation du groupe peuvent elles aussi entrer dans des conflits de juridiction entre elles (qui est responsable de délivrer la carte de presse ?) ou avec d'autres instances, publiques par exemple (qui est en charge de réguler le monde professionnel ?) ; et enfin toute une part relative à l'activité professionnelle au quotidien du journaliste. E. Hughes avec lui fait référence au 'newspaper reporter' qui peut garder pour lui certains secrets ou certaines informations. Il nomme cela le « guilty knowledge » (Hughes 1964 : 81) ; qui peut être en conflit avec les territoires de compétences des mondes judiciaires ou policiers. Travailler avec le concept de juridiction professionnelle porte l'attention sur les enjeux de territoire, de rôles et de responsabilités en les replaçant dans les interactions et les luttes que cela suscite. En cela, les enjeux de juridiction révèlent souvent les fondamentaux comme les facteurs de crispation et de négociation de définition du groupe, des instances ou des journalistes. Ils permettent d'explorer le *social drama of work* (Hughes, 1996), ce qui dans l'étude du travail, relève de la rencontre de différents groupes de travailleurs et travailleuses, mais aussi de la rencontre entre ceux-ci et celles-ci et leurs publics/clientèles. Son concept lui permet de replacer le travail dans sa matrice sociale et de prendre en compte le rôle des différentes personnes qui y sont impliquées. Et non seulement leur rôle entre elles, mais aussi vis-à-vis de l'autre : « Une partie du drame réside dans le fait que ce qui est travail quotidien et répétitif pour l'un est urgence pour l'autre » (Hughes, 1996 : 95). Ainsi, la personne au travail peut parfois commettre des erreurs qui peuvent devenir des cauchemars liés à son métier.

L'adoption de ce concept dans le journalisme est performante, car elle lie vraiment l'analyse du journalisme comme pratique collective aux représentations des rôles que la diversité des acteurs en présence se font les uns et des autres et aux ressentis que cela peut entraîner chez les individus. Cela permet de porter un regard sur le travail dans l'organisation, hors d'elle, sur le terrain avec les sources, dans les interactions avec les publics, etc. Hughes souhaitait par ailleurs regarder les individus au travail à partir des domaines ou des fonctions les moins prestigieuses (Hughes, 1964 : 49) et parfois même du 'dirty work' ; ce travail souvent fondamental, mais peu envié (Hughes, 1964). En journalisme aussi, le travail sur les invisibles est une piste d'analyse intéressante (Charron et al, 2014).

Les carrières. Dans son livre *Men at work*, Hughes insiste sur le fait que le travail n'est qu'une des facettes de l'individu, mais que « the ordering in our society [...] is very much a matter of a man's relation to the world of work » (Hughes, 1964 : 12). Le travail procure à l'individu une sous-culture et une identité, qui deviennent des pans de sa personnalité (Hughes, 1964 : 23). Ce sont les questions centrales que posent Hughes dans son chapitre *Personality types and the division of labor* qui alimentent la réflexion :

« To what extent do persons of a given occupation "live together" and develop a culture which has its subjective aspect in the personality? Do persons find an area for the satisfaction of their wishes in the associations which they have with their colleagues, competitors, and fellow-servants? To whose opinions is one sensitive? What part does one's occupation play in giving him his 'lifeorganization'? » (Hughes 1964 : 25).

Sa classification des types de places dans la division du travail implique d'analyser la manière dont les personnes entrent dans le métier, leurs attitudes, ainsi que la manière dont le métier est considéré dans la 'communauté' (Hughes 1964 : 32). For him,

« the occupation is represented both as a culture and a technique. The technique is developed with reference to certain objects or activities. [...] In relation to its technique and the interests of those who use that technique, the occupational group tends to build up a set of collective representations, more or less peculiar to the occupation and more or less incomprehensible to the community. The interests, which the occupational group couches in a language more or less its own, are the basis of the code and policy of the occupational group. The code is the occupation's prescribed activity of the individuals within toward each other; the policy represents its relation to the community in which they operate. There is always a limit to the degree in which the code and policy of an occupation can deviate from the general culture of the community » (Hughes 1964 : 35).

Le concept de carrières est pour lui très large: carrières dans les organisations religieuses, des femmes dans les familles, etc... Cette notion sera ensuite reprise par Becker, Goffman ou Strauss. Elle préfigure l'idée que les mondes du travail sont polymorphes, qu'il faut analyser tant les personnels de renfort (Becker, 1988), que les domaines voisins qui s'entrecroisent et alimentent les discours et les pratiques. Cette matrice sociale implique que les travailleurs et travailleuses sont en interaction, qu'ils et elles se conforment à des règles et effectuent des

tâches : toute étude doit alors s'attarder à « comprendre le rôle des différentes personnes qui y sont impliquées » (Hughes, 1996 : 95). Son attachement à prendre en compte la parole des individus l'amène à développer tout son travail méthodologique qui donnera lieu à de nombreuses perspectives autour de la théorisation ancrée (Demazière & Dubar, 1997 ; Glaser & Strauss, 2017). Sans adopter complètement l'approche de la *Grounded Theory*, l'attachement aux paroles des journalistes, à ce qu'ils et elles disent en salle de rédaction, autour de la machine à café, dans le contexte de l'entretien qualitatif ou lors d'interactions diverses constituent, pour moi, le moyen central de la compréhension de ce qui se joue pour eux et elles. Cela constitue aussi une interrogation centrale pour la recherche en journalisme et à la manière dont elle se pense en relation avec le milieu lui-même.

« La recherche des significations attribuées aux actions et aux choses par les indigènes eux-mêmes implique, en premier lieu, d'accomplir un certain nombre d'actes sur le terrain, de poser des questions et d'être à même d'entendre et de voir ce qui est important pour les membres du groupe indigène. Mais elle implique aussi une écriture, une manière de représenter avec sensibilité, au moyen de textes, ce que les individus du lieu tiennent pour significatif pour rendre accessibles leurs préoccupations au lecteur qui ne connaît pas cet univers social » (Emerson, 1997 : 44).

Ce travail de synthèse des apports d'E. Hughes, orienté en fonction de mes intérêts (travailler l'histoire longue des processus de professionnalisation, les enjeux de juridiction professionnelle, le *social drama of work* et les carrières), constitue un socle ou un tremplin pour interroger mes objets, mais aussi pour construire dans les faits ma recherche. Hughes encourage à penser les objets dans leur histoire, à refuser l'ethnocentrisme, à comparer. Mais ces injonctions sont difficiles à tenir ; elles sont complexes à mettre en œuvre. Les prochains paragraphes reviennent donc sur les choix et souvent les bricolages que j'exerce pour m'aider à faire avancer mes recherches. Ils développent aussi, au-delà, de mon travail personnel, ce que recouvrent les enjeux de l'ethnocentrisme et de la comparaison.

Une sociohistoire des pratiques et identités

Le journalisme, comme nous l'avons dit plus haut, se constitue comme un ensemble d'interactions, fruit d'un mouvement de nature processuelle et produit d'une histoire singulière. Or ce caractère processuel peut poser un vrai problème. Nombre de chercheur·es en journalisme sont confronté·es aux changements constants du métier, de l'environnement médiatique, voire des objets eux-mêmes (analyse de sites web qui disparaissent, tendances médiatiques qui s'épuisent). Ces mutations incitent parfois à se tourner vers certaines thématiques, certains discours publics, certaines nouvelles tendances. Dans mon propre parcours, l'émergence des blogs et son étude ont eu une incidence forte sur mes possibilités d'insertion dans la carrière au milieu des années 2000, tout comme les analyses des pratiques de journalisme citoyen ; les questions de genre (*gender*) engendrent aussi, sans le vouloir, des opportunités de réseautage académique comme professionnel importantes. Le monde de la recherche en journalisme, comme d'autres disciplines, a parfois tendance à s'arrimer aux transformations contemporaines (actuellement l'intelligence artificielle ou les discours de haine sur les réseaux sociaux) pour

mieux comprendre les enjeux actuels auxquels la société est confrontée. Ces études se heurtent pourtant parfois à une cécité historique qui les amène à ne voir dans le présent que nouveautés, révolutions et transformations radicales.

Or, l'étude du passé dans le présent permet un évident examen critique de ces traces (Noiriel, 2006), et ouvre la perspective à l'analyse de la genèse des phénomènes. La dispersion des pratiques et activités journalistiques peut alors être imaginée en regard du statut de polygraphe du XIXe siècle, les blogs en regard de la presse de personnalité, les discours sur la vitesse de circulation des informations sur les réseaux sociaux avec les arguments développés autour de l'arrivée du télégraphe, etc. Certains (voir Eribon, 2009) réduisent la perspective interactionniste au fait de considérer que seuls les acteurs sont à même de produire du sens à leur action. Or, Hughes est catégorique sur l'importance de mieux percevoir les liens - parfois invisibles pour les individus - , mais reconstruits par les chercheur·es dans une perspective socio-historique (Noiriel, 2006). Or, appliquer cela dans la méthodologie est compliqué. E. Hughes ne donne pas vraiment les clés pour le faire. L'une des pistes semble alors de mobiliser des savoir-faire des deux disciplines que sont la sociologie et l'histoire (Offerlé, 2007), en réalisant une histoire en profondeur pour tenter de dépasser les césures passé/présent (Déloye, 1994).

Les grands enjeux de la démarche comprennent alors selon Buton (2009) la nécessité d'analyser l'historicité des objets et des catégories d'analyses, d'accorder une grande importance à l'examen des pratiques sociales ainsi qu'aux discours et représentations, de saisir la matérialité de ces pratiques sociales, de prendre en compte les individus en tant qu'acteurs socialement situés, et enfin de mettre en avant les enjeux de réflexivité méthodologique. Cette réflexivité ne touche pas seulement les postures et choix du ou de la chercheur·e, mais englobe la constitution des données et le choix des sources, les modalités de l'exemplification pour faire preuve ou encore la manière de bâtir un récit scientifique (Buton et Mariot, 2009).

Cette perspective alimente la démarche générale que je tente d'adopter depuis des années. Je continue à souhaiter, dans un même projet ou par le croisement et l'alimentation réciproque des recherches les unes avec les autres, mener de façon parallèle et/ou croisée :

- ⇒ une perspective inspirée par la démarche historique pour comprendre les genèses des mots et des choses;
- ⇒ une perspective inspirée par la démarche sociologique interactionniste pour mieux comprendre les individus (par des entretiens, des focus groups, des observations, des analyses de leurs textes, etc.), les groupes (et notamment les groupes professionnels au travers de leur histoire, de leurs actions et de production) et des entreprises médiatiques (par des phases d'observation par exemple);
- ⇒ une perspective inspirée par la démarche discursiviste qui tente d'analyser les entretiens comme une production discursive et surtout de considérer les métadiscours sur le journalisme comme des éléments centraux de l'analyse;
- ⇒ une perspective inspirée par la démarche comparatiste, afin de mettre en regard le même et le différent, de voir l'exotisme tout en le déconstruisant (voir plus bas pour l'explication).

Nous avons exploré et mis en œuvre cette démarche générale avec Fábio Pereira dans le livre *Le journalisme en ligne mondialisé* aux Presses universitaires de Rennes (France) et aux éditions Insular (Brésil) à l'automne 2022, que j'ai déjà évoqué. Les résultats montrent une réelle permanence historique (de 2000 à 2018) et transnationale des manières d'être et de faire du journalisme en ligne, mais aussi la prégnance d'une circulation internationale des injonctions à l'innovation qui contraint le monde médiatique. Ces mécanismes complexes d'appropriation, de circulation et de consommation des discours sur ces innovations concourent à l'existence d'une identité transnationale des journalistes en ligne. Cette identité mondialisée est un processus en construction permanente à partir de la circulation des acteurs, des institutions, des discours, des manières de faire et de se représenter. Nous avons tenté de retracer la genèse des pratiques journalistiques en ligne, de décrypter les discours des journalistes et de la hiérarchie au travers d'entretiens, de repérer et analyser le métadiscours journalistique et enfin de comprendre tout cela dans une logique comparatiste. Selon moi, ce livre, qui est issu de nos dix (premières) années de collaboration, condense pour la première fois dans mes travaux l'ensemble des quatre dimensions présentées ci-dessus.

La tentative est donc de penser de façon croisée, pour chaque projet, ces quatre dimensions : historique, interactionniste, discursiviste et comparative (j'y reviendrai). Je tente parfois seule, parfois avec des groupes de collègues. Dans certains projets, certaines dimensions sont plus ou moins explorées. Mais, cette assise me permet de mieux cerner mes objets de recherche, de travailler diverses dimensions des problématisations, et d'accompagner, du mieux possible, les jeunes chercheur·es. Je les encourage à explorer cette perspective. À titre d'exemple, le travail de doctorat d'Antoine Jacquet (2020) a embrassé cette perspective. Intéressé par les enjeux de la langue française dans les pratiques de journalisme en ligne, Antoine Jacquet a contextualisé l'ensemble de son travail de terrain (d'entretiens qualitatifs et d'analyses quantitatives de gros volumes de commentaires du public sur la qualité de la langue) en explorant l'histoire du discours critique porté dans l'espace public (et notamment dans les médias) sur l'usage de la langue par les journalistes belges francophones depuis les années 1880 et les prémices de la professionnalisation du groupe. Penser en quelque sorte les longues traînes révèle des dynamiques récurrentes sur le temps long, des événements ou tendances temporaires, et des ajustements qui perdurent.

Le travail hors de sa culture

J'ai développé des recherches, parfois sans réflexion préalable, qui me permettaient de décentrer mon regard sur des terrains non familiers (suivant - sans le savoir ici au départ - la volonté de Hughes d'éviter l'ethnocentrisme). Ce décentrement est aussi encouragé par ma participation active à des réseaux de recherche étrangers ou internationaux.

Dès mes premiers pas en recherche, le choix de faire un mémoire de maîtrise sur les journalistes québécois est rapidement devenu une opportunité intéressante de décentrer le regard, de chercher d'autres explications, de proposer une manière spécifique de concevoir l'objet de recherche. Cela valait de merveilleuses discussions, parfois houleuses, avec mon directeur de

thèse François Demers en raison de mon insistance à (un peu ?) minorer la période de la Révolution tranquille dans la structuration du groupe professionnel. L'acculturation aux réalités brésiliennes, qui va progressivement se muer en véritable intérêt jusqu'à un apprentissage - en cours - de la langue, se fait en binôme avec Fábio Pereira et permet une déconstruction efficace de nos stéréotypes, habitudes et préconceptions. L'immersion dans l'environnement belge est aussi une autre manière de se décentrer, de déconstruire certaines évidences : analyser les rapports de genre, l'histoire du groupe, son discours critique, les enjeux managériaux contemporains, l'évolution des carrières forcent à la découverte d'autres contextes, ouvre à la surprise et permet de réfléchir de façon approfondie aux modalités de la comparaison. Cette perspective guidée tant par des effets d'opportunité (effectuer des recherches dans son territoire de travail) que par curiosité (mieux comprendre le groupe des journalistes nationaux) influe sur les orientations que je défends dans les thèses de doctorat que j'encadre actuellement. Quatre des dernières chercheuses recrutées au LaPIJ sont d'origine française, elles sont rémunérées sur des fonds belges. Et je tente de les amener à explorer le monde médiatique belge pour lui-même ou comme objet de comparaison. Cela les amène à se décentrer, mais, surtout pour celles ayant une trajectoire précédente de journaliste en France, cela les encourage à mettre de la distance avec les mondes qu'elles connaissent déjà, à être attentives à ne pas généraliser et plaquer des réalités journalistiques exogènes sur des réalités locales. L'enjeu est double : renforcer les études sur le journalisme belge qui commencent juste à prendre de l'ampleur, mais aussi encourager les perspectives auto-réflexives sur notre rapport au terrain, à l'objet de recherche, à nos connaissances antérieures, à nos impensés.

Ce rapport au travail hors de sa culture s'incarne aussi par ailleurs dans les liens forgés avec les collègues des autres territoires. À l'international, la recherche en journalisme est fortement structurée autour de pôles anglophones constitués de chercheur·es qui se connaissent très bien, se voient chaque année au colloque de l'International Communication Association (ICA), font partie des comités éditoriaux des revues majeures comme *Journalism* ou *Journalism Studies*, etc. Les travaux sont prolixes, passionnants. Les revues publient beaucoup et rapidement. Je suis un peu insérée dans les mondes académiques anglo-saxons. Membre du comité éditorial de la revue *Digital Journalism*, correspondant editor pour la revue *Journalism History*, je suis invitée à des conférences ou je propose des textes pour publication et réponds aux demandes d'évaluation. Cependant, je ne cherche pas la participation aux grands colloques internationaux qui tendent parfois à contraindre objets de recherche et méthodologie employée. Ces revues ont cependant commencé, ces dernières années, sous le feu de critiques en provenance des collègues de l'hémisphère sud et de quelques collègues du nord, à penser l'inclusivité et la décolonisation de leurs pratiques de recherche, de leurs habitudes de réseautage et surtout des objets et pays sources des recherches.

« Publishing in the “good journals” that are conducive to higher levels of citations by other researchers are the international trademarks of academic success. Not only does this affect the self-esteem of researchers, but in many places colleagues, grant-giving institutions, or higher education administrators take citation counts as a key measure to evaluate the recognition and importance of an academic. Peer-reviewed (English-language) publications and journals decide promotions, awards, and grants. Hence, it is

no surprise that in this system quantitative numbering and counting outweigh the quality of the publications (or their niche locations), and that rituals of quantification suggest an objectivity that is not actually present in this strictly institutionalized academic practice » (Glück, 2018).

Modestement, c'est cette optique qui nous a animé·es dans le déploiement de la *revue Sur le journalisme* (tout comme la volonté de proposer des textes académiques en accès ouvert). L'idée de favoriser la circulation des recherches de langues différentes dans un même numéro, de laisser la possibilité à l'auteur·trice de publier dans sa langue maternelle constituaient un point d'ancrage fort pour défendre la diversité des chercheur·es, des sujets, des manières d'analyser, de penser, de conclure et, de façon générale, de faire de la recherche. Cette attention aux environnements nationaux se poursuit d'ailleurs dans la revue – je l'ai déjà évoqué -, sous la houlette d'Isabelle Meuret et Sandrine Lévêque, avec le lancement d'une rubrique Entretiens (depuis décembre 2021- Meuret, 2021) qui accueille les témoignages de chercheur·es majeur·es pour raconter la structuration des paysages pédagogiques et de recherche sur le journalisme dans leur pays.

Malgré les efforts déployés pour diversifier les auteurs et les autrices, la revue se heurte régulièrement au fait que certaines thématiques sont plus attractives pour certaines traditions de recherche nationales ; que des normes d'écriture diffèrent entre régions du monde ; que les méthodologies ne sont pas appropriées de la même façon. Cela a parfois pour conséquence que certains numéros spéciaux rassemblent en très grande majorité des lusophones, quand d'autres ne regroupent que des francophones ; que les critères d'évaluation contraignent et cadrent des formats et manières de faire, etc. Plusieurs revues importantes des *journalism studies* sont confrontées aux mêmes enjeux. Mais, *Sur le journalisme* a une caractéristique distinctive : celle du multilinguisme. La diffusion en plusieurs langues constitue une gageure supplémentaire. Ce n'est pas une attitude d'opposition à la circulation des textes académiques en langue anglaise, mais bien un enjeu de complémentarité et plus encore de décentrement. Ce n'est même plus un principe, mais bien une modalité de recherche dans laquelle je crois très sincèrement : le travail hors de sa culture, tant par la découverte des œuvres des autres, de leur manière de travailler que d'expérimenter soi-même les terrains étrangers, et de permettre aux un·es et aux autres de publier dans sa propre langue dans un contexte international.

La comparaison comme action politique

Comme évoqué plus tôt, comparer décentre, fait porter un autre regard, travaille nos propres conventions, nos propres aveuglements par rapport à nos terrains, permet d'adopter d'autres perspectives⁴⁶. C'est en ce sens que faire soi-même de la comparaison (Hughes, 1964), mais surtout construire des binômes ou des petits groupes interculturels dans la recherche comparative me semble un engagement de temps, relationnel, scientifique et politique. Cet engagement implique le ou la chercheur·e dans une activité qui pourrait viser à agir sur le

⁴⁶ Les prochains paragraphes sont inspirés d'un travail mené pour la revue *Brazilian Journalism Research* sur la comparaison (Le Cam, 2019).

monde social, tant sur le monde des acteurs observés (Broqua, 2009), que cette fois-ci sur le monde scientifique lui-même.

Et dans ces temps où la recherche en sciences sociales, et notamment sur les médias et le journalisme, peut subir, dans certains pays, des entraves politiques et économiques comme des coupes budgétaires, il est primordial de constituer des liens interculturels, transnationaux qui permettent la circulation des chercheur·es, la constitution de projets en commun, la comparaison de situations différentes, de problématiques communes. La recherche interculturelle crée des amitiés, des liens, et surtout des formes de solidarité réciproques, d'interconnaissances qui fondent et transforment le regard souvent cloisonné que nous avons de nous, de la recherche, de nos perspectives. En ce sens, la comparaison telle qu'elle est envisagée ici est une aventure humaine et intellectuelle. Elle est un geste politique et scientifique. Elle l'a été d'autant plus lors du mandat de J. Bolsonaro qui, par les coupes drastiques réalisées, a coupé l'élan de nombreuses recherches, de financements bilatéraux, et a même eu pour conséquence que des collègues travaillant notamment des problématiques de genre ont été accueilli·es dans les universités à l'étranger comme 'chercheur·e en danger'.

La comparaison doit donc composer avec trois formes de contraintes qui révèlent des enjeux relatifs à l'engagement du ou de la chercheur·e et aux marges de manœuvre dont il et elle peut faire preuve.

D'une part, construire des projets interculturels de comparaison interroge sur les manières de trouver les financements. Comme l'évoque Lelubre à propos du sociologue qui

« se doit d'être critique pour acquérir légitimité et dénoncer toute forme de violence symbolique (Mauger, 1995), notre rapport aux autorités publiques pourrait constituer un obstacle complexifiant tout travail scientifique. Si la science se veut un contre-pouvoir (Marchat, 2001), elle doit pouvoir être indépendante de l'État. Or, les fonds émanant des pouvoirs publics se font indispensables pour de nombreux centres de recherche, universités et chercheurs, quel que soit leur positionnement initial » (Lelubre, 2013).

Or, cette opposition pourrait être transcendée en participant à modifier les relations et à co-construire des politiques publiques avec les acteurs qui financent la recherche. C'est une piste déjà explorée par Fábio Pereira quand il a tenté de tisser des liens tant avec les ambassades belge que française pour aider à financer des activités de recherche et favoriser les mobilités des collègues de ces deux pays vers le Brésil. Il a aussi œuvré à proposer la création d'un fonds collectif de financement de projets de recherche entre le District Fédéral de la ville de Brasilia et la Wallonie-Bruxelles-International. Cette piste est restée lettre morte, mais elle montre comment une certaine forme d'activisme auprès des institutions peut parfois être une voie politique pour défendre la recherche dans certains contextes qui deviennent politiquement problématiques, notamment pour les chercheur·es en sciences humaines et sociales.

D'autre part, les choix des thématiques et des problématiques constituent un autre enjeu. Certaines recherches de nature politique, liées au genre, ou encore à l'histoire de certaines

périodes peuvent être entravées ou mises de côté pour des raisons idéologiques. Ce faisant, les chercheur·es comprennent qu'ils et elles participent à « l'exercice de la recherche en plaçant leurs préoccupations individuelles et communautaires dans l'agenda politique » (Anadón, 2013).

« Peut-on dire plus clairement la nécessité de replacer les débats scientifiques et méthodologiques au sein d'enjeux politiques qui les structurent et qu'ils structurent en retour ? Dans cette perspective, l'expérience américaine des dernières années montre que les orientations de méthode sont aujourd'hui intimement dépendantes des politiques de financement de la recherche qui, parce qu'elles privilégient les démarches hypothético-déductives et la réalisation de vastes comparaisons, menacent la survie des méthodes qualitatives (Becker, 2009) » (Guéranger, 2012).

Il faut parfois que la solidarité internationale joue pour désenclaver des problématiques de recherche qui pourraient rester latentes dans certains contextes. En ce sens, construire des réseaux de recherche transnationaux, organiser des manifestations internationales centrées sur des problématiques engagées (tant du point de vue de la réalité sociale, que des thématiques choisies ou des outils méthodologiques interrogés), défendre des revues non ancrées nationalement, mais partagées par des espaces nationaux ou régionaux différents, peuvent être des stratégies productives. Elles permettent ici aussi de comparer. Les liens avec le monde journalistique constituent par ailleurs des tremplins pour cette solidarité : inviter des représentant·es d'organisations journalistiques nationales et internationales, ou des journalistes de divers pays est devenu une pratique des dernières *Rencontres internationales de la recherche en journalisme* et participent à la circulation des manières de faire et de s'engager professionnellement.

Enfin, la formation académique, politique et professionnelle des chercheur·es quel que soit leurs statuts recouvre une autre dimension fondamentale qui encourage à promouvoir les démarches de recherche comparative. Cette démarche, nous l'avons dit, force à expliquer et donc déconstruire nos a-priori, à nous positionner, nous interroger. Dans la phase de socialisation à la recherche, toutes ces interrogations sont fondamentales pour construire son identité professionnelle. Travailler en binôme permet, par ailleurs, de mieux comprendre les environnements scientifiques nationaux, d'avoir une meilleure perception des modalités diverses de construction de la carrière scientifique, mais aussi d'apprendre à construire des projets à l'international, à se socialiser à la recherche de financements, à surmonter des difficultés liées aux problèmes de communication ou de compréhension. Et toutes ces actions concourent aussi à positionner le ou la doctorant·e dans un environnement propice à la solidarité, à distance de l'hyperconcurrence froide, à le ou la positionner comme une ou un chercheur·e qui construit déjà un réseau international, des présences récurrentes dans des espaces de publication ou de communication multilingues. Alors que l'entrée sur le marché du travail académique est toujours plus concurrentielle et pavée de nombreuses injonctions (tant en termes de publications que de réseautage – Voir Frances, 2012), travailler en binôme ou par petits groupes internationaux sur des périodes longues, avec des objets de recherche communs, forge une autre manière de considérer la recherche comparative, une manière plus ancrée, plus

approfondie que celle qui consiste à se croiser de temps en temps dans de grands congrès internationaux. Pensée ainsi, la comparaison construit collectivement des connaissances, elle lie et tisse, et peut être un tremplin pour la carrière.

L'articulation entre la démarche socio-historique, le décentrement de sa culture d'origine et la comparaison tente de fonder une perspective singulière qui irrigue ma manière de concevoir la sociologie professionnelle des identités journalistiques insufflée par les travaux d'E. Hughes. La synthèse plus traditionnelle de ses travaux nécessitait à mon sens des explications parfois plus prosaïques, mais aussi politiques et contextuelles sur les enjeux non seulement de la recherche, mais aussi de notre rôle dans et par la recherche. En somme, depuis le début de mes recherches de maîtrise (1999), je tente de creuser ces questions d'identités professionnelles individuelles et collectives. Je retrace les histoires des groupes professionnels, j'observe les pratiques en transformation et les interactions entre individus et dans le collectif, j'écoute et analyse les discours des journalistes, je décortique leurs carrières, je prends en compte leurs émotions. Pour ce processus d'HDR, je tente une nouvelle approche par la matérialité pour enrichir encore les possibilités d'analyse des identités journalistiques.

Conclusion

Ce court texte visait à retracer un parcours qui a accompagné, suivi, parfois alimenté une partie du courant de recherches des études en journalisme francophone de ces dernières années. Il en montre quelques moments clés, certains enjeux au travers d'une trajectoire qui se cherche, qui trouve, qui échoue, qui bifurque parfois. Il est une réflexion de synthèse sur ma manière de concevoir la recherche sur les identités journalistiques.

Ce document souhaitait aussi constituer une forme de témoignage de volontés individuelles et collectives de structuration d'un domaine de recherches qui tente ces dernières années, au travers d'une revue scientifique multilingue, d'une série de colloques franco-lusophones, d'un laboratoire interuniversitaire sur les pratiques et identités journalistiques de faire exister un petit monde académique engagé dans des formations au journalisme, développant des recherches à l'interstice de plusieurs disciplines, mais plutôt étiquetés en sciences de l'information et de la communication, et relativement dispersés dans divers territoires. Ce témoignage est aussi guidé par une tentative de contrer les stéréotypes qui entourent la recherche en journalisme en SIC, qui ne serait constituée que de chercheur·es intéressé·es par les analyses de contenus à la mode des années 1970. Il tente d'en montrer la diversité et surtout la vitalité.

La recherche francophone sur le journalisme est un terrain de jeu qui est collectif, mais peu entrelacé. Le parcours que je décris pendant ces pages raconte avant tout un interstice qui ne se trouve ni pleinement en Sciences de l'information et de la communication, ni reconnu par la sociologie, la science politique ou les littéraires. Le monde de la recherche francophone sur le journalisme reste le plus souvent organisé en silos. Il me semble par ailleurs actuellement confronté à un lent désintérêt pour des études menées sur les journalistes en tant qu'individus et sur les identités journalistiques au profit de recherches explorant des enjeux médiatiques plus larges (la désinformation, les controverses médiatiques, les problèmes publics, etc.). La recherche sur les médias et les médiations rassemble davantage de collègues et permet d'embrasser plus largement des enjeux médiatiques contemporains. Or, continuer à penser les diversités des identités de ceux et celles qui produisent l'information, dans le sens très large de faire journalisme (y compris et surtout dans les marges), est fondamental pour comprendre la multiplicité des parcours, des motifs et des pratiques de ceux et celles qui prennent la parole, notamment en ligne sous couvert d'une démarche journalistique et contribuent à la production et à la circulation d'une dark information⁴⁷.

Cet îlot des études en journalisme est de plus relativement fragmenté. En France, le groupement d'intérêt scientifique GIS-Journalisme rassemble plusieurs laboratoires de recherche intéressés par ces questions, tant à Paris, Rennes, Grenoble ou Metz. Ces laboratoires sont adossés à des formations au journalisme. Le GIS a, pendant plusieurs années, organisé des colloques, des rencontres entre doctorant·es. Il tourne actuellement au ralenti, et la dynamique collective souhaitée n'a pas (encore ?) porté ses fruits. Des recherches sur le journalisme local fourmillent dans le sud de la France autour des travaux de Smyrnaioi (Figeac et al, 2022 ; Smyrnaioi et al, 2021), Bousquet ou Amiel (Bousquet & Amiel, 2021). Ils et elles creusent localement et

⁴⁷ Voir l'essai d'Antoine Bayet (2022), *Voyage au pays de la dark information*, Paris, R. Laffont.

internationalement les problématiques autour notamment de la plateformes du journalisme. L'expertise analytique déployée autour de l'analyse de réseaux, mais aussi de la perspective en économique politique amène ces collègues à creuser en profondeur les transformations contemporaines des contextes socio-économiques et politiques des médias.

Hors des SIC ou assimilés, les sociologues du politique travaillent plutôt ensemble et alimentent notamment la revue *Politiques de communication*⁴⁸. L'anniversaire des dix ans de la revue en décembre 2022 s'est orienté sur l'emprise de la communication⁴⁹ et l'information journalistique est observée au prisme de la professionnalisation des sources et des enjeux de concurrence dans et autour du champ journalistique. Les sociologues des médias, notamment bourdieusiens, se rejoignent autour du réseau thématique 37 « Sociologie des médias » de l'association française de sociologie l'AFS et prônent de « Réinscrire les études du journalisme dans une sociologie générale » (Ferron et al, 2018). Cet appel a été rédigé sans jamais citer un seul travail issu des collègues hors du champ de la sociologie et travaillant sur le journalisme, alors même qu'un certain nombre d'entre eux et elles occupent des postes en SIC. Les littéraires avec quelques collègues de SIC sont plutôt regroupés autour de Numapresse⁵⁰ et des travaux de Marie-Eve Thérénty. Ce groupe francophone travaille l'articulation entre humanités numériques et histoire culturelle de la presse. Les journalistes ne sont pas au centre des discussions, la presse est plutôt le centre d'attention, dans ses formes, ses circulations, ses manières de raconter le monde.

Au Québec, les centres d'intérêt sont centralisés par le GRICIS et les enjeux des industries culturelles, et les recherches sur le journalisme sont stimulées par la reprise des *Cahiers du journalisme* depuis 2018 en partenariat entre des institutions françaises et québécoises⁵¹. Colette Brin, professeure à l'Université Laval est aussi très active sur l'analyse contemporaine des enjeux médiatiques au travers du Centre d'études des médias⁵² ; et Juliette De Maeyer commence à constituer un groupe de recherche très actif et original à l'Université de Montréal, Atelier-30⁵³, autour de l'épistémologie du journalisme et de ses valeurs. En Belgique, l'Observatoire de recherche sur les médias et le journalisme (UCL) s'est récemment réorienté de façon plus nette d'une part sur les innovations en matière de narration médiatique et d'autre part, sur le journalisme local en collaboration avec la Suisse et l'est de la France (notamment à Metz).

Tous ces groupes se croisent parfois, peuvent ponctuellement créer des ponts ou mener des activités en commun, mais ils s'ignorent aussi largement. L'animation de la revue en est le reflet, puisqu'elle peine souvent à faire travailler ensemble des collègues d'horizons différents. La création de la rubrique *Entretiens de Sur le journalisme* pourrait sur le moyen terme permettre de mettre à plat les traditions pédagogiques et scientifiques à l'œuvre dans les divers pays, mais aussi entre disciplines dans un même territoire. L'ambition pourrait alors être de

⁴⁸ <https://www.cairn.info/revue-politiques-de-communication.htm>

⁴⁹ <http://lassp.sciencespo-toulouse.fr/Colloque-de-la-Revue-Politique-de-Communication>

⁵⁰ <http://www.numapresse.org/>

⁵¹ <https://cahiersdujournalisme.org/Accueil.html>

⁵² <https://www.cem.ulaval.ca/>

⁵³ <https://com.umontreal.ca/la-recherche-et-creation/laboratoires/>

rassembler dans le temps ces témoignages des structurations des mondes de la recherche et de l'enseignement et de produire un ouvrage collectif qui permettrait de faire le point sur les 'théories du journalisme' si elles existent ou du moins les théories utiles en journalisme, les différentes épistémologies, l'intérêt comparé des cadrages théoriques, des démarches méthodologiques entre pays et entre disciplines. Ce manuel d'histoire comparée des études en journalisme pourrait servir de repère pour mieux comprendre les courants de recherche et les postures à l'œuvre. Et pourquoi pas construire, encore une fois, des ponts, dans la reconnaissance de chacune des perspectives.

Personnellement, je continue à penser que travailler sur les identités et les pratiques au plus près du quotidien, dans l'explication et le décryptage du journalisme comme un travail, réalisé par des individus aux prises avec leurs émotions, leurs attentes et les contraintes économiques, hiérarchiques, relationnelles qui pèsent sur le quotidien, reste une perspective de recherche stimulante. Elle contribue à incarner dans des processus de vie les enjeux démocratiques, économiques et culturels de l'information. Regarder simultanément ce qui contraint (la domination, les discriminations, les barrières à l'entrée, aux carrières, etc.) et ce qui libère (l'autonomie, l'invention des marges, le bricolage, l'irrévérence) les journalistes et le journalisme poursuit modestement l'ambition d'E. Hughes et A. Strauss. Strauss avait invité à penser l'articulation entre individus et société, changement et continuité, liberté et contrainte (Strauss, 1992). Le manuscrit original qui constitue le second volume de cette HDR tente de poursuivre cette piste. Par l'analyse de la matérialité du travail journalistique, cette recherche interroge, en prenant le risque d'arrimer perspectives foucauldienne et goffmanienne, la gouvernementalité des individus par l'espace de travail tout autant que leur résistance et leurs appropriations personnelles et collectives des espaces. Cette perspective m'apporte un autre regard sur les identités, elle creuse le rapport au matériel, alors que j'avais longtemps tenu cela à distance, m'attachant avant tout à l'idéal. Elle m'offre une autre façon d'aborder le rapport au travail et au métier.

Je conçois les projets de recherche comme autant de petits objets artisanaux pour lesquels il faut de la patience et qui contribuent à chaque fois à développer ou peaufiner certaines compétences. Chaque livre ou article que j'ai travaillé a constitué pour moi une forme d'épreuve artisanale qui consistait à trouver mes outils (en les adaptant, les changeant), à apprendre de nouvelles compétences (théoriques ou méthodologiques) et à travailler longuement l'objet final (le travail sur la matérialité a débuté il y a plus de huit ans à présent). Et je commence à rêver au prochain objet avant la fin de celui sur lequel je travaille. C'est ainsi que s'esquisse ma prochaine recherche, en droite ligne de mes tentatives d'articuler socio-histoire, décentrement et comparaison. Ce projet souhaite interroger la manière dont les journalistes se sont, depuis la fin du 19^e siècle, nationalement et internationalement, organisés pour défendre leurs droits en tant que travailleurs et travailleuses. J'avais fait une première étape de ce travail pour *l'Oxford Research Encyclopedia of Communication* (Le Cam, 2020) en regardant comment les organisations de journalistes avaient sur le temps long constitué des arènes professionnelles tout autant que des enjeux symboliques forts. Le projet actuel aimerait creuser l'histoire mondiale des luttes professionnelles des journalistes selon trois axes. Le premier interrogerait la circulation des modèles et des effets normatifs des discours des organisations internationales

du travail et des journalistes afin de comprendre comment se diffuse une certaine normativité de la conception des droits des travailleurs en journalisme (la comparaison pourrait porter sur le Québec, le Burkina Faso et l'Irak). Le second axe porterait sur la manière dont les organisations internationales ont pu incarner, pour certains individus, des opportunités professionnelles et provoquer des effets dans leurs carrières. En somme, tenter de comprendre comment la lutte devient un tremplin pour des carrières journalistiques. Le troisième axe creuserait la manière dont la syndicalisation est une manière, utilisée hier et aujourd'hui, de réagir aux crises et aux dérégulations qui touchent principalement les groupes minorisés en journalisme. L'idée ici serait de reprendre deux exemples de luttes syndicales, l'une des femmes journalistes au début du XXe siècle, et l'autre des précaires notamment aux États-Unis dans la décennie 2020 (autour de BuzzFeed par exemple). Cette ébauche de projet aurait pu constituer une ouverture en cette fin de document pour montrer que mes projets de recherche continuent. Mais je l'utilise avant tout comme un argument pour poursuivre cette socio-analyse, qui tente en écrivant et détaillant mes projets de faire émerger leur cohérence. Ce projet continue, d'une autre manière, à travailler la mondialisation des manières d'être et de faire que nous avons analysées avec Fábio Pereira, en s'éloignant de la pratique des individus et de la circulation des discours sur les pratiques, pour revenir aux discours professionnels et à la manière dont les circulations internationales des manières de penser les luttes professionnelles ont contraint, libéré et offert des opportunités à des groupes et des individus.

Finalement, ce court texte est, comme pour mes collègues, une manière de faire le point, de comprendre ce qui nous anime. Le travail universitaire s'agence pour moi comme un petit artisanat, il faut penser à faire marcher la boutique, à peaufiner les productions, à former des apprenti·es. J'entends beaucoup de plaintes de la part de mes collègues sur la charge de travail, les conditions dans lesquelles nous exerçons. Je grogne aussi, il ne faut pas croire. À cela, je préfère me concentrer sur les jeunes chercheur·es, trouver les moyens de financer leurs travaux, leur permettre de rencontrer d'autres collègues, les encourager à aller voir, vivre, lire, découvrir les ailleurs. L'internationalisation reste pour beaucoup une imposition des institutions, mais elle a constitué pour un certain nombre d'entre nous un tremplin pour vivre son métier. Elle est toujours le cœur de mon imaginaire du métier. Un espace de circulations d'idées, de vies, d'émotions.

Bibliographie

- Abbott, A. (1993). The sociology of work and occupations. *Annual review of sociology*, 19(1), 187-209.
- Abbott, Andrew. (1988). *The system of professions: An essay on the expert division of labor*. Chicago: Chicago UP.
- Abbott, A. (1986). Jurisdictional conflicts: A new approach to the development of the legal professions. *American Bar Foundation Research Journal*, 11(2), 187-224.
- Adghirni, Z. L., & Pereira, F. H. (2011). The Journalism Studies Network (REJ) experience: a French-language experiment in collaborative research. *Brazilian Journalism Research*, 7(2), 25-42.
- Aldridge, M. et Evetts, J., (2003), « Rethinking the concept of professionalism : the case of journalism », *British Journal of sociology*, vol 54, n4, décembre, pp. 547-564.
- Anadón, M. (2013). La recherche sociale et l'engagement du chercheur qualitatif: défis du présent. *Recherches qualitatives, Hors-série*, 14, 5-14.
- Antoine, F., & Heinderyckx, F. (2011). *État des lieux des médias d'information en Belgique francophone*. Bruxelles : Parlement de la Communauté française de Belgique Wallonie-Bruxelles.
- Arraes, D. (en cours) *Les changements et permanences du journalisme musical au Brésil depuis le XIXe siècle*. Université libre de Bruxelles-Université de Brasilia. Thèse en cours.
- Arraes, D. M., Malcorps, S., & Vitorino, M. M. (2019). When journalists and marketers negotiate: A competency-based analysis of negotiation processes in Brazilian and Belgian media organizations. *Brazilian journalism research*, 15(2), 310.
- Augey, D., Demers, F., & Tétu, J. F. (2008). *Figures du journalisme*. Québec, Presses de l'Université Laval.
- Baisnée, O. (2003). *La production de l'actualité communautaire. Éléments d'une sociologie comparée du corps de presse de l'Union européenne (Doctoral dissertation, Ph. D. thesis. Rennes: Université de Rennes I-IEP de Rennes)*.
- Becker, H. S., Menger, P. M., & Bouniort, J. (1988). *Les mondes de l'art (Vol. 1)*. Paris: Flammarion.
- Brandewinder, M. (2009). *Le journalisme et les consultants: Le conseil médias dans les entreprises de presse. (Doctoral dissertation, Rennes 1)*.
- Bernier, M. F., Demers, F., Lavigne A., Moumouni, C. Watine, T. (2008). *L'héritage fragile du journalisme d'information: des citoyens entre perplexité et désenchantement*. Presses de l'Université Laval.
- Bernier, M. F., Demers, F., Lavigne A., Moumouni, C. Watine, T. (2005). *Pratiques novatrices en communication publique: journalisme, relations publiques et publicité*. Presses Université Laval.
- Blin, J.-F., (1997), *Représentations, pratiques et identités professionnelles*, Paris, L'Harmattan, Montréal, L'Harmattan Inc, Coll. Action et savoir.
- Bonville de, J. et Charron, J., (2002), *Le journalisme dans le « système » médiatique : concepts fondamentaux pour l'analyse d'une pratique discursive*, Québec, Département d'information et de communication, Université Laval, Coll. Études de communication publique. No 16, 57p.

- Bonville de, J., (1988), *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- Bousquet, F., & Amiel, P. (2021). *La presse quotidienne régionale*. Paris. Editions la découverte.
- Brin, C., Charron, J., Bonville, J., (2004). *Nature et transformation du journalisme. Théorie et recherches empiriques*. Ste Foy, Presses de l'Université Laval.
- Brin, C. (2000). L'influence stratégique des journalistes politiques dans un contexte de tension normative: la couverture électorale à la télévision de Radio-Canada. *Les Cahiers du journalisme*, 8, 44-58.
- Broustau, N., Jeanne-Perrier, V., Le Cam, F., & Pereira, F. H. (2012). L'entretien de recherche avec des journalistes *Propos introductifs. Sur le journalisme*, 1(1), 6-12.
- Broqua, C. (2009). L'ethnographie comme engagement: enquêter en terrain militant. *Genèses*, (2), 109-124.
- Buton, F. (2009). Portrait du politiste en socio-historien: La "socio-histoire" dans les sciences politiques. *Pratiques et méthodes de la socio-histoire*, 1-22.
- Buton, F., & Mariot, N. (2009). *Pratiques et méthodes de la socio-histoire*. Paris. Septentrion.
- Camilleri, C., et al, (1990), *Stratégies identitaires*, Paris, Presses universitaires de France, Coll. *Psychologie d'aujourd'hui*, 232p;
- Champagne, P., Marchetti, D., (1994), « L'information médicale sous contrainte », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 101-102, mars, pp. 40-62.
- Chapoulie, J.-M. (2001). *La tradition sociologique de Chicago, 1862-1961*, Paris, Le Seuil.
- Chapoulie, J. M. (1997). « La conception de la sociologie empirique d'Everett Hughes ». *Sociétés contemporaines*, 27, (1), 97-109.
- Chapoulie, J. -M., (1973), « Sur l'analyse sociologique des groupes professionnels », *Revue Française de Sociologie*, XIV, pp. 86-114.
- Charron, J., Le Cam, F. & Ruellan, D. (dirs). (2020). *Le contrat de communication publique. Etudes de communication publique*, n°23, Québec. Université Laval.
- Charron, J., & Le Cam, F. (dirs). (2018). *Médias, institutions et espace public : le contrat de communication publique. Etudes de communication publique*, n°21, Québec. Université Laval.
- Charron, J., Damian-Gaillard, B., & Travancas, I. (2014). Les invisibles du journalisme. Introduction. *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, 3(1), 6-9.
- Charron, J., & Bonville, J. D. (2016). *Natureza e transformação do jornalismo*. Florianópolis: Insular.
- Charron, J., & de Bonville, J. (1996a). Le paradigme du journalisme de communication : essai de définition. *Communication. Information Médias Théories*, 17(2), 50-97.
- Charron, J., & de Bonville, J. (1996b). Présentation. *Journalismes en mutation. Perspectives de recherche et orientation méthodologiques. Communication. Information Médias Théories*, 17(2), 14-49.
- Charron, J. (1994). *La production de l'actualité: une analyse stratégique des relations entre la presse parlementaire et les autorités politiques au Québec*. [Montréal]: Boréal.
- Civard-Racinais, A., (2000), « Les relations presse-justice : le cas des journalistes spécialisés », *Les cahiers du journalisme*, 8, Décembre, pp.76-87.

- Collins, R., (1990), « Changing conceptions in the sociology of the professions », in Torstendahl, Rolf, Burrage, Michael, *The formation of profession. Knowledge, state and strategy*, London, Sage publications, pp.11-23
- Colson, V., De Maeyer, J., & Le Cam, F. (2013). *Du pigeon voyageur à Twitter: Histoires matérielles du journalisme*. Bruxelles, CAL.
- Courpasson, D., (1994), « Marché concret et identité professionnelle locale. La construction de l'identité par le rapport au marché », *Revue française de sociologie*, XXXV, pp. 197-229
- Damian, B. et al (dirs). (2001). *Inform@tion. local: le paysage médiatique régional à l'ère électronique*. Paris : Editions L'Harmattan.
- Dauvin, P. (1993). *Constructions et représentations de l'institution régionale. Analyse d'un processus inachevé l'exemple breton* (Doctoral dissertation, Rennes 1).
- De Bonville, J. (1988). *La presse québécoise de 1884 à 1914: genèse d'un média de masse*. Ste Foy : Presses Université Laval.
- De Bruin, M. (2000). *Gender, organizational and professional identities in journalism*. *Journalism*, 1(2), 217-238.
- Degand, A. (2012). *Le journalisme face au web: Reconfiguration des pratiques et des représentations professionnelles dans les rédactions belges francophones* (Vol. 680). Presses univ. de Louvain
- Degand, A & Grévisse, B., (2012), *Journalisme en ligne: pratiques et recherches*. De Boeck.
- Déloye, Y. (1994). Chapitre 1. *Pour une socio-histoire de la citoyenneté*. *Academique*, 17-35.
- Delporte, C. (2000). *Interview politique, propagande gouvernementale et télévision dans les années 1950: autour des entretiens*. Guy Mollet-Pierre Sabbagh de 1956. *Les Cahiers du journalisme*, (8), 88-101
- Delporte, C. (1999). *Les journalistes en France: 1880-1950*. Seuil; Martin, M. (1997). *Médias et journalistes de la République*. Odile Jacob.
- Demazière, D. & Dubar, C. (1997), « E.C.Hughes, initiateur et précurseur critique de la Grounded Theory », *Sociologies contemporaines*, n°27, juillet, pp.48-55.
- Demers, F. (2008). *La communication publique, un concept pour repositionner le journalisme contemporain*. *Les Cahiers du journalisme*, 18(2), 208-230.
- Demers, F. (2007). « Déstructuration et restructuration du journalisme », *tic&société* [En ligne], Vol. 1, n°1. <http://journals.openedition.org/ticetsociete/298> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ticetsociete.298>
- Demers, F. (dirs). (1988). *Communication et syndicalisme. Des imprimeurs aux journalistes*, Montréal. Ed. du Méridien.
- De Maeyer, J., & Le Cam, F. (2015). *The material traces of journalism: A socio-historical approach to online journalism*. *Digital journalism*, 3(1), 85-100. doi:10.1080/21670811.2014.928021
- De Queiroz, J. M., & Ziołkowski, M. (1994). *L'interactionnisme symbolique*. Rennes. Presses universitaires de Rennes.
- Derèze, G. (1997). *De la " vie sociale" des récits médiatiques. Une ethnosociologie focalisée*. *Recherches en communication*, 7(7), 121-134.
- Derèze, G. (1993). *Le petit monde des Journalistes sportifs de télévision. Représentations de rôles en Belgique francophone*. *Réseaux*, 11(57), 49-64.

- Deslauriers, J. P., & Kérisit, M. (2008). O delineamento de pesquisa qualitativa. A pesquisa qualitativa: enfoques epistemológicos e metodológicos, 2, 127-53.
- Deuze, M. (2005). What is journalism? Professional identity and ideology of journalists reconsidered. *Journalism*, 6(4), 442-464.
- Dewey, J. (1922). "Valuation and Experimental Knowledge", *The Philosophical Review*, Vol. 31, No. 4 (Jul.), p. 325-351.
- Dewey, J. (1918), "The Objects of Valuation", *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, Vol. 15, No. 10 (May 9), pp. 253-258.
- Domingo, D., & Le Cam, F. (2014). Journalism In Dispersion: Exploring the blurring boundaries of newsmaking through a controversy. *Digital Journalism*, 2(3), 310-321
- Donsbach, W. (2009). Journalists and their professional identities. In *The Routledge companion to news and journalism* (pp. 82-92). Routledge.
- Dubar, C., (1999), *La Socialisation : construction des identités sociales et professionnelles*, Paris : A. Colin, Coll. U. Série Sociologie, 276 p.
- Dubied, A., & Lits, M. (2005). Fait-divers: quand la télévision belge s'empare d'un genre décrié. *Les cahiers du journalisme*. https://www.cahiersdujournalisme.net/pdf/14/09_Dubied_Lits.pdf
- Dubied, A. (1999). Une définition du récit d'après Paul Ricœur. Préambule à une définition du récit médiatique. *Communication-Université Laval. Département d'information et de communication*, 19(2), 44-64
- Duval, J. (2000). Concessions et conversions à l'économie. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 131(1), 68.
- Emerson, R. (1997). Le travail de terrain après Hughes: continuités et changements. *Sociétés contemporaines*, 27(1), 39-48.
- Eribon, D. (2009). *Retour à Reims: Une théorie du sujet*. Paris. Fayard.
- Ferron, B., Comby, J. B., Souanef, K., & Berthaut, J. (2018). Réinscrire les études sur le journalisme dans une sociologie générale. *Biens Symboliques/Symbolic Goods. Revue de sciences sociales sur les arts, la culture et les idées*, (2)
- Ferron, B. (2012). *Les répertoires médiatiques des mobilisations altermondialistes (Mexique-Chiapas, Israël/Palestine, 1994-2006): contribution à une analyse de la société transnationale* (Doctoral dissertation, Rennes 1).
- Fierens, M. (2021). Journalisme et politique en Côte d'Ivoire (années 1930-1964): Itinéraires croisés d'une profession. *Revue d'histoire contemporaine de l'Afrique*, (1), 98-118.
- Fierens, M. ; Le Cam, F. ; Domingo, D.; Benazzo, S. (Soumis). SLAPPs against journalists in Europe: exploring the role of self-regulatory bodies, *European Journal of Communication*.
- Figeac, J., Ratinaud, P., & Smyrniaios, N. (2022). Faire campagne sur Facebook: analyse lexicale des publications des mouvements politiques lors de la campagne présidentielle de 2017. *Mots. Les langages du politique*, 130(3), 143-162.
- Frances, J. (2012). Portrait du doctorant en entrepreneur. *Mouvements*, (3), 54-65.
- Frisque, C. (2016). Les SIC dans les recherches sur le journalisme au sein d'un laboratoire pluridisciplinaire, issu de la science politique. *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, (9).
- Gauthier, G. (2003). Critique du constructivisme en communication. *Questions de communication*, (3), 185-198.

- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (2017). *Discovery of grounded theory: Strategies for qualitative research*. Routledge
- Glück, A. (2018). De-Westernization and decolonization in media studies. <http://eprints.bournemouth.ac.uk/34139/>
- Grevisse, B. (2003). Journalistes belges: le cumul des fragilités. *Hermès, La Revue*, 35(1), 175-184.
- Guéranger, D. (2012). La monographie n'est pas une comparaison comme les autres. *Terrains travaux*, 21(2), 23-36.
- Guerreiro, G. (en cours). La médiatisation de J. Bolsonaro avant son accession au pouvoir. Université libre de Bruxelles-Université de Brasilia. Thèse en cours.
- Hare, I, Rampon, J.-M., Tétu, J.-F., Touboul, A.-L. (2016). *Informé avec Internet. Reprises et métamorphoses de l'information*, Besançon. Presses universitaires de Franche-Comté, Coll. Annales littéraires.
- Harvey, N. (2011). *Le Monde diplomatique: un concept éditorial hybride au confluent du journalisme, de l'université et du militantisme* (Doctoral dissertation, Rennes 1).
- Helmes-Hayes, R. & Santoro, M. (2016). « Insight through craftsmanship : the sociological legacy of Everett Hughes ». In Helmes-Hayes, R. & Santoro, M. (Eds.). *The Anthem Companion to Everett Hughes*. Anthem Press.
- Holt, K., & von Krogh, T. (2009). Approaching media criticism: Reflections on motives, material and methods. In NordMedia Conference 2009 at Karlstad University. Et Vos, T. P., Craft, S., & Ashley, S. (2012). New media, old criticism: Bloggers' press criticism and the journalistic field. *Journalism*, 13(7), 850-868.
- Hubé, N. (2008). *Décrocher la «Une»*. Strasbourg. Presses universitaires de Strasbourg.
- Hughes, E. (1996). Le drame social du travail. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 115(1), 94-99.
- Hughes, E. C. (1964). *Men and Their Work*. Glencoe: The Free Press.
- Jacquet, A. (2020). *Journalistes web et langue française: entre devoir professionnel et contraintes de production*. Bruxelles. Éditions de l'Université de Bruxelles.
- Jeanne-Perrier, V., Le Cam, F., & Pélissier, N. (2004). Les Sites Web Auto-Publiés d'Information Éthique (Swapiés), un retour du paradigme de la presse d'opinion?. *Quaderni*, 54(1), 15-26.
- Jouët, J. (1972). *La fonction de journaliste: essai d'analyse sociologique des situations de travail au Monde et à France Soir* (Doctoral dissertation).
- Kuhn, T., (1983), *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion.
- LaPIJ. (2020). GMMP. Belgium. National Report. <https://lapij.ulb.ac.be/gmmp-2020-les-femmes-tres-largement-sous-representees-dans-les-medias-en-belgique/>
- Le Bohec, J. (1994). Le "rôle démocratique" de la presse locale à travers l'étude des relations entre élus municipaux et localiers (Doctoral dissertation, Rennes 1).
- Le Cam, F. (Soumis), The press card: a tool for professional jurisdiction. *History of Belgian jurisprudence (1966-2015)*, Journalism History.
- Le Cam, F. & Pereira, F. H. (2022a). *Un journalisme en ligne mondialisé. Socio-histoire comparative*. Rennes. Presses universitaires de Rennes. Coll. Res Publica.
- Le Cam, F. & Pereira, F. H. (2022b). *Um jornalista on-line mundializado. Sócio-história comparativa*. Florianopolis. Ed. Insular.

- Le Cam, F., Ménalque, L., & Libert, M. (2021). Être femme et journaliste: Enquête sociologique dans un monde au masculin. Bruxelles. Editions de l'Université de Bruxelles.
- Le Cam, F., Pereira, F. H., & Ruellan, D. (2021). Violences publiques envers les journalistes et les médias: Introduction. *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, 10(1), 6-9.
- Le Cam, F., & Pereira, F. H. (2021). Ethnographie rapide et travail en binôme dans une recherche comparative. *Recherches qualitatives*, 40(1), 61-81.
- Le Cam, F. (2020). Journalistic Organizations: Arenas for Professional and Symbolic Struggles. In *Oxford Research Encyclopedia of Communication*. <https://doi.org/10.1093/acrefore/9780190228613.013.831>
- Le Cam, F., Libert, M., & Domingo, D. (2020). Journalisme en confinement. Enquête sur les conditions d'emploi et de travail des journalistes belges francophones. *Les cahiers du LaPIJ*, Vol1, n1.
- Le Cam, F., & Libert, M. (2020). Journaliste, femme et senior: une double peine?. *Recherches en communication*, 43, 105-126.
- Le Cam, F., Pereira, F. H., & Ruellan, D. (2019). Professional identity of Journalists. *The International Encyclopedia of Journalism Studies*, 1-7.
- Le Cam, F. (2019). Brasil, Belgica, Franca: pistas para trabalhar a comparação. *Brazilian journalism research*, 15(2), 298-321.
- Le Cam, F., & Tant, C. (2018). Premiers pas de la carte de presse en Belgique francophone (1885-1966). *Le Temps des médias*,(30), 200-226.
- Le Cam, F., & Ruellan, D. (2017). Émotions de journalistes. Sel et sens du métier. Grenoble: Presses universitaires de Grenoble.
- Le Cam, F., & Pereira, F. H. F. (2017). A comparação da identidade dos jornalistas online em suas relações com os públicos no Brasil e na França. *Observatorio (OBS*)*, 11, 60-82.
- Le Cam, F., & Van den Dungen, P. (2017). Le journalisme 'déguisé' des journalistes belges francophones (1870-1904). In Leroux, P. et Neveu, E. (dir.). *En immersion. Pratiques intensives du terrain en journalisme, littérature et sciences sociales*. Rennes. Presses universitaires de Rennes, Coll. Res Publica.
- Le Cam, F., & Pereira, F. H. F. (2015). Understanding French and Brazilian Journalists' Paths.: A comparative study of biographic narratives from online journalists. *Transnational 'Worlds of Power' Proliferation of Journalism & Professional Standards*, 1(1), 151-169.
- Le Cam, F. (2015). Photographs of newsrooms: From the printing house to open space offices. Analyzing the transformation of workspaces and information production. *Journalism*, 16(1), 134-152.
- Le Cam, F., & Ruellan, D. (2014). *Changements et permanences du journalisme*, Paris, L'Harmattan.
- Le Cam, F. (2013). Le 'journal' dans le discours des journalistes du Québec (1880-2005). In A. Levrier & A. Wrona (Eds.), *Matière et esprit du journal* (pp. 233-251). Paris: Presses universitaires Paris-Sorbonne.(Coll. Histoire de l'imprimé).
- Le Cam, F., & Charbonneaux, J. J. (2012). Pratiques managériales et socialisation des journalistes en ligne. In G. Dang Nguyen & P. Créach (Eds.), *Le numérique en sociétés* (pp. 131-156). Paris: L'Harmattan.
- Le Cam, F., (2012). Une identité transnationale des journalistes en ligne?. in Degand, A., & Grevisse, B. *Journalisme en ligne. Pratiques et recherches*, Bruxelles. De Boeck, 61-86.

- Le Cam, F. (2010). Histoires et filiations du terme 'weblog' (1992-2003). Perspectives pour penser l'histoire de certaines pratiques sociales sur le web. *Les Enjeux de l'information et de la communication*, 2010(1), 97-120.
- Le Cam, F. (2009). *Le journalisme imaginé: Histoire d'un projet professionnel au Québec*. Montréal : L'émeac.
- Le Cam, F., & Trédan, O. (2008). Journalism et web: quels outils de formation?. *MédiaMorphoses (Bry-sur-Marne)*, (24), 105-112.
- Le Cam, F., (2008b), "Le 'journalisme citoyen' comme étiquette", Communication présentée au Laboratoire de journalisme du département information-communication, Université Laval, Québec, le 12 décembre.
- Le Cam, F., (2008a), "Esquisse d'une généalogie du terme 'weblog'. Histoires et filiations avant 2003, en Amérique du Nord", Communication présentée au colloque "Les blogs : écriture d'un nouveau genre ?", Centre d'étude des Nouveaux Espaces littéraires de l'Université de Paris 13, le 12 juin
- Le Cam, F. (2006). États-Unis: les weblogs d'actualité ravivent la question de l'identité journalistique. *Réseaux*, (4), 139-158.
- Le Cam, F. (2005). *L'identité du groupe des journalistes du Québec au défi d'Internet* (Doctoral dissertation, Université Rennes 1).
- Le Cam, F., Jeanne-Perrier, V., & Pélissier, N. (2005). Les sites web d'auto-publication: observatoires privilégiés des effervescences et des débordements journalistiques en tous genres, in Ringoot, Roselyne et Utard, Jean-Michel, (dir.), *Le journalisme en invention, nouvelles pratiques, nouveaux acteurs*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 161-202.
- Le Cam, F., (2004), "Les warblogs, un traitement différent de l'information ?", in Charon, Jean-Marie et Mercier, Arnaud, *Armes de communication massive. Information de guerre en Irak : 1991-2003*, Paris, Éditions CNRS, pp.94-97.
- Le Cam, F. (2001). *Les Journalistes et Internet, Usages et Attitudes. Construction d'un Questionnaire et Entrevues Qualitatives de Validation*. MA dissertation, Université Laval. <https://www.bac-lac.gc.ca/eng/services/theses/Pages/item.aspx?idNumber=1007012364>
- Leclerc, G. (2000). L'information en direct à la télévision ou comment les journalistes adoptent de nouvelles normes professionnelles. *Les cahiers du journalisme*, (8), 34-43.
- Legavre, J. B. (2011). Entre conflit et coopération. Les journalistes et les communicants comme «associés-rivaux». *Communication langages*, (3), 105-123.
- Lelubre, M. (2013). La posture du chercheur, un engagement individuel et sociétal. *Recherches qualitatives*, 14, 15-28.
- Lemieux, C. (1997). *Mauvaise presse : une sociologie de la faute journalistique dans la France des années 1980-1990*. (Doctoral dissertation, Thèse de doctorat en sociologie, EHESS).
- Lemieux, C. (2010). *La subjectivité journalistique: Onze leçons sur le rôle de l'individualité dans la production de l'information* (Vol. 12). Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- Lenoir, R. (1994). La parole est aux juges. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 101(1), 77-84.
- Leroux, P. (1996). *Le journalisme en représentation. Stratégies identitaires et contraintes de visibilité du journalisme* (Doctoral dissertation, Thèse de doctorat en science politique, IEP de Rennes).

Lévêque, S. (2016). De la professionnalisation journalistique à la professionnalisation politique au prisme du genre. Trajectoire de recherche (HDR dissertation, Université Paris 1 Panthéon-La Sorbonne). <https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-01624401/document>

Lévêque, S. (2000). Les journalistes sociaux: histoire et sociologie d'une spécialité journalistique. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

Libert, M ; Le Cam, F. ; Lethimonnier, C.. (2023). *Portrait des journalistes belges 2023*. Gand, Academia Press.

Libert, M., Le Cam F., & Domingo, D. (2021). Belgian journalists in lockdown: survey on employment and working conditions and representations of their role. *Journalism Studies*: 1-23.

Libert, M. (2019). *Carrières et conditions d'emploi et de travail des journalistes : Analyse des mutations dans la presse quotidienne belge francophone*, Paris. Institut Universitaire Varenne.

Lits, M. (1997). Le récit médiatique: un oxymore programmatique?. *Recherches en communication*, 7(7), 36-59.

Louazon, E. (en cours). *Les vécus minoritaires dans les salles de rédaction en Belgique francophone*. Université libre de Bruxelles. Thèse en cours.

Malcorps, S., Le Cam, F., Libert, M. (2022). *Les entreprises médiatiques belges francophones face au cyberharcèlement de leurs travailleuses et travailleurs*. Bruxelles. Les cahiers du LaPIJ, Vol4.

Malcorps, S., Libert, M., & Le Cam, F. (2022b). A Matter of Organisational Silence: Media Managers Struggling to Make Sense of the Online Harassment of Journalists as a Collective Issue in Journalism. *Digital Journalism*, 1-18.

Malcorps, S. (2020) « La fabrique collective du contenu d'information et des segments de consommateurs par les mesures de l'audience en ligne. Le cas des relations entre journalistes en ligne et marketeurs dans l'enjeu de captation de l'attention sur Internet », Bruxelles, Thèse de doctorat. Université libre de Bruxelles. Soutenue.

Marchetti, D. (2002). Les sous-champs spécialisés du journalisme. *Réseaux*, (1), 22-55.

Marchetti, D., (1997), *Contribution à une sociologie des évolutions du champ journalistique*, Thèse sociologie, EHESS.

Mathieu, D. (2003). *Approche cognitive de la compétence journalistique*. Département d'information et de communication, Université Laval.

Mathien, M., (2001), « Le journalisme de communication. Critique d'un paradigme spéculatif de la représentation du journalisme professionnel », *Quaderni*, 45, automne, pp.105-135.

Mathien, M., (2000), « Reprendre le pouvoir sur son objet social? L'information journalistique au cœur d'un débat paradoxal », *Les cahiers du journalisme*, 8, décembre, pp.12-43.

Ménalque, L. (en cours). *Rapports sociaux de genre dans les processus de féminisation de la profession de journaliste en Belgique francophone*. Université libre de Bruxelles/Université Laval. Thèse en cours.

Meuret, I. (2021). "George Orwell Invented Journalism Studies" : An interview with Prof. Richard Lance Keeble, a self-defined "hackademic" . *Sur Le Journalisme, About Journalism, Sobre Jornalismo*, 10(2), 214–233. <https://doi.org/10.25200/SLJ.v10.n2.2021.449>

Moura, D. O., Moreira, D. A., Santos, É., Verri, F., & Lima, P. (2018). *As transformações do jornalismo segundo os pesquisadores brasileiros: 11 anos de compós*. <http://www.repositorio.ufc.br/handle/riufc/38546>

- Moreau, L. (2019). L'évolution des pratiques rédactionnelles et de l'identité discursive des journalistes pratiquant dans le domaine de l'information judiciaire de nature criminelle et pénale de 1950 à 2010, Ste Foy, Université Laval, Thèse de doctorat.
- Moreira, D. A., & de Castro, G. (2021). O problema dos paradigmas nas práticas jornalísticas. *Cambiassu: Estudos em Comunicação*, 16(27), 263-284
- Moura, D. O., Pereira, F. H., & Adghirni, Z. L. (Eds.). (2015). *Mudanças e permanências do jornalismo*. Editora Insular.
- Mukomya, M. (en cours). L'engagement professionnel des journalistes radio dans un contexte d'insécurité professionnelle. Etude du monde social des professionnels de l'information radiophonique de Beni-Lubero (République démocratique du Congo). Bruxelles, Université libre de Bruxelles. Thèse en cours.
- Murhula-Amisi Nashi, E. (2002). De la responsabilité énonciative à la responsabilité juridique en droit de la presse belge. *Recherches en Communication*, 17(17), 189-212.
- Nguyên-Duy, V., & Cotte, S. (1995). Le discours de presse sur les téléromans: le cas de la téléserie Scoop. *Communication. Information Médias Théories*, 16(2), 189-209.
- Noiriel, G. (2006). *Introduction à la socio-histoire*. Paris. La découverte.
- N'Sana, P. (2019). « Médias et conflits en RDC : Analyse des déterminants du traitement de l'information par les radios locales, nationales et internationales ». Thèse de doctorat. Université libre de Bruxelles. Soutenue.
- Offerlé, M. (2007). De l'histoire électorale à la socio-histoire des électeurs. *Romantisme*, (1), 61-69.
- Padioleau, J. G. (1976). Système d'interaction et rhétoriques journalistiques. *Sociologie du travail*, 18(18), 256-282.
- Pélissier, N., & Demers, F. (2014). Recherches sur le journalisme. Un savoir dispersé en voie de structuration. *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, (5).
- Pélissier, N. (2009). *Journalisme, avis de recherches: vers la fin d'une exception scientifique française?*, Emile Bruylant.
- Pereira, F. H. (2015). *Jornalistas-intelectuais no Brasil*. Summus Editorial.
- Picone, I., Komorowski, M., Wiard, V., Domingo, D., Derinöz, S., & Patriarche, G. (2020). Building mediapark. brussels: at the crossroads of media policy and urban development. In *Creative Cluster Development* (pp. 159-171). Routledge.
- Philibert, J. R. (2017). *Le discours critique sur la presse en contexte de mutation du journalisme nord-américain: 1870 à 1910*. Thèse de doctorat. Université Laval. Soutenue.
- Platt, J. (1997). « Hughes et l'Ecole de Chicago : méthodes de recherches, réputations et réalités », *Sociologies contemporaines*, n°27, juillet, pp.13-28.
- Raeymaeckers, K., Heinderyckx, F., De vuyst, S., Libert, M., De Maeyer, J., De Dobbelaer, R., Le Cam, F., Deprez, A., & De Keyser, J. (2013). *Le journaliste belge en 2013 : un autoportrait*. Gent: Academia Press.
- Ramain, G. (en cours). *Fonction RH dans les entreprises médiatiques belges*. Université libre de Bruxelles. Thèse en cours.
- Rebillard, F. (2007). *Le web 2.0 en perspective*. Paris. Éditions L'Harmattan.
- Rieffel, R., Ringoot, R., Tétu, J. F., & Wrona, A. (2013). Le «gouvernement» des journalistes. Introduction. *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, 2(2), 4-11.

- Rieffel, R., & Watine, T. (Eds.). (2002). *Les mutations du journalisme en France et au Québec*. Panthéon-Assas.
- Rieffel, R. (1985). *L'élite des journalistes: les hérauts de l'information*. FeniXX.
- Rieffel, R. (1983). *Analyse de l'élite des journalistes: questions de méthode*. *Revue française de science politique*, 455-479.
- Ringoot, R., & Ruellan, D. (2007). *Journalism as permanent and collective invention*. *Brazilian journalism research*, 3(2), 67-76.
- Ringoot, R., Utard, J.-M. (dirs). (2005). *Le journalisme en invention: nouvelles pratiques, nouveaux acteurs*. Rennes. PU Rennes
- Riutort, P. (2000). *Le journalisme au service de l'économie*. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 131(1), 41-55.
- Ruellan, D. (2018). *Reportères de guerre. Goût et coûts*. Paris, Presses des mines. Coll. Sciences sociales.
- Ruellan, D. (2011). *Nous journalistes. Déontologie et identité*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. Communication, médias et sociétés.
- Ruellan, D. (2009) « Contribution à l'ordinaire du journalisme », texte d'une communication, non publié, présenté au REJ, février 2009.
- Ruellan, D. (2000). *Local. net: la PQR face à la concurrence par internet*. *Les Cahiers du journalisme*, 8, 132-144.
- Ruellan, D. (1997). *Les «pros» du journalisme. De l'état au statut, la construction d'un espace professionnel*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, Collection Res Publica.
- Ruellan, D. (1993). *Le professionnalisme du flou: identité et savoir-faire des journalistes français*. Grenoble/ Presses universitaires de Grenoble.
- Ruellan, D. (1992). *Le professionnalisme du flou*. *Réseaux. Communication-Technologie-Société*, 10(51), 25-37.
- Saitta, E. (2006). *Les transformations du journalisme politique depuis les années 1980: une comparaison France/Italie* (Doctoral dissertation, Rennes 1).
- Sant'Anna, F. (2005). *Mídia das fontes: o difusor do jornalismo corporativo*. Brasília: Casa das Musas.
- Scarfò Ghellab, G. (2015). *L'auto-socio-analyse du sociologue ou les conditions pour garantir la rigueur scientifique de la sociologie*. SociologieS.
- Smyrnaioi, N., Tsimboukis, P., & Loubère, L. (2021). *La controverse de Didier Raoult et de sa proposition thérapeutique contre la COVID-19 sur Twitter: analyse de réseaux et de discours*. *Communiquer: revue de communication sociale et publique*, (32).
- Standaert, O., & Grevisse, B. (2013). *Veulent-ils encore une carte de presse? Les jeunes journalistes de Belgique francophone*. *Sur le journalisme About journalism Sobre jornalismo*, 2(2), 52-63.
- Strauss, A. (1996). *Everett Hughes: Sociology's Mission 1*. *Symbolic Interaction*, 19(4), 271-283.
- Strauss, A.L., (1992), *La trame de la négociation : sociologie qualitative et interactionnisme*, Paris, L'Harmattan, Coll. Logiques sociales, 319 p.
- Sun, J. (2015). *Un journalisme d'immersion limité et contraint: étude de la pratique des correspondants français en Chine* (Doctoral dissertation, Rennes 1).

- Tetu, J. F. (2008). Du «public journalism» au «journalisme citoyen». *Questions de communication*, (13), 71-88.
- Tixier, F. (2019). « Incarner l'Europe dans et par les médias: Les militants d'information européenne et la construction d'un monde transnational du journalisme européen », Thèse de doctorat. Université libre de Bruxelles. Soutenue.
- Trédan, O. (2012). *Les mondes du blog: contribution à l'analyse du phénomène des blogs en France* (Doctoral dissertation, Rennes 1).
- Tredan, O. (2007). Le «journalisme citoyen» en ligne: un public réifié?. *Hermès, La Revue*, (1), 115-122
- Tuchman, G. (1978). *Making news: A study in the construction of reality*. London: Free Press.
- Tumber, H. (2019). Journalism studies. In: Vos, T. P. & Hanusch, F. (Eds.), *The International Encyclopedia of Journalism Studies*, Wiley. <https://openaccess.city.ac.uk/id/eprint/21388/>
- Tunstall, J. (1971). *Journalists at Work: Specialist Correspondents: Their News Organisations, News Sources, and Competitor-Colleagues*. London: Constable.
- Utard, J. M. (2002). L'interdiscipline comme pratique collective. *Les recherches en Information et Communication et leurs perspectives. Histoire, objet, pouvoir, méthode*, 471-476.
- Van den Dungen, P. (2004). *Milieux de presse et journalistes en Belgique au 19e siècle (1828-1914). Des origines de l'Etat constitutionnel bourgeois aux débuts de la démocratie de masse* (dir. J. Puissant).
- Van Leuven, S., Raeymaeckers, K., Libert, M., Le Cam, F., Stroobant, J., Malcorps, S., Jacquet, A., D'heer, J., Heinderyckx, F., De vuyst, S., & Vanhaelewyn, B. (2019). *Portrait des journalistes belges en 2018*. Gent: Academia Press. // Van Leuven, S., Raeymaeckers, K., Libert, M., Le Cam, F., Stroobant, J., Malcorps, S., Jacquet, A., D'heer, J., Heinderyckx, F., De vuyst, S., & Vanhaelewyn, B. (2019). *Het profiel van de Belgische journalist in 2018*. Gent: Academia Press.
- Wahl-Jorgensen, K., & Hanitzsch, T. (Eds.). (2009). *The handbook of journalism studies*. Routledge
- Van den Dungen, P. (2005). *Milieux de presse et journalistes en Belgique (1828-1914)*. Bruxelles. Académie Royale de Belgique.
- Watine, T., & Rieffel, R. (2000). Introduction. *Cahiers du journalisme*, 8 (décembre).
- Waisbord, S. (2013). *Reinventing professionalism: Journalism and news in global perspective*. John Wiley & Sons.
- Yaméogo, L.; Le Cam, F., et al. (Soumis). *Journalists at the frontline: recognizing and managing emotions in the face of conflict and terrorism in Burkina Faso*, *Journalism Studies*.
- Yaméogo, L. (2021). Genre et technologie dans le journalisme : Les femmes dans les métiers techniques au Burkina Faso. *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, 10(1), 128-143.